



L'Angleterre moderne

SON ÉVOLUTION

Bibliothèque de Philosophie scientifique

LOUIS CAZAMIAN

MAITRE DE CONFÉRENCES A LA SORBONNE

L'Angleterre moderne

SON ÉVOLUTION



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

1914

AVANT-PROPOS

ADAPTATION INSTINCTIVE ET ADAPTATION RÉFLÉCHIE

Objet et limites de l'étude. — I. L'adaptation instinctive et l'adaptation réfléchie comme ressorts de l'évolution moderne de l'Angleterre. — II. Leur rôle alternatif au XIXe siècle.

Depuis un siècle, l'histoire de l'Angleterre est dominée par le conflit obscur entre la tendance aux adaptations instinctives, qu'elle a héritée de ses origines, et la tendance aux adaptations réfléchies, qu'ont fait naître en elle les conditions modernes de la vie. Tour à tour victorieuses ou vaincues, ces deux forces se combinent, à chaque moment, selon une formule difficile et toujours changeante. L'une représente le passé, l'autre veut représenter l'avenir. Elles ont eu l'une et l'autre leur rôle nécessaire et leur utilité féconde; à l'heure actuelle, c'est la seconde qui paraît l'emporter. Mais rien ne permet de croire que son triomphe doive être complet et définitif. Elle n'a point, en effet, dans la conscience

même de la race, de racines aussi profondes ni aussi primitives que la première; elle n'est, à tout prendre, qu'une fonction dérivée d'elle. C'est toujours l'énergie aveugle attachée à la conquête du réel qui s'exprime, sans se renier, dans le grand effort de volonté, d'intelligence et de méthode par lequel l'Angleterre d'aujourd'hui, reprenant l'œuvre ébauchée hier, veut adapter son activité nationale aux exigences plus scientifiques de la vie, de la production et de la guerre.

L'image traditionnelle de l'Angleterre a été popularisée en France; elle s'est imposée aux besoins simplistes de la pensée courante. Au contact prolongé de la rude originalité britannique, le sentiment de la différence est entré dans nos moelles; deux siècles de rivalité, de lutte ou d'amitié avec l'Angleterre ont imprimé au plus profond de nous les caractères si accentués, si étrangers à notre génie, de l'empirisme anglais. Les destinées parallèles des deux plus vieilles nations de l'Europe, les points communs de leur culture, les analogies récentes de leur vie politique, ont fortement mis en relief les oppositions psychologiques et pratiques par lesquelles le gouvernement, l'industrie, la société, la religion, se distinguent d'un bord à l'autre de la Manche. — Mais la notion de l'Angleterre obstinément instinctive n'est devenue chez nous vérité banale qu'au moment où elle cessait d'être une vérité absolue. Considérée non plus dans son contraste instructif avec la logique française, mais dans sa réalité même, l'activité moderne du peuple anglais doit être caractérisée en

termes moins simples et plus nuancés. L'objet de ce livre est de tracer, s'il est possible, cette image plus exacte et plus complexe des principes qui dirigent aujourd'hui l'action anglaise.

Une telle étude est forcément très générale. Elle a beaucoup à se faire pardonner. Elle ne saurait être évidemment que très incomplète. L'ampleur de sa matière lui interdit la précision du détail ; ses dimensions restreintes, et le but qu'elle se propose, ne lui permettent point d'apporter avec elle ses preuves. Elle ne peut donc en aucune façon prétendre à la rigueur scientifique. Son excuse sera la modestie, toute relative d'ailleurs, de son objet. Elle n'est pas une histoire, mais un essai de philosophie historique ; elle ne raconte pas les faits, mais recherche les grandes lignes selon lesquelles ils s'ordonnent. Elle voudrait fournir aux esprits curieux de connaître le passé récent et le présent de l'Angleterre, un résumé très bref de l'énorme activité matérielle et morale qui occupe dans le monde, à l'heure actuelle, une place si considérable ; et montrer aussi nettement que possible l'origine et le développement des forces qui la poussent aujourd'hui vers une destinée inconnue.

Une vision précise des choses anglaises, dès qu'elle sort des généralités les plus sommaires, doit accepter des distinctions essentielles à l'intérieur des limites physiques de cette unité politique que nous appelons l'Angleterre, et des additions non moins essentielles à l'extérieur. Il faudrait étudier à part, pour



être complet, les physionomies morales et sociales diverses de l'Écosse, de l'Irlande et du pays de Galles ; examiner les problèmes qui se posent à la Grande-Bretagne d'aujourd'hui sous les formes particulières qu'ils revêtent dans chacun de ces pays, encore assez distincts pour mettre une note individuelle dans l'harmonie nationale. Il faudrait aussi accorder aux questions impériales une place de premier plan, considérer l'Empire anglais du point de vue mondial, et non Européen. Il est assez clair que la présente étude est trop brève pour ne pas négliger ces éléments de particularité ou de complexité. On parlera ici de l'Angleterre comme si elle constituait un tout aussi homogène que la France ; et l'on envisagera les modes de sa pensée et de sa vie sous l'aspect seulement de l'unité centrale. Une telle simplification, toujours fâcheuse, est peut-être excusable quand il s'agit d'examiner dans son ensemble l'évolution du centre d'activité morale et physique qui est le cœur de l'Empire anglais.

Il ne saurait être question d'énumérer les sources auxquelles ce livre a puisé. Une vue générale comme celle que l'on présente ici ne peut, cela va sans dire, posséder quelque justesse, que si elle emprunte constamment sa matière à des travaux autorisés. Indiquons seulement d'un mot notre dette envers quelques ouvrages essentiels[1].

1. Les vues d'ensemble les plus intéressantes sur le développement moderne de l'Angleterre nous semblent avoir été présentées dans les livres de MM. Benn (*Modern England*, 1908);

I

L'effort constant par lequel une nation vit et dure, accroît ou maintient sa vie, est avant tout une adaptation. Adaptation aux conditions naturelles : le milieu physique et humain ; aux conditions sociales : la nécessité d'un ordre économique, politique, moral. Le développement d'un pays, quelle que soit la période examinée, est caractérisé dans son ensemble par le mode et le degré de cette adaptation. Justifiée partout, cette affirmation n'est nulle part plus vérifiable qu'en Angleterre ; c'est la marque propre du génie anglais, on le sait, d'avoir compris ou du moins appliqué plus tôt qu'ailleurs la solution pratique du problème de l'existence nationale ; il a toujours perçu les conditions physiques ou morales au milieu desquelles il se mouvait comme des réalités souveraines, à l'exploration et à l'acceptation comme

MASTERMAN (*The Condition of England*, 1909); DICEY (*Law and Opinion in England*, 1905); LOWELL. (*The Government of England*, 1908); WEBB (*Industrial Democracy*, 1897); MANTOUX (*A travers l'Angleterre contemporaine*, 1909); CHEVRILLON (*Études anglaises*, 1901, etc.); BERARD (*L'Angleterre et l'Impérialisme*, 1900); BARDOUX (*Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine*, 1906, etc.). — Quant aux faits eux-mêmes, une bibliographie sommaire de l'histoire anglaise au XIX[e] siècle est donnée dans le livre de LOW AND SANDERS, *The History of England during the Reign of Queen Victoria*, 1907. On trouvera également une liste des meilleures recherches relatives aux divers aspects de la vie politique et sociale dans *Social England* (édit. by H. D. Traill), vol. VI, 1898. Ces listes nous dispenseront d'en donner ici une autre beaucoup moins complète et moins utile.

à la correction desquelles l'activité de tous et de chacun devait être avant tout et toujours appliquée.

En ce sens, il y a continuité dans le développement de l'Angleterre, à tous ses moments ; et il y a unité dans les lois profondes qui le dirigent et l'expliquent. — Mais sitôt que l'on considère, non plus tant le phénomène universel et nécessaire de l'adaptation, que les procédés par lesquels il se particularise, on voit apparaître deux types principaux de méthode. L'une est instinctive ; elle consiste à laisser agir, par une sorte de système sans système, les forces innombrables et diverses de redressement, d'assouplissement et d'équilibre par lesquelles les individus d'un peuple, ou ses groupes naturellement constitués, s'adaptent spontanément aux nécessités de la vie. A ce processus, la conscience collabore à peine, la raison n'est point directement appelée à collaborer ; tout se passe et s'achève dans la région des démarches obscures par lesquelles nos gestes répondent aux circonstances et nos préférences aux sollicitations de l'univers. Infaillible dans la recherche d'un équilibre approximatif, particulier et provisoire, cette méthode ne réussit point en général à établir d'un seul coup des correspondances complexes avec un ensemble de conditions données, ni à réaliser la continuité et la cohérence dans les moyens choisis et les instruments mis en œuvre. Cette attitude est par tradition celle de l'Angleterre ; on peut en suivre les effets à travers l'histoire ; on en retrouve aujourd'hui les marques dans les institu-

tions, les industries, les mœurs, les idées et les sentiments britanniques.

L'autre se définirait par son caractère intellectuel, réfléchi. Ici, à l'effort spontané des adaptations particulières, s'ajoute, et se substitue même dans une certaine mesure, un besoin de coordination, de symétrie, une recherche de clarté et d'ordre, une mise en rapport consciente et volontaire des moyens aux fins et des moyens entre eux. Cette méthode est sujette aux erreurs innombrables par lesquelles se manifeste le désaccord obstiné de la nature et de l'intelligence; elle n'a ni la sécurité ni la commodité pratique de la première, et réclame un effort soutenu d'étude et de méditation. Acte de foi dans la pensée, elle prétend dégager des faits un ordre dont ils ne fournissent point eux-mêmes tous les éléments, et dont l'esprit porte en lui le principe. Ses défaites ont été celles de son application superficielle et hâtive ; ses victoires ont imprimé aux choses un caractère de simplicité et de beauté souveraine qui résiste à l'écoulement du temps. Il est bien connu que cette méthode a caractérisé, surtout depuis deux siècles, le développement de la France.

On sait à quelles diversités de tempéraments, de dispositions physiques et psychologiques, se rattachent ces oppositions de méthode; et à quels résultats divergents, à quelles physionomies sociales différentes elles ont abouti. Ce parallèle, encore une fois, n'est plus à tracer ; il est du domaine des vérités banales. Notons seulement que la première attitude

est celle que choisit en fait la vie, comme la seconde est celle qu'adopte nécessairement la science; et disons que l'originalité historique de l'Angleterre a été de préférer, dans l'orientation de son effort national, la vie à la science.

Mais cette préférence — il ne faut pas l'oublier — n'a point la rigueur d'un système; ne se contredirait-elle pas d'ailleurs en devenant systématique? Depuis un siècle, les conditions générales de la vie économique, sociale, et morale, se sont profondément transformées; et il semble que le facteur intellectuel et scientifique ait pris parmi elles une importance chaque jour plus grande. C'est en accord avec cette modification des choses que paraît se modifier l'instinct vital anglais; et c'est par elle sans doute qu'il faut expliquer la coexistence actuelle en Angleterre de l'adaptation instinctive et de l'adaptation réfléchie.

Ces deux formes de la soumission nécessaire et intéressée de l'homme à la nature, ces deux formules générales de la politique de la vie, sont des tendances plutôt que des attitudes exclusives et nettes; elles ne sont pas incompatibles, et des degrés intermédiaires les réunissent. La seconde n'est point fatalement le pur rationalisme, déductif et absolu, tel qu'il a existé en France; la première n'est pas fatalement, comme on l'a trop souvent dit, hostile à tout rationalisme, par une sorte d'intransigeance *a priori ;* elle admettra son concours si les faits l'exigent, et se fondra ainsi avec la seconde. Sans doute

la prédominance de l'une ou de l'autre suffit à caractériser un peuple. Il est admis que la volonté anglaise de vivre a choisi, dans l'ensemble, les chemins commandés par l'instinct; et que si elle a parfois cherché à relier entre elles les routes suivies, à les organiser en une géographie de l'expérience, ce n'est point afin de prévoir la figure du terrain que traverserait l'avenir, d'en tracer la carte par avance, et d'aller du connu vers l'inconnu à la lumière de la raison. Mais ce serait simplifier outre mesure l'histoire intellectuelle de l'Angleterre moderne, que de la réduire à ce seul trait. En fait, l'intelligence a pris, depuis un siècle, une part im portante bien que secondaire à la conduite de l'évolution anglaise; le présent voit croître ce rôle, et l'avenir le verra sans doute croître encore; et dans le processus même de l'accommodation instinctive, la conscience et la réflexion sont entrées, les modifiant gravement à l'intérieur. L'adaptation instinctive et l'adaptation réfléchie, toutes deux anglaises, répondent aujourd'hui, l'une à la seule espèce de système pratique qu'ait spontanément produit l'Angleterre traditionnelle, l'autre à la seule philosophie théorique de l'action que puisse accepter l'Angleterre de l'avenir.

Nous avons dit qu'elles avaient pris, au cours du siècle dernier, tour à tour l'avantage. Résumons les phases successives de leur alternance; notre étude essaiera de remplir ce cadre.

II

Préparée longuement depuis le milieu du XVIIIe siècle — et même, en un sens, depuis la fin du XVIe — l'Angleterre moderne s'est constituée sans secousse brusque entre 1815 et 1840 environ. Pour la commodité de cette étude, on en fixera plus précisément la naissance aux années critiques qui précédèrent l'avènement de la reine Victoria.

La société anglaise, après Waterloo, malgré les forces de désagrégation et de révolution qui sourdement la travaillent, est plus voisine encore de celle qu'avait vue Voltaire que de celle que nous voyons aujourd'hui. Au contraire, lorsque la jeune souveraine monte sur le trône, en 1837, l'édifice de la démocratie anglaise est déjà esquissé dans ses grandes lignes, et la vie économique, politique, sociale, intellectuelle, s'établit sur la base durable d'un équilibre nouveau. D'autre part, les dix années qu'a déjà vécues le XXe siècle marquent, selon toute apparence, le début d'une transition. Dans son ensemble, notre étude n'en a pas moins pour sujet l'Angleterre de « l'ère Victorienne » (Victorian era), et celle d'Édouard VII, qui lui fait suite et lui est encore étroitement unie.

Dans cette période de quatre-vingts années (1830-1910), on peut distinguer, du point de vue que nous indiquions tout à l'heure, trois « moments », dont les limites n'ont rien de fixe ni d'arbitraire. Quelle que soit la douceur relative du changement qui a

produit l'Angleterre moderne, elle s'est organisée en s'opposant à celle du passé; et si intime qu'ait pu être dans cette réussite sociale la collaboration des forces de progrès et des forces de résistance, c'est aux forces de progrès qu'est due l'initiative, l'impulsion première et principale. Or, ces forces de progrès sont de nature intellectuelle; ou plutôt, leur expression a été de préférence rationnelle, et l'idéal de réorganisation qu'elles proposaient à l'ordre ancien se distinguait de cet ordre par un caractère d'adaptation plus logique, plus méthodique et plus réfléchi.

Sans doute, c'est aux instincts politiques et pratiques de la race anglaise qu'est dû le succès original de la dernière révolution d'Angleterre (1832-67-84), comme de l'avant-dernière (1688); mais cette révolution diffère de toutes les autres en ce qu'elle a été à la fois l'œuvre lucide de l'adaptation réfléchie et l'œuvre empirique de l'adaptation instinctive. Une vague de rationalisme politique et social, ramenant les eaux un moment entraînées par le reflux de la contre-révolution, se soulève à nouveau en Angleterre dans les années qui suivent Waterloo; elle submerge, peu après 1830, les digues de l'ancienne constitution et de l'ancienne vie; apportant avec elle une réforme démocratique des lois et des mœurs, le redressement systématique des abus sociaux les plus criants, la liberté des échanges et des entreprises, le libéralisme en un mot et l'individualisme, elle s'épanche largement sur tout le cœur du siècle, et

fait sentir encore son action et sa force à son déclin. L'Angleterre moderne est d'abord sortie d'un premier effort pour mettre la société, les lois et les pensées en harmonie avec des conditions nouvelles, clairement définies; elle est sortie d'abord d'un commencement d'adaptation réfléchie.

C'est par le jeu de l'adaptation instinctive, au contraire, qu'elle a développé son existence, et l'a fortifiée. L'Angleterre individualiste et libérale que symbolise un J. Stuart Mill n'avait pas encore dégagé tous ses aspects, que déjà se dressait contre elle une puissante réaction des instincts. A la lumière de la raison, des penseurs et des poètes préféraient, pour conduire la nation nouvelle, celle des sentiments. Une correction devenue nécessaire de la sécheresse morale et de l'égoïsme social se faisait en dehors des apôtres raisonnables, et d'autres prophètes prêchaient les vertus salutaires de la foi, de l'instinct, et les énergies fécondes et aveugles de la vie. Adaptée à la science et à l'industrie par l'affranchissement des esprits et des échanges, l'Angleterre n'était plus en harmonie avec les exigences de l'âme; et Carlyle, Ruskin, Newman, Browning, effectuèrent la réadaptation de la conscience anglaise à ses besoins spirituels.

Avec eux ou à leur suite, d'autres rétablirent, dans la société désorganisée par l'individualisme, les actions collectives et les liens moraux ou sociaux; une croissance spontanée élabora les syndicats ouvriers; l'interventionnisme, à tâtons, se glissa dans la

légalité, et s'y établit chaque jour davantage; l'atmosphère des lois et celle des mœurs s'imprégnèrent d'une solidarité nouvelle; et le mysticisme religieux ou esthétique servit d'aliment à l'enthousiasme humain. Dernier épanouissement des instincts, l'impérialisme parut; le sens obscur des intérêts communs et des affinités psychologiques fit vibrer entre la vieille nation anglaise et ses filles lointaines une communication frémissante; et la griserie de sa puissance mondiale monta au cerveau de l'Angleterre. Le socialisme d'État, la renaissance religieuse, le renouveau artistique et l'impérialisme, nés en même temps que la démocratie et le libre-échange, sont les manifestations diverses de la « revanche des instincts ».

Ainsi remise en équilibre avec les choses et avec elle-même, l'Angleterre pouvait se croire définitivement adaptée au monde nouveau. Les années prospères qui s'écoulent de 1860 à 1880 sont une période d'optimisme et d'absolue confiance en l'avenir. Mais bientôt se posent d'autres problèmes. Jusque-là maîtresse des marchés, l'industrie anglaise a désormais à lutter contre des rivales chaque jour plus agressives; la concurrence de nations nouvelles — États-Unis, Allemagne — menace la nation britannique dans ses privilèges commerciaux et dans son prestige politique, sinon encore dans son indépendance. En même temps, une crise intérieure répond à la menace étrangère. Le problème social reparaît, plus vaste, plus redoutable; le parti ouvrier,

croissant d'année en année, se dresse à côté des partis historiques. Ceux-ci sont affaiblis par une décadence intime; rapprochés par les nécessités de la conservation sociale, ils ne forment plus qu'une seule masse où la variété du programme cache mal l'uniformité des instincts. Jusque-là vivant et actif, le libéralisme politique se dissout au contact des besoins nouveaux; critique et négatif en son principe, il se découvre incapable d'organiser la démocratie ou l'Empire.

Et à cet instant même, la nécessité d'une organisation rationnelle se fait plus pressante; les syndicats ouvriers réclament pour leur force accrue des droits plus certains; le dogme du libre-échange est discuté, puis ébranlé par la poussée des instincts protectionnistes; et les rapports de la mère-patrie avec les différentes parties de l'Empire exigent l'élaboration de formules politiques nouvelles. Avec cette inquiétude des intérêts et des énergies s'harmonise celle des esprits ; l'Église est menacée d'un côté par les progrès du rationalisme, de l'autre par les divisions de sectes et les querelles ritualistes ; la philosophie hésite entre les vieilles croyances et les hardiesses contemporaines ; la littérature s'abandonne aux influences étrangères, et introduit une recherche plus nerveuse d'émotions et d'impressions dans la saine tradition littéraire anglaise. Au moment où disparaît la reine Victoria, au début du xxe siècle, la grandeur britannique, toujours majestueuse de façade, semble atteinte d'une secrète caducité.

Les années récentes et le moment présent nous font assister à un sursaut de l'énergie anglaise, acharnée à maintenir dans son intégrité l'existence nationale. Une nouvelle adaptation est devenue nécessaire, et cette fois encore l'instinct de la race la cherche dans les voies claires et nettes qui lui ont si longtemps répugné. Pour lutter contre la concurrence des peuples rivaux, plus jeunes, mieux armés de logique et de méthode; pour élever le niveau de sa valeur humaine, faire de chaque citoyen un élément plus actif, plus instruit, plus utile de l'effort total; pour être capable d'entreprendre, au besoin, la défense de son sol contre un envahisseur formidablement armé; pour accroître en un mot — un mot qui a fait fortune — « l'efficacité nationale », l'Angleterre fait aujourd'hui un admirable effort. Et cet effort l'amène à chercher dans la science et la conscience des moyens d'adaptation réfléchie plus rapides, plus cohérents que ceux de la vie.

Rajeuni par l'infusion d'une vigueur nouvelle, imprégné de radicalisme, le parti libéral prend hardiment la tête des réformes nécessaires; il représente en Angleterre, dans une plus large mesure que jamais, la correction systématique des abus sociaux. La masse de la nation suit l'impulsion qu'il lui donne, ou la subit en la combattant; et les résistances de l'Angleterre instinctive et conservatrice, si elles ralentissent d'un frein puissant l'accélération du mouvement, ne réussissent pas à l'arrêter. Elles



prennent d'ailleurs elles-mêmes une allure révolutionnaire; la crise actuelle met en présence deux programmes d'action et de réforme, et le rejet du budget de 1909 par les Lords est une initiative aussi hardie que peut l'être le programme constitutionnel du ministère Asquith. — Cependant l'instruction publique est développée selon un plan d'ensemble; la technique de l'industrie et celle du commerce reçoivent une attention plus grande; la question d'une réforme douanière et celle d'une fédération impériale sont passionnément étudiées; la marine est méthodiquement accrue, l'armée réorganisée, et l'institution possible du service obligatoire est examinée sérieusement. Pour suffire à ces charges, des ressources nouvelles sont nécessaires; le parti libéral les demande à des impôts assis sur la richesse; le parti unioniste, à l'abjuration de la religion libre-échangiste; et autour du budget s'engage entre les Communes et les Lords un combat politique d'une portée exceptionnelle.

Dans cette atmosphère, le type même de la race se modifie; initié aux nervosités, aux inquiétudes de la vie moderne, l'Anglais d'aujourd'hui s'est rapproché du type continental. En même temps, les hommes de pensée et d'action proclament la nécessité d'une Angleterre plus consciente d'elle-même, plus intellectuelle, plus savante; et dans la religion, la vie active, l'hygiène, les mœurs, une attention vigilante aux conséquences sociales et humaines des concepts et des actes, un pragmatisme universel domine.

L'Angleterre du présent se tend dans la volonté d'une efficacité intelligente.

Ainsi se transforme, sous la pression des circonstances, la physionomie morale et sociale d'un grand peuple. Cette évolution est assez profonde, assez nette, pour marquer d'un caractère essentiel l'Angleterre d'aujourd'hui. Est-ce à dire qu'elle la sépare complètement de celle d'hier? On l'a vu, ce serait une illusion de le croire. Le ressort dernier de cette nouvelle recherche d'équilibre, comme des précédentes, est la volonté instinctive de vivre; et c'est encore la vie qui dirige ici vers la méthode et vers la science les énergies qu'elle réservait jadis jalousement à la seule expérience. C'est l'enseignement des choses, et non une préférence spontanée, ou un principe abstrait, qui a démontré, ou démontre, à l'Angleterre, la nécessité de remplacer par des procédés plus modernes les routines anciennes et sacrées de son action et de sa pensée ; c'est l'empirisme, en un mot, qui a parlé contre l'empirisme. — Et en effet, les théories générales où s'exprime ordinairement la philosophie pratique d'un peuple n'ont point précédé ici, ni accompagné, la modification de cette pratique. L'Angleterre contemporaine n'a point encore formulé avec clarté ses directions nouvelles. Elle reste, malgré son effort d'intelligence, le pays le moins susceptible d'être mené par les systèmes et les idées. Les principes qui dirigent son action doivent être dégagés de cette action même; et une étude du peuple anglais au

2.

moment présent, comme à tous les moments de son histoire, est bien moins l'examen de ses doctrines que de ses actes.

On indiquera en concluant les réflexions que peut suggérer à un observateur sympathique l'état social et moral de l'Angleterre actuelle, et on se demandera si la méthode meilleure où son énergie cherche un rendement plus grand paraît vraiment propre à le lui fournir; si cette tentative hardie de transformation psychologique n'est point une violence inutile faite à une habitude séculaire, et s'il ne faudrait pas y voir le signe d'un malaise profond où percerait l'inquiétude de la vitalité anglaise. Quelle que soit l'impression finale, il est certain que cette vitalité reste admirablement puissante, et que personne ne peut conjecturer encore la date où elle sera épuisée.

L'Angleterre moderne

SON ÉVOLUTION

LIVRE I

DÉMOCRATIE ET RATIONALISME

(1832-1884)

CHAPITRE I

LES FAITS

I. La grande industrie et la formation de l'Angleterre moderne. — II. Le déplacement de l'équilibre économique : villes et campagnes. — III. Le déplacement de l'équilibre social; la bourgeoisie.

I

Le grand fait économique d'où est sortie l'Angleterre moderne est le développement de l'industrie et du commerce au XVIIIe siècle. Plus largement, c'est la prédominance de la grande industrie qui caractérise l'activité sociale anglaise depuis cent cinquante ans. Or, la notion même d'opération industrielle est dans un rapport simple avec celle d'adaptation réfléchie. Le progrès de la production mécanique, la

formation de classes nouvelles et d'un équilibre nouveau entre les classes, l'élaboration de théories politiques et morales déduites de principes rationnels, et l'institution d'un régime et de mœurs démocratiques, sont des phénomènes étroitement solidaires. Dans le jeu difficile à suivre de leurs actions et réactions réciproques, quel que soit l'ordre qu'établit artificiellement la pensée, elle aperçoit du premier coup une physionomie commune : tous témoignent d'une même tentative pour discipliner volontairement les forces naturelles ou humaines, y mettre par l'action de l'intelligence une correspondance plus claire et plus parfaite des moyens aux fins.

Du jour où l'activité concrète du génie anglais eut découvert la supériorité de la grande industrie sur les formes anciennes de la production, un germe de réforme fut profondément déposé dans ses tendances psychologiques les plus intimes. Aux méthodes lentes et dispersées de la nature, l'homme substituait dans un champ important de la vie sociale des procédés coordonnés savamment en vue de réduire l'effort et d'accroître sa productivité. Dès lors, l'idéal de l'organisation systématique et rationnelle devait se développer à côté de l'idéal ancien de pure routine; l'empirisme se complétait par l'adaptation réfléchie. Le moment où Burke (en 1791) formule la théorie célèbre de la sage passivité politique du peuple anglais, est celui-même où dans les profondeurs de la vie nationale se gonfle la marée industrielle d'où sortira une Angleterre réformatrice. La manufac-

ture, l'usine, ont été, avant les doctrines radicales ou les lois de réforme politique, les premiers exemples et les premiers fruits sur la terre anglaise de l'activité sociale rationnellement systématisée.

Par ses origines, sans doute, l'ère industrielle appartient encore à l'empirisme. Les grandes inventions sont nées d'applications accidentelles et locales de l'ingéniosité pratique aux problèmes de la production et de l'échange. Mais bientôt, leurs effets s'ajoutant et se composant selon des affinités naturelles, elles se sont organisées en un système véritable, qui a embrassé d'un cercle chaque jour plus large tout le domaine économique. Et dès lors, l'invention devient plus normale et en quelque sorte plus régulière; elle sort de besoins successivement constatés, en des points pour ainsi dire prévisibles, et participe de l'adaptation réfléchie.

De même, les conditions naturelles, physiques et humaines, ont beaucoup fait pour le développement de l'industrie anglaise. L'existence de bassins houillers considérables, d'importants gisements de fer; la distribution des régions minières à proximité de cours d'eau navigables, d'estuaires ou de ports, inclinaient l'Angleterre vers des destinées industrielles. D'autre part, si l'aptitude méthodique aux organisations d'ensemble est une acquisition récente et encore incertaine de l'esprit anglais, ses qualités d'attention concrète, d'initiative et d'énergie sont aussi anciennes que lui-même. Acharné de bonne heure à la lutte de la volonté contre les choses, il



devait asservir les forces de la nature à ses besoins, avant même que ne les eût soumises tel peuple au génie plus spéculatif. Ainsi les conditions premières d'où sont nées les transformations de l'Angleterre moderne sont liées à l'individualité physique et morale de la terre anglaise et de ses habitants; là encore on peut dire qu'il n'y a point de hasard; qu'en se modifiant sous l'impulsion de la grande industrie, l'Angleterre traditionnelle a seulement réalisé sa destinée. Le développement de ses côtes, sa situation excentrique et insulaire, les goûts de ses habitants, avaient fait d'elle une nation commerciale. On sait comment au XVIII[e] siècle des causes économiques et politiques lui donnèrent la souveraineté des mers, et comment grandirent ses colonies. La facilité des échanges, l'extension du marché, appellent une production plus intense; la grande industrie sort du grand commerce. Et dans les industries depuis longtemps acclimatées de la métallurgie, de la filature et du tissage, les initiatives opiniâtres d'où sortent les machines nouvelles, les patients efforts d'un Boulton, d'un Watt, d'un Crompton, appartiennent encore à cette série de labeurs séculaires qui a construit de toutes pièces, sans vues systématiques, sous la direction de l'instinct, la prospérité matérielle, l'ordre politique et la grandeur nationale du peuple anglais.

Mais sitôt le régime industriel né et développé, cette construction de l'empirisme triomphant se retourne contre l'empirisme. Le mouvement intérieur qui anime cet organisme est plus rapide, plus con-

tinu que celui des anciens cycles économiques; la correspondance entre l'offre et la demande s'établit d'un rythme plus prompt et plus sûr; la nécessité de produire plus, à meilleur compte, agit comme une force uniformément accélérée; et la constitution d'un vaste marché international, dont toutes les parties sont solidaires et soumises aux mêmes contre-coups, exige des chefs d'industrie une attention d'ensemble. En même temps, la science pure ou appliquée se mêle chaque jour plus intimement aux processus industriels; la technique devient plus compliquée, ses opérations plus minutieuses et plus précises. L'usine agit comme un aimant qui attire à lui, en même temps que les audaces et les énergies, les intelligences disciplinées et les facultés d'organisation. Ainsi l'industrie a été un facteur d'esprit scientifique; elle a tendu à faire abandonner la routine, ou à l'imprégner sans cesse d'un empirisme plus méthodique, plus progressiste et plus souple; elle a suscité des réadaptations plus rapides et plus réfléchies. Par là, elle est bien au point de départ de l'évolution psychologique, comme de l'évolution économique, qui caractérisent l'Angleterre moderne; et ses retentissements ont été infinis dans tous les domaines de la pensée et de l'action.

Car la grande industrie, l'expansion commerciale, et le régime capitaliste qui les prépare et qui les suit, ont été des forces constamment actives; leurs conséquences sociales et psychologiques ont pu se développer sans arrêt, sinon sans entraves, au cours



du XIXe siècle. C'est entre 1770 et 1800 que commence en Angleterre l'ère industrielle. Les années précédentes avaient vu grandir l'activité commerciale et la classe des marchands ; les manufactures, premiers symptômes de la concentration dans l'industrie, s'étaient élevées dans les hautes vallées, au bord des torrents qui fournissaient la force motrice. Bientôt la machine à vapeur est perfectionnée ; les machines à filer et à tisser sont inventées ; le mouvement à vapeur leur est appliqué. L'industrie de la céramique est transformée, la métallurgie renouvelée. Dans les comtés du Nord et de l'Ouest, le Lancashire, le Yorkshire, le Staffordshire, un mouvement intense de population, une fièvre de constructions et d'entreprises, multiplient les usines et les centres ouvriers. A la fin du XVIIIe siècle, l'Angleterre est déjà le pays de la grande industrie.

De 1800 à 1830, malgré les secousses politiques ou économiques, se poursuit le mouvement commencé. L'industrie des transports fournit aux capitaux, aux initiatives, des applications nouvelles, et accroît les facilités du commerce. La population de l'Angleterre, le chiffre de ses échanges, son activité productive, croissent d'un même élan. Les centres industriels se développent, des villes nées d'hier et affairées dépassent les vieilles cités tranquilles ; tout un peuple nouveau apparaît à côté, en dehors des cadres de l'ancienne société. Et cette évolution devait s'accentuer, sans faiblir, jusqu'aux dernières années du siècle. On peut marquer, dans l'histoire écono-

mique anglaise de 1830 à 1880, des inégalités et des crises. Mais, au total, les chiffres accusent une expansion toujours croissante de la prospérité industrielle et commerciale.

Le XIX[e] siècle anglais est rempli, jusqu'à son déclin, par les flots abondants, intarissables de cette marée d'entreprises, de production et de richesses, qui s'est levée sur le sol britannique au XVIII[e] siècle. Quelles que puissent être les rivalités actuelles, quelles que soient les menaces de l'avenir, l'Angleterre moderne reste caractérisée par son activité économique intense; elle est le pays d'origine, sinon la patrie exclusive, de la grande industrie.

II

Les conséquences de ce mouvement économique sont toutes visibles dans l'Angleterre du présent; mais elles ne se sont développées que successivement dans celle d'hier. La première et la plus apparente frappa les esprits dès le commencement du siècle dernier. Elle marque encore de sa forte empreinte la physionomie de l'Angleterre. Il est possible de la définir en disant que la vie a reflué des campagnes vers les villes, de l'agriculture vers le commerce et l'industrie, du Sud vers le Nord et l'Ouest. Tels sont les aspects principaux de ce qu'on pourrait appeler un déplacement du centre de gravité géographique et social.

En même temps que de la révolution industrielle, les historiens parlent d'une révolution agraire. Dans la seconde moitié du xviii[e] siècle, une décadence mortelle semble atteindre l'agriculture anglaise. Jusqu'alors la culture et l'élevage avaient été, avec le commerce, les grandes sources de la richesse publique. L'ancienne société, encore à demi féodale, celle qui revit dans les romans de Fielding, est essentiellement du type agricole. Gouverné par une aristocratie de grands propriétaires et de hobereaux, le peuple anglais se composait pour les deux tiers de paysans et de fermiers. Le pays, à part les grandes villes, se divisait en cercles économiques très restreints, assez indépendants les uns des autres, produisant presque toutes les denrées nécessaires à la vie, et groupés autour de centres d'échanges à rayonnement local, les « market-towns ».

La prospérité nouvelle du commerce et celle de l'industrie agissent comme de puissants dissolvants sur cet équilibre. Les grands propriétaires, chez qui s'éveille l'esprit d'entreprise, procèdent de plus en plus, par des artifices légaux, à la reprise et à la clôture des terres communales, les « commons », dont la jouissance aidait à vivre toute une population de journaliers et de petits tenanciers. Au même moment, les marchands et les manufacturiers enrichis achètent de vastes domaines, convertissent les terrains productifs en prairies ou en parcs. L'industrie domestique, le tissage du drap à l'aide des métiers à bras, qui occupait les loisirs du peuple des campagnes,

est ruinée par la concurrence des machines. L'attrait du salaire supérieur attire en foule vers les centres industriels les fermiers et les travailleurs des champs que la misère détache du sol. Enfin, l'expansion commerciale qui précède et suit la naissance de la grande industrie élargit infiniment le marché d'approvisionnement anglais. Les produits industriels exportés à l'étranger appellent une importation compensatrice de denrées agricoles. Ainsi s'organise en quelques dizaines d'années un équilibre économique nouveau; l'agriculture est négligée au profit de l'industrie et du commerce; et l'Angleterre dépend étroitement du reste du monde pour sa subsistance comme pour sa richesse.

De là cette désertion des campagnes, qui n'a fait que s'accentuer depuis. Les masures sont tombées en ruines, ou ont été détruites par les maîtres impatients du sol; des villages entiers ont disparu; un peuple d'émigrants a envahi les faubourgs industriels des grandes villes. La proportion de la population rurale à la population urbaine a diminué sans cesse; elle est plus faible en Angleterre que partout ailleurs. Les diverses parties de la Grande-Bretagne ont été inégalement atteintes par ce bouleversement. Des raisons géologiques et géographiques avaient concentré les industries nouvelles dans les régions du Nord-Ouest et du Sud-Ouest, dans le sud de l'Écosse : là surtout se sont développées les grandes villes; ailleurs, dans les comtés de l'Est et du Sud, en Irlande, s'est fait le vide et la solitude. Le Nord

industriel, affairé, énergique, et le Sud agricole, somnolent, aristocratique, se sont ainsi opposés l'un à l'autre. Aujourd'hui, le voyageur qui parcourt les régions à peine accidentées du Midi et du Centre, ou remonte le long de la côte orientale jusqu'aux approches de l'Écosse, traverse des campagnes que la nature du sol et l'humidité du climat entretiennent toujours vertes, coupées de haies, semées de bouquets d'arbres ; l'aspect en est riant, agréable, mais la culture fait défaut et les habitations sont rares. De vastes domaines réservés au gibier, des bosquets, d'immenses prairies, entourent les châteaux, les manoirs ou les fermes; de loin en loin pointe, derrière les chênes à la puissante frondaison vert sombre, le clocher gris d'un village.

Toute autre est l'impression au voisinage des régions industrielles, des grands ports, de Londres enfin, l'énorme ville qui résume en elle l'activité économique anglaise ; une vie intense, bourdonnante, succède au calme endormi des campagnes et des bourgades; sur le ciel embrumé se détachent par vingtaines les hautes cheminées, en tous sens courent les rails; les rangs pressés des petites maisons de briques, rouges ou jaunes, toutes pareilles, entourent d'une ceinture sans cesse élargie les centres grouillants et noirs des affaires. Des provinces entières forment ainsi de vastes agglomérations urbaines, à peine coupées de jardins et de maigres verdures; la fumée ne s'y dissipe jamais complètement, la trépidation des machines ébranle toujours

sourdement le sol. — Né d'une évolution commune à tous les pays avancés de l'Europe, ce contraste est en Angleterre plus sensible, plus complet qu'ailleurs.

Une description économique précise de la terre anglaise devrait sans doute introduire dans ce tableau bien des nuances. Il est des districts intermédiaires, à la fois industriels et agricoles; il est des cultures encore prospères, et toute vie ne s'est pas retirée des campagnes. Une vision plus sommaire des ensembles peut ne saisir que les traits accentués de cette opposition économique et sociale, qui domine aujourd'hui, comme le paysage, la physionomie humaine de l'Angleterre. Ce pays a poussé jusqu'à sa limite l'évolution qui a entraîné au XIX[e] siècle la civilisation européenne hors de son ancien milieu naturel. Utilisée seulement pour l'extraction de ses ressources minières, la terre est devenue de plus en plus le simple lieu géométrique des activités nationales; et sa surface tend à ne plus être que le sol d'un atelier immense. Déracinée des libres espaces où s'était formée sa vigueur, la race subit plus complètement chaque jour les conditions de l'habitat urbain. Une moitié de l'Angleterre est surpeuplée, l'autre semble frappée de mort. La conscience plus nette de ce fait essentiel et de ses conséquences est un élément important de la volonté réformatrice qui dirige les énergies, à l'heure actuelle, vers une réadaptation salutaire, un retour à la nature.

III

Le peuple nouveau qui grandit dans les villes au XIXe siècle appartient à deux classes également vivantes, dont l'inévitable antagonisme va désormais fournir son impulsion à la politique anglaise. Avec la grande industrie se développent le prolétariat urbain et la bourgeoisie d'affaires.

Les ouvriers des villes ne sont point seuls à composer, sans doute, la classe particulièrement déshéritée dont les réclamations nourrissent en Angleterre, comme ailleurs, les théories, les projets et les lois de réforme. Le socialisme anglais n'est pas seulement sorti de la misère industrielle. Aggravée par la décadence de l'agriculture, la condition des travailleurs agricoles — journaliers, petits fermiers — a formé un chapitre important de la question sociale au XIXe siècle. Mais dans l'ensemble, ce sont les ouvriers de l'atelier et de l'usine qui constituent le prolétariat. La distribution de cette masse et en quelque sorte de cette race dans les régions industrielles du Nord et de l'Ouest; l'apparition d'une physionomie morale qui lui appartient en propre; la création d'organismes économiques originaux destinés à lui servir d'armes pour la défense de ses intérêts; la pression sourde ou claire de ses mécontentements et de ses désirs sur l'opinion et le gouvernement, et la naissance d'une conscience de classe commune à ses fractions diverses, sont des

faits sociaux d'une importance capitale dans l'histoire récente de l'Angleterre.

Toutefois, les mouvements de la classe ouvrière, ses aspirations et ses efforts, comme aussi les sentiments et les actes qu'a suscités en d'autres classes le spectacle de son infériorité humaine, appartiennent plutôt encore à l'ordre de l'adaptation instinctive qu'à celui de l'adaptation réfléchie. Le socialisme scientifique n'a pas eu en Angleterre la même fortune qu'en Allemagne ; et l'interventionnisme s'y est moins manifesté sous la forme de théories systématiques que sous celles de doctrines sentimentales et d'activités empiriques. C'est seulement à une date récente que l'étude positive du problème social, de ses facteurs matériels et moraux, de ses solutions ou atténuations possibles, est devenue un élément de l'état d'esprit général où l'on peut voir la caractéristique de l'Angleterre actuelle — le souci volontaire et réfléchi d'une meilleure organisation nationale. Jusqu'alors, les répercussions directes, psychologiques ou politiques, de l'existence du prolétariat, se rattachent à un autre aspect de l'histoire anglaise moderne, défini par un recul du rationalisme et de l'adaptation réfléchie. On examinera ces répercussions en étudiant la revanche des instincts.

Au contraire, le développement de la bourgeoisie d'affaires est uni étroitement à la poussée de rationalisme qui accompagne la formation de l'Angleterre moderne. Le progrès de la classe moyenne est la traduction sociale de ce mouvement spéculatif

comme de ce changement politique. Produit de la grande industrie, cette classe en représente éminemment l'esprit et l'influence ; elle est au centre du mouvement d'adaptation plus consciente qui entraîne le génie anglais après 1830. C'est donc ici qu'il faut en résumer la force, le tempérament, les tendances, avant d'étudier les doctrines libérales et l'avènement de la démocratie.

Au XVIIIe siècle, la classe moyenne est encore la « gentry », à demi aristocratique, formée surtout de propriétaires, d'ecclésiastiques et de gens de robe. Déjà pourtant l'accroissement des marchands en nombre et en richesse introduit dans ce cadre vieilli un élément moderne, à l'esprit impatient et novateur. De 1760 à 1830, les nouvelles recrues submergent les troupes anciennes. Manufacturiers, patrons d'usines, directeurs d'entreprises, négociants, courtiers, gens de finance, se sont multipliés avec le prodigieux essor de l'industrie et du commerce. A Londres, Manchester, Birmingham, Leeds, Liverpool, Newcastle, dans vingt autres centres moins actifs, ils ont pris l'ascendant social que donne la fortune. Et d'un bout à l'autre du royaume, leurs aspirations, leurs instincts, les unissent en une volonté commune, leur suggèrent le sentiment de leur force et de leur droit.

Leur force avait à s'imposer, leur droit à se faire reconnaître ; ils rencontraient bien des résistances. Dans l'ancien ordre de choses, où la terre faisait la richesse, les hommes étaient attachés au sol, le

propriétaire par son intérêt, le paysan par les restes des coutumes féodales. Les théories économiques encore dans l'enfance, inspirées du mercantilisme, mesuraient la prospérité des états à l'accumulation des métaux précieux, et dressaient partout contre leur circulation des barrières défensives. Ainsi l'industrie était entravée par les lois et les mœurs. Elle avait besoin d'ouvriers, et les règlements limitaient le nombre des apprentis, s'opposaient à l'émigration vers les villes; elle avait besoin de libres échanges, pour que les denrées alimentaires fussent à bas prix, les salaires bon marché, pour que le commerce anglais ne rencontrât point à l'étranger de tarifs hostiles : l'esprit de la vieille législation était protectionniste, et après 1815 les droits d'entrée sur les céréales renchérissent le prix du pain au profit des maîtres du sol.

Sans doute ces obstacles n'étaient pas invincibles : la loi pouvait défaire ce qu'avait fait la loi. Mais ici la bourgeoisie nouvelle se heurtait aux cadres politiques de l'ancienne société. La constitution anglaise vers la fin du xviiie siècle n'est rien moins que démocratique. Seule la volonté des classes dominantes intervient dans le choix de la représentation nationale; les députés des Communes sont désignés par de grands seigneurs, des corporations, ou un petit nombre d'électeurs presque tous influents et riches. Les centres les plus importants de l'industrie et du commerce, les grandes cités nouvelles, ne participent pas au droit électoral; les circonscriptions restent

distribuées comme par le passé ; et la décadence des campagnes, la ruine des vieux bourgs, ne leur retirent point leurs privilèges devenus exorbitants. Telle ferme nomme un député, telle ville, affairée, populeuse, n'en nomme point. Enfin, l'esprit de la nation est encore imprégné par les préjugés féodaux ; la considération va seulement aux fortunes immobilières; la propriété foncière donne les honneurs, les charges, les emplois, si elle ne donne déjà plus toute l'influence; au contraire, le commerce et l'industrie sont entachés d'une souillure : la noblesse, la gentry, les professions libérales méprisent manufacturiers et marchands.

A la lutte nécessaire, ceux-ci apportent la vigueur des classes jeunes et des appétits non satisfaits. Ils ont l'audace, le goût de l'effort, le sens de l'initiative ; ils appliqueront aux problèmes politiques les procédés qui ont assuré leur victoire sur les difficultés matérielles. Leur besoin d'indépendance, leur volonté développée, leur donnent un caractère individualiste ; la conscience des réalités, l'habitude des affaires, fortifient en eux les instincts utilitaires de la race. En eux s'épanouissent les tendances les plus générales peut-être, les plus constantes du génie anglais : les tendances pratiques, concrètes, positives, réalistes. Ils mettront leur empreinte morale sur la nouvelle société qui naîtra de leur victoire, sur l'Angleterre moderne; et l'action contraire et complémentaire d'autres besoins, d'autres instincts, atténuera cette empreinte sans l'effacer.

Surtout, la bourgeoisie industrielle et commerçante porte en elle le ressort des réformes; elle a le besoin, elle a le goût des organisations efficaces — non point par système, mais par expérience; elle souffre des routines anciennes, et est destinée à les modifier. C'est en elle que la révolution économique a concentré sa force d'innovation et d'audace; c'est elle qui a reçu du machinisme le sens des méthodes meilleures. Résolue à se faire jour dans la société où elle étouffe, elle ne craindra pas, pour y conquérir sa place, de lui imposer un ordre plus rationnel. Aussi attachée que toute autre classe aux habitudes concrètes de la pensée anglaise, aussi hostile au jeu désintéressé des idées, mais plus avertie des nécessités modernes de l'action, elle saura s'élever au-dessus du provisoire pour coordonner l'empirisme. C'est d'elle que naît en Angleterre, directement ou par l'intermédiaire des théoriciens, le premier courant de rationalisme politique et social; elle est la source de l'adaptation réfléchie.

CHAPITRE II

LES DOCTRINES

I. Le rationalisme et l'empirisme dans la tradition anglaise. — II. La philosophie utilitaire; la théorie politique de la démocratie. — III. L'économie individualiste; le mouvement libre-échangiste. — IV. Le Darwinisme et l'évolutionnisme; la théorie de l'adaptation. — V. Le rationalisme religieux; « Eglise large » et agnosticisme.

I

Ce qu'on appelle l'avènement de la démocratie anglaise, c'est-à-dire l'arrivée au pouvoir des classes moyennes, et l'admission du peuple au droit électoral, coïncide avec un vaste mouvement de pensée philosophique et politique — de rationalisme et de libéralisme — qui justifie cette évolution, ou lui assure une atmosphère intellectuelle favorable. A ce mouvement se rattachent presque toutes les doctrines dont le principe est une organisation plus claire des idées ou des choses. On peut lui ramener tout un aspect de l'Angleterre moderne; sinon le plus important, du moins celui par lequel elle se distingue le mieux de l'ancienne.

Sans doute l'application de la raison aux pro-

blèmes moraux et sociaux n'est pas nécessairement liée à l'avènement de la démocratie; elle ne date point du xixe siècle. Et cependant, on peut trouver un rapport, dès les siècles précédents, entre le développement de la bourgeoisie, avant-coureur de la société moderne, et le succès des théories rationalistes ; dès 1688, les marchands anglais, qui prennent une part si grande au rétablissement du régime constitutionnel, se trouvent naturellement en harmonie avec les idées de Locke, comme les industriels en 1832 obéiront à leurs intérêts en s'inspirant de Bentham. Sans doute aussi, les premiers efforts de la philosophie moderne en Angleterre, les doctrines de Bacon et de Locke, avaient été animées d'un esprit empirique; l'expérience est leur guide, leur source constante, et on a pu y voir l'illustration la meilleure des tendances expérimentales de l'esprit anglais. Mais autre chose est l'empirisme de Locke, autre chose la préférence passionnée d'un Burke pour les adaptations instinctives. Si respectueux que soit le premier des droits du réel, si prudent qu'il se montre dans la recherche des réformes possibles, il laisse à la pensée le droit d'organiser les choses, pourvu qu'elle reconnaisse leurs fatalités, et admette toutes leurs données. En raffinant l'empirisme, Bacon et Locke s'éloignent de la routine intellectuelle, et de la soumission pure et simple à la nature et à l'histoire; ils ouvrent la voie aux entreprises de la raison pour corriger ou transformer ce qui existe. Par là, ils se distinguent

essentiellement d'un Burke, le vrai représentant de l'empirisme intransigeant.

Ainsi le rationalisme libéral qui dirige la formation de l'Angleterre moderne a ses racines sur le sol anglais dans une tradition philosophique déjà longue. Il se rattache d'autre part à tout un ensemble de causes et d'influences européennes; il est, comme le rationalisme français, l'héritier de la Renaissance. L'esprit affranchi de ses contraintes anciennes devait arriver par son travail intérieur à trouver en lui-même la lumière organisatrice des choses. Ce résultat est atteint en France par le Cartésianisme dès le XVIIe siècle. Le génie anglais, plus concret, plus attentif aux nécessités naturelles, l'atteint plus tard et seulement par degrés. Avec Bacon et Locke, il formule la théorie de l'empirisme, c'est-à-dire énonce les lois auxquelles doit se soumettre l'homme pour dominer la nature. En faisant la critique des idées innées, Locke détruit la croyance à une harmonie divinement établie entre notre esprit et l'univers, et nous permet ainsi d'imposer à l'univers un ordre nouveau dont la source sera en nous. — Vers le milieu du XVIIIe siècle, le rythme psychologique de la pensée anglaise, d'accord avec le rythme européen, accuse une prédominance incontestée des facultés intellectuelles sur les facultés sensitives; c'est l'époque de la « philosophie », le temps des « lumières », où la littérature, l'art, la religion, la vie, sont ou veulent être raisonnables.

Tous ces éléments trouvent leur synthèse dans la

grande poussée de rationalisme spéculatif et pratique qu'on appelle le mouvement utilitaire. Avec Hume, Adam Smith, Priestley, avec les disciples anglais de la Révolution française, Paine, Godwin, l'intellectualisme associé aux espérances de progrès politique et social parvient jusqu'à la naissance du mouvement romantique, de la grande oscillation morale par laquelle se rétablit l'équilibre au profit de la sensibilité. Avec Bentham et son groupe, le rationalisme traverse sans périr la réaction romantique, et atteint après Waterloo l'Angleterre rassurée mais troublée, prête aux réformes que ne saurait plus retarder le péril révolutionnaire. A Bentham et son groupe se rattachent les divers aspects du libéralisme et de la philosophie rationnelle au XIX[e] siècle.

II

Parmi les forces intellectuelles qui ont façonné l'Angleterre moderne, on trouve au premier rang un mouvement d'idées libérales, individualistes et démocratiques : la philosophie utilitaire et l'économie. Si leur action n'est plus aussi sensible dans l'Angleterre actuelle, ces doctrines n'en réagissent pas moins, par contre-coup, sur les événements du présent. Les eaux qu'elles ont répandues à travers le siècle baignent encore, sous des noms nouveaux, et par infiltrations lointaines, les assises de l'Angleterre d'aujourd'hui. Il importe donc d'en retracer ici les courants principaux.

La philosophie utilitaire s'appuie sur les instincts positifs et réalistes de l'esprit anglais. Mais elle accentue ces tendances, les pousse à leur limite, et finalement les contredit : elle enchaîne en un système abstrait des éléments dont la valeur est d'être souples et concrets. C'est ainsi que, répondant profondément au génie de la race, elle a pu se trouver un moment en opposition avec lui. Car elle a dû sa fortune à des conditions exceptionnelles, à la prédominance du besoin d'analyse et d'organisation rationnelle qui accompagne la victoire de la bourgeoisie. Soutenue par le courant de l'évolution sociale, elle a donné une doctrine, des principes, une vigueur nouvelle, au vieux libéralisme empirique épuisé par son long et médiocre triomphe; aux routines du parti whig, elle a substitué le radicalisme philosophique ; aux vagues instincts de l'individualisme industriel elle a donné, dans l'économie politique, leur théorie.

Les « Utilitaires » n'ont guère eu de philosophie générale; attentifs avant tout aux problèmes pratiques, ils ont orienté leur effort vers les sciences humaines — psychologie, morale, droit, économie. Un même esprit se retrouve à travers toutes ces doctrines. Le rationalisme anglais qui répond, vers 1820, à la philosophie française du XVIIIe siècle, se distingue de son aîné, dont il hérite à tant d'égards, par son caractère plus exclusivement positif. Il s'agit de fonder le bonheur des hommes, car toute spéculation pure est vaine. Or, la science des rapports entre les hommes suppose la connaissance de l'indi-

vidu; et la politique de Bentham s'appuie sur sa morale, qui à son tour s'appuie sur sa psychologie. On connaît les grandes lignes de cet enchaînement, un des plus clairement systématiques qu'ait produits la pensée anglaise. Il n'y a pas chez l'homme d'activité spirituelle irréductible, de moi pur ou transcendant, d'idées innées ; reprenant l'œuvre ébauchée par Locke, continuée par Hume et Priestley, Bentham et James Mill la complètent; ils montrent le mécanisme grâce auquel, des sensations élémentaires, naissent les opérations de l'esprit dites supérieures. Les perceptions se combinent selon les lois de l'association des idées : lois de contiguïté, de ressemblance et de contraste ; et les actes les plus compliqués de l'intelligence se ramènent à ces éléments simples.

De même, la poursuite du plaisir constitue pour chaque homme un acte primitif, nécessaire et pour ainsi dire réflexe; le bien consistera donc à rechercher le vrai plaisir, ou l'intérêt véritable, le mal à en rechercher d'autres. La morale sera un calcul des plaisirs: lesquels sont non seulement les plus intenses, mais les plus durables, les plus facilement renouvelables? Ceux-là sûrement qui sont moins des sens que de l'esprit. L'intérêt bien entendu amène ainsi l'homme à chercher sa jouissance dans celle d'autrui; et l'altruisme sort de l'égoïsme. Les appétits humains sont comme des forces simples, dont le jeu éclairé par la raison produira mécaniquement l'harmonie morale; la grande tâche du moraliste est d'enseigner aux hommes par quelle arithmétique doit se gouverner

4.

leur conduite; la somme de ces opérations individuelles sera pour la société tout entière le produit net le plus élevé possible. L'effort ultérieur de la morale utilitaire devait tendre à distinguer mieux encore entre les plaisirs, et à rapprocher davantage leur hiérarchie de celle que la conscience humaine a établie entre les satisfactions désintéressées.

Ainsi du bonheur de chacun sortira l'intérêt de tous; et, en effet, l'intérêt de tous est le bien suprême de l'État. Le plus grand bonheur du plus grand nombre, voilà le principe vrai du gouvernement. Dès lors la démocratie, ou du moins l'égalité politique, découle de la logique utilitaire appliquée à la police des hommes. Qu'est en effet la monarchie? La recherche exclusive de l'intérêt d'un seul; la fonction du souverain est viciée en son principe, et corruptrice de la société sur laquelle il règne. L'aristocratie est le régime dans lequel une classe poursuit son bien particulier aux dépens du bien général; l'administration traditionnelle de la chose publique en Angleterre, selon Bentham et ses amis, fournit un triste exemple de cette monstruosité politique. Au contraire, la démocratie est conforme à la raison; chacun recherchant naturellement son meilleur bien, le gouvernement de tous recherche celui de tous; ou plutôt, comme l'unanimité des volontés est rare, le système des majorités représente la meilleure forme possible de la justice. C'est vers l'organisation de ce système que doit s'orienter l'énergie des réformateurs.

Sur la base étroite de ces principes et de ces raisonnements simples s'est élevée en Angleterre, vers 1820, la construction rationnelle que l'on appelle le radicalisme philosophique. Elle est remarquable par son opposition tranchée avec les habitudes de la pensée anglaise. C'est la première fois qu'une doctrine politique prend une forme aussi nette en ses postulats, aussi rigoureuse en ses déductions. Elle constitue un programme typique de réadaptation réfléchie. Servie par les circonstances sociales, les besoins des esprits, elle obtient, vers 1830, une singulière fortune. Popularisée par des clubs, des revues, des conférences, l'action d'hommes jeunes et énergiques, elle fournit une justification théorique aux besoins de réforme qui agitent l'opinion. Mais elle ne survit pas à la victoire incomplète de 1832; dépassant par sa rigueur et son intellectualité les instincts moyens de l'esprit anglais, elle perd toute influence le jour où disparaît son harmonie passagère avec les intérêts essentiels d'une classe intensément vivante. Diffuse désormais, vulgarisée et affaiblie, elle se perd dans le libéralisme de l'école de Manchester; et sa méthode vigoureuse, intransigeante, s'endort pour ne s'éveiller qu'à la fin du siècle, sous l'aiguillon de nouveaux besoins sociaux. Elle n'en a pas moins alimenté l'effort de la critique bourgeoise, et nourri de sa sève les doctrines libérales, qui sans elle seraient restées purement empiriques.

Vers 1860, la tradition philosophique dans le libé-

ralisme est représentée par John Stuart Mill. Chez lui la science politique gagne en richesse et en complexité ; fidèle à l'esprit de ses prédécesseurs, il réagit pourtant contre l'abstraction simpliste de leurs formules. A la méthode « géométrique » de son père James Mill, il substitue la méthode « historique » ou « déductive *a posteriori* » : sur les faits de l'histoire sont appuyées des généralisations empiriques, et celles-ci sont vérifiées en les déduisant des lois de la nature humaine une fois établies. On saisit ici l'influence de Comte, dont le positivisme commence à pénétrer en Angleterre ; et de cet esprit nouveau d'objectivité scientifique qui marque le tournant du siècle. Dans le domaine pratique, J. St. Mill met surtout en lumière les avantages de la liberté ; il fait effort pour étendre les limites de la sphère abandonnée aux initiatives individuelles, et arrêter ainsi la démocratie désormais inévitable sur la pente de la tyrannie. Une attention vigilante aux droits de la minorité, une large tolérance intellectuelle, une méfiance toujours en éveil contre les empiétements de l'État sur la conscience, caractérisent désormais l'attitude politique des doctrinaires libéraux. L'influence de Spencer agira dans le même sens ; lui aussi dressera, en un livre célèbre, l'individu contre l'État ; et le libéralisme anglais gardera cette attitude négative jusqu'à la crise qui l'atteindra vers la fin du siècle, et le forcera, pour vivre, à évoluer.

III

En même temps que se posait avec ampleur le problème politique, la pensée des philosophes se portait sur le problème social. Depuis deux siècles déjà la réflexion était attirée, en Angleterre, vers les lois mystérieuses de la prospérité des nations. Mais l'économie politique moderne, inaugurée entre 1750 et 1800 par les physiocrates français et Adam Smith, prend le caractère d'une science, et se formule en un code rigoureux, dans les trente premières années du XIX[e] siècle. Elle apporte aux besoins de la bourgeoisie industrielle et commerçante les appuis théoriques nécessaires pour fonder la liberté de la production et des échanges.

L'économie politique libérale ou « orthodoxe », comme l'ont appelée depuis les partisans de l'économie étatiste ou socialiste, forme avec la philosophie utilitaire et le Benthamisme un ensemble homogène. Les mêmes hommes, en plus d'un cas, dirigent l'un et l'autre mouvements; une affinité naturelle unit les deux doctrines. Comme la politique de Bentham, l'économie de Ricardo est purement intellectuelle; elle ne fait appel qu'à la raison, élimine l'intuition et le sentiment. Prétendant toutes deux s'appuyer sur l'expérience et animées en effet d'un robuste instinct positif et réaliste, elles s'écartent de l'objectivité parfaite et prennent une allure abstraite et déductive. Surtout, les deux théories représentent l'effort individualiste et critique de la

poussée bourgeoise arrêtée un moment par les restes de l'ancien ordre empirique. L'économie s'attaque aux routines féodales et aux règlements protectionnistes avec la même ardeur que la politique aux privilèges de l'aristocratie gouvernante. Aussi le système élaboré ou plutôt perfectionné par Ricardo entre-t-il comme partie intégrante dans le radicalisme « philosophique » de 1830. Lorsque l'opinion abandonne les radicaux philosophes et que toute influence leur échappe, leurs formules économiques leur survivent et fournissent son évangile au libéralisme de Manchester.

Au corps des doctrines communes, chacun des maîtres avait apporté sa part. Adam Smith avait formulé la théorie de la valeur; il avait mis en lumière l'accroissement de la production sous le régime de la division du travail, au moment même où l'usine intensifiait encore l'application que la manufacture avait faite de ce procédé; il avait énoncé la fameuse maxime du « laissez faire », portant des coups décisifs au système interventionniste et protectionniste encore en honneur, et montrant les avantages de la liberté absolue dans la production et l'échange. Après lui, Malthus avait étudié les conséquences possibles de la surpopulation, au moment même où la grande industrie faisait lever sur la terre anglaise ses premières moissons d'hommes. Enfin, Ricardo, fondant ces idées en un système, y avait ajouté sa théorie de la rente et s'était attaqué au problème de la distribution des richesses. Dès

lors la doctrine est constituée en ses parties essentielles et définitives. Les efforts de propagande par lesquels les disciples — James Mill, Mac Culloch, Nassau Senior — la vulgarisent de 1820 à 1850, n'y apportent aucune contribution nouvelle. John Stuart Mill le premier, quoique se rattachant étroitement à la tradition utilitaire et libérale, devait orienter l'économie dans une direction nouvelle; mais échappant à son influence, la tradition classique devait se maintenir dans sa pureté jusqu'à la fin du siècle.

S'il fallait résumer en le simplifiant le système de Ricardo, on pourrait dire que c'est la théorie de l'individualisme. Il érige en nécessité naturelle le régime créé par la concurrence industrielle. Aux yeux de l'économiste, la société est une poussière d'individus, véritables éléments atomiques, doués d'une force constante, la recherche de leur intérêt; d'une mobilité parfaite, grâce à l'abolition des entraves que mettaient les vieux règlements à la libre circulation des hommes et des richesses; d'une connaissance de leur bien véritable sensiblement égale chez tous. Or, cette poussière n'est pas suspendue dans le vide; elle est attachée à la surface du sol, lieu géométrique de l'exercice des activités humaines, et source unique de toutes les subsistances. Aussi la possession du sol et sa culture sont-elles les conditions primordiales de la vie sociale, et le privilège par excellence. Quant à l'origine de l'appropriation, elle reste dans l'ombre; la propriété de

quelques-uns est un fait. Dès lors se construit l'organisation sociale; trois classes apparaissent : les propriétaires; les commerçants (et les industriels) qui manipulent les produits du sol, les transforment ou les échangent, grâce à la possession d'un capital; les salariés enfin, qui de leur travail créent la valeur. Car la valeur d'un objet est égale, non à son prix, mais à la quantité de travail humain qu'il représente. On sait la fortune de cette dernière théorie; elle devait fournir à Karl Marx le germe de sa doctrine de la plus-value, et le dogmatisme socialiste allemand était ainsi destiné à édifier de matériaux anglais sa maîtresse argumentation théorique, comme à illustrer de faits anglais sa description du régime capitaliste.

Dans le jeu du mécanisme économique à peine formé, intervient un facteur qui en trouble l'équilibre; la population s'accroît plus vite que les subsistances : celle-là selon une progression géométrique avait dit Malthus, celles-ci selon une progression arithmétique. En vain la nature a pourvu à ce danger : la faim, les maladies, la guerre, ne suffisent pas à réduire l'inquiétant pullulement de la population industrielle; la volonté humaine doit intervenir; la prudence exige que l'homme, le salarié surtout, se marie tard, et que sa famille ne dépasse pas ses ressources normales. Malgré cette restriction volontaire, la population tendra toujours à croître plus vite que les richesses et les aliments; et toujours donc se produira, sous l'aiguillon de cette

menace, le phénomène de la rente. A mesure que sont plus nombreuses les bouches à nourrir, il faut mettre en culture des terres nouvelles, forcément moins fertiles, car les meilleurs sols ont été partout les premiers cultivés; et chaque fois qu'autour du noyau des champs anciens une zone de terrains plus pauvres est soumise à la charrue, le prix de revient dans cette zone limite, plus élevé qu'ailleurs, se répandra comme le niveau d'un liquide sur les prix de vente dans l'ensemble des terres; car la loi du marché est l'égalisation des prix de vente sans distinction d'origine; et ainsi l'exploitation la plus coûteuse, celle des régions fraîchement défrichées, fixera le montant du bénéfice ou rente pour les exploitations plus avantageuses. Et dans cette course vers la catastrophe lointaine mais fatale de la famine universelle, les classes gardant chacune leurs attributions et leur rôle, la répartition des richesses restant la même, le privilège de la propriété foncière sera de plus en plus récompensé, les rentes monteront sans cesse; les profits commerciaux baisseront au contraire, sous l'action du machinisme et de la concurrence; les salaires croîtront un peu — moins vite que ne montera le prix des denrées. Aussi est-ce sur une note pessimiste que s'arrête cette vision de l'avenir.

Pourtant, l'économie classique n'est point seulement une théorie explicative du mécanisme social, dans sa simplicité typique; à l'époque où elle se formule, elle pousse une pointe vigoureuse contre

celles des institutions existantes qui neutralisent ou retardent en fait le fonctionnement de ce mécanisme. Les « radicaux philosophes » de 1830 font valoir contre l'esprit d'autorité et d'intervention des griefs irréconciliables. Logiques avec eux-mêmes, ils appuient la protestation des premiers groupements ouvriers contre la loi qui les interdit (Combination Laws). Ils dénoncent le « Statute of Apprentices », les vieux règlements qui dans chaque industrie limitent le nombre des apprentis, et fixent la durée de l'apprentissage ; la loi de « Settlement », qui fixe le travailleur agricole à sa paroisse ; et la « loi des pauvres », qui reconnaît le droit de l'indigent à l'existence, entretient la misère, la pousse même à se reproduire. Sur tous ces points, ils ont déjà gain de cause au moment où s'ouvre le règne de Victoria.

Mais la grande œuvre économique des doctrinaires libéraux est l'affranchissement des échanges ; et pour l'accomplir, il fallut de plus longs efforts, l'alliance de toutes les énergies bourgeoises, et l'action combinée des gens d'affaires et des philosophes. A cette propagande qui agite profondément l'opinion anglaise, à ce triomphe d'une réforme radicale, justifiée en principe par des arguments théoriques, comme elle était appelée par des intérêts conscients ; à cet exemple éclatant de réadaptation réfléchie, est attaché le nom de l'école de Manchester.

Ce groupe d'hommes représente éminemment toute une face de la vie intellectuelle et de l'action politique anglaise vers le milieu du dernier siècle ;

il contribue même à fixer la physionomie de l'Angleterre libérale et bourgeoise jusqu'à l'époque contemporaine. Chez Cobden et Bright, les doctrines des radicaux philosophes s'orientent plus nettement vers la pratique; chez eux le caractère objectif et réaliste de la mentalité anglaise normale redevient dominant. Ils restent fidèles sans doute aux principes de l'économie classique; mais c'est à leur application qu'ils s'attachent. Sortis de la classe industrielle, ils en partagent intimement les instincts, les goûts, les tendances; ils sont les champions d'une cause, les chefs d'un groupe, les exemplaires d'un type moral et social. Leur activité lucide et leur pensée nette, leur robuste sentiment du réel, leur fermeté et leur persévérance, les rapprochent à la fois des qualités moyennes de la race anglaise, dans son énergie traditionnelle, et des facultés nouvelles développées chez les chefs d'industries et d'affaires par les nécessités de la production et de l'échange. Ils font sentir la profondeur de la transformation psychologique qui incline les habitudes empiriques de la pensée anglaise vers des initiatives plus hardies et plus concertées dans l'ordre pratique et dans l'ordre intellectuel.

On connaît l'histoire du mouvement libre-échangiste. Il oppose vers 1840 l'Angleterre nouvelle à l'ancienne; les masses impatientes de la bourgeoisie à la caste orgueilleuse des maîtres du sol. La cause directe de la querelle est le régime protectionniste, et en particulier les droits d'entrée sur les blés; mais

au fond l'enjeu est plus vaste ; avec ses privilèges économiques, c'est son influence politique que défend l'aristocratie. Pour justifier l'élévation artificielle du prix du pain, elle a ses arguments : c'est avec les impôts levés sur ses revenus que l'Angleterre a conduit l'Europe contre Napoléon ; une récompense nationale lui est due ; d'autre part, la ruine de l'agriculture anglaise mettrait la patrie sous la dépendance économique de l'étranger. Contre cet idéal nationaliste, les hommes de Manchester ouvrent à l'esprit des perspectives pacifiques et prospères. La générosité réelle de leurs sentiments philanthropiques les mène presque à l'internationalisme. Ils rêvent d'une république universelle fondée sur le commerce, les libres rapports entre nations, l'échange constant des richesses et des idées. Rêves lucides d'ailleurs, chargés encore de sagesse et de vision concrète, appuyés d'un sens positif des réalités ; mais où leur raison se passionne et se déploie plus loin que les difficultés présentes.

Il ne faut pas oublier sans doute que l'intérêt de classe est au fond de leur entreprise ; Cobden et Bright, en réclamant l'abolition des taxes douanières, défendent la cause de l'industrie, à qui le bas prix des vivres permet l'abaissement des salaires. Dans le combat des « landlords » contre les « lords du coton », on voit se dessiner avec une netteté parfaite cette lutte des hobereaux et des agrariens contre les grands patrons, qui a été depuis un trait plus ou moins général de la vie politique dans les pays avancés de

l'Europe, et qui est un épisode de la lutte des classes. De même, les hommes de Manchester ne renoncent pas, vis-à-vis du peuple ouvrier, à leurs intérêts corporatifs ; les socialistes anglais ne leur ont point pardonné leur opposition doctrinale, obstinée, aux premiers efforts de la législation industrielle. Avec leurs étroitesses, ils demeurent de beaux types de l'énergie anglaise, et dans les grands centres des affaires, aujourd'hui encore, les hommes sont nombreux qui se réclament de leur esprit et de leur mémoire.

A partir de 1846, la bataille est gagnée par le libre-échange. L'Angleterre entière accepte bientôt cette décision du sort ; la prospérité nationale la justifie et semble la mettre au-dessus de toute critique. Pendant cinquante années, le dogme libéral en matière de commerce règne sans conteste, et l'activité économique anglaise appuie sur ses magnifiques succès une tranquille assurance d'elle-même. Avec la fin du siècle se réveille le problème que l'on avait cru pour jamais résolu.

IV

Entre l'économie classique et le Darwinisme, les affinités sont profondes et la transition est facile. L'une et l'autre sont la théorie rationnelle d'un état de fait, et d'un état de guerre ; l'une et l'autre appuient sur des constatations désolantes un esprit

5.

d'optimisme ou du moins de sérénité scientifique ; l'une et l'autre justifient le triomphe des forts, et s'harmonisent avec les aspirations instinctives d'une classe prospère ou d'une société énergique. Chez les esprits sentimentaux, les âmes religieuses, elles pouvaient produire, et ont produit, la même répulsion; les deux doctrines pouvaient également, au contraire, se réclamer auprès des esprits lucides et froids de leur objectivité réaliste. Sans doute la seconde a mieux résisté que la première aux critiques passionnées qui les ont de toutes parts assaillies; elles n'en appartiennent pas moins l'une et l'autre au même mouvement de pensée; elles expriment les mêmes besoins de systématisation intellectuelle. Il faut seulement ajouter que l'enquête observatrice sur laquelle reposent les inductions du naturaliste Darwin fut infiniment plus sérieuse que les connaissances économiques sur lesquelles le financier Ricardo avait appuyé son système. En fait, un lien direct unit, dès l'origine, l'évolutionnisme à l'économie. La théorie transformiste est née chez Darwin d'une tentative pour vérifier les idées de Malthus. La notion d'une lutte pour la nourriture entre des bouches humaines trop nombreuses se retrouve dans le concept généralisé de la lutte pour la vie ; et les conséquences évoquées par Malthus, les mesures défensives conseillées par lui, sont des réactions analogues à celles par lesquelles dans le monde animal les êtres s'adaptent à leurs conditions d'existence.

L'adaptation, en effet : tel est, on le sait, un des grands faits biologiques dont l'importance a été illustrée, popularisée par le transformisme de Darwin et l'évolutionnisme de Spencer. Par là, la fortune de ces théories sur la terre anglaise présente un intérêt tout particulier. Nul facteur intellectuel n'a plus contribué à faire passer du domaine de l'inconscient dans la conscience claire les réactions instinctives et les procédés empiriques par lesquels l'Angleterre traditionnelle s'était pliée aux nécessités successives de la vie. En faisant la théorie de ces réactions, en les formulant, en les montrant à la source même du succès vital dans l'existence de tous les êtres, individuels ou collectifs, l'évolutionnisme a rendu désormais impossible l'heureuse ignorance qui assurait jadis aux réadaptations anglaises leur lenteur tranquille et leur aveugle infaillibilité. La méthode même de l'instinct, en devenant consciente, a cessé d'être instinctive ; et ce qui gardait la souplesse des actions vitales élémentaires a pris la fixité d'un système.

Déjà Burke avait fait, à l'efficacité de l'empirisme politique anglais, une grave blessure, quand il en avait sondé l'esprit, décrit la méthode, et proclamé avec un dogmatisme religieux la valeur plus qu'humaine ; son analyse avait introduit la funeste lumière de la réflexion au sein de ténèbres qui devaient à leur obscurité seule d'être fécondes. De toutes parts, au XIX[e] siècle, la théorie de la croissance organique de l'ordre anglais est faite par les historiens, les philosophes, les sociologues ; et en

même temps que l'intelligence nette de ce processus instinctif en rend le fonctionnement moins libre, la critique éveillée par l'admiration même établit entre l'heureuse routine et d'autres méthodes possibles des comparaisons dangereuses. Le mystère dévoilé de la divine fortune du génie britannique n'arrête plus les impatiences qui s'irritent de ses lenteurs ; et la raison encouragée à tout comprendre s'enhardit à tout diriger. Diffusée largement, la notion explicative de la tradition politique anglaise, en sa simplicité élémentaire, n'a point servi la cause de cette tradition. Et plus que toute autre, la doctrine évolutionniste, en étudiant le mécanisme de l'adaptation universelle, a tendu à la rendre partout plus claire et plus réfléchie.

C'est une explication totale de l'univers que l'évolutionnisme ; et comme toutes les doctrines anglaises, même les plus réalistes, comme l'économie politique dont elle procède, elle tend à formuler des principes d'action et à réagir sur les faits. Cette tendance est surtout sensible chez les continuateurs de Darwin. — On sait quelle a été l'œuvre propre du grand naturaliste. Apportant à la biologie générale d'admirables qualités scientifiques, un trésor d'observations précises, une rare faculté de perception concrète, toute la patience et toute l'obstination du génie anglais, il a donné aux intuitions de Lamarck une confirmation définitive. Les espèces sont apparues variables ; le passage de l'une à l'autre a été expliqué par la sélection naturelle ; et des relations complexes

de causalité mouvante, dans le devenir, ont relié tous les éléments de la vie.

Chez Spencer, le transformisme n'est qu'une partie d'une synthèse totale, véritable cosmogonie scientifique. Sa théorie n'est pas à proprement parler métaphysique ; elle affirme la relativité de la connaissance, et s'arrête devant l'inconnaissable. Toute spéculation transcendantale est vaine; et avec la venue de l'âge industriel l'humanité a perdu sa confiance obstinée dans les religions ou les philosophies dogmatiques. Nourri et non détruit par les vastes hypothèses où la pensée du savant atteint à la sublimité de l'univers, le sentiment religieux en revanche ne périra point ; il se satisfera dans l'adoration intérieure de l'inconnu divin. Mais en deçà des limites qui lui sont tracées par la nature des choses, la connaissance scientifique peut désormais embrasser pleinement son objet, et parvenir au but suprême qu'elle s'est toujours proposé : l'unification de toutes les lois. Réunissant en une seule les trois grandes généralisations de l'esprit sur le monde, le système de la gravitation universelle, la loi de la conservation de l'énergie, l'hypothèse de la nébuleuse, Spencer les fait rentrer dans sa théorie de l'évolution. De la nébuleuse à l'ordre actuel de l'univers, l'énergie primitive est allée en s'organisant selon le principe de gravitation, et ses transformations multiples ont laissé intacte sa quantité invariable. La matière, énergie condensée, est allée en s'intégrant, de l'homogène à l'hétérogène et de l'indéfini au défini. Et dans les domaines de

toutes les sciences particulières, astronomie, géologie, biologie, psychologie, sociologie, le même principe permet de réduire la complexité des phénomènes à un rythme régulier et clair d'équilibre et de changement.

Cette vaste synthèse a pu perdre, depuis cinquante années, quelque chose de son apparente solidité. La possibilité immédiate d'une explication mécaniste de l'univers, sans attendre les progrès des sciences spéciales, n'est plus volontiers admise par les intelligences averties; sur bien des points, les relations établies par Spencer entre les variations observées dans les phénomènes et les formules générales de l'évolution apparaissent comme trop simplistes. Mais si l'évolutionnisme a vécu comme expression définitive et totale de la philosophie scientifique, il reste un élément essentiel de la pensée anglaise contemporaine, un des schémas les plus vraisemblables de l'histoire du monde, et une suggestion presque toujours féconde d'explications et d'hypothèses. On le retrouve dans les travaux érudits ou littéraires, dans les dissertations morales ou sociales, les formules des hommes d'état. Il a modifié insensiblement et profondément les assises mêmes de la pensée, a inscrit le concept du devenir universel dans les habitudes les moins conscientes de la réflexion.

Toutefois, il n'a pas eu sur la philosophie officielle, les dogmes religieux, les principes avoués de la conduite, une influence en rapport avec son action irrésistible sur les esprits. C'est qu'il a suscité dès

son apparition des résistances passionnées. Comme la théorie de la descendance humaine valait à Darwin une popularité de scandale, l'effort de Spencer pour repousser le surnaturel jusqu'aux régions vagues de l'inconnaissable et étendre le mécanisme à toute existence sensible, a rencontré devant lui l'opposition déclarée de toutes les forces de foi et de conservation intellectuelle. C'est par degrés que les tendances émotionnelles et idéalistes, les croyances religieuses, les timidités des penseurs et du grand public se sont habituées au foyer nouveau qui jetait sur le passé et l'avenir du monde une lumière étrangement imprévue. En Angleterre comme ailleurs, l'adoption du concept évolutionniste par les façons communes de penser et de sentir s'est faite grâce à une assimilation progressive, à une silencieuse adaptation. Plus souples que les dogmes catholiques, les articles de la foi protestante ont pu sans trop grande difficulté se plier à cet infléchissement nécessaire. La hardie tentative de Darwin et Spencer pour unifier et expliquer l'univers vivant ou cosmique en dehors de toute foi transcendante n'en est pas moins l'une des plus grandes secousses qu'ait subies dans son fond instinctif l'intelligence anglaise au XIXe siècle. Ce suprême effort de la pensée rationnelle a contribué, plus que tout autre, à constituer une atmosphère de sécheresse et de froide lucidité scientifique dans laquelle ne pouvait vivre longtemps la conscience de l'Angleterre ; il a sa grande part dans la revanche des instincts.

Contraire aux exigences sentimentales de l'esprit anglais, l'évolutionnisme répondait cependant à ses tendances pratiques. En particulier, son mouvement intérieur le mettait en harmonie avec les besoins intellectuels et économiques de la société nouvelle. Il donnait la sanction de la philosophie aux changements politiques par lesquels la bourgeoisie adaptait l'ordre ancien à sa force récente. Il confirmait la prétention des radicaux et des économistes à découvrir dans les formes mécaniques de la production un progrès social et l'instrument au moins d'un progrès moral. Spencer fait la théorie de l'âge industriel ; il y découvre, comme les hommes de Manchester, une étape décisive de la civilisation, l'avènement définitif du libéralisme et de la paix.

D'autre part, la pointe de sa doctrine sociale est dirigée contre les empiétements de l'état. En droit, l'évolutionnisme peut aussi bien aboutir à des conclusions organicistes qu'à des solutions individualistes ; il met la solidarité au fond des choses, et en insistant sur l'idée que le progrès consiste dans une complexité croissante, il tend à développer davantage les fonctions de cet organisme qu'est l'État. Mais entraîné par certains aspects de la logique de son système, et sans doute aussi par son tempérament, Spencer fait porter son effort sur la dénonciation de l'étatisme. Il refuse au pouvoir central cette extension progressive de son rôle social et économique où l'Angleterre cherchait déjà un remède à l'anarchie industrielle. Par là encore, l'évolution-

nisme s'harmonisait avec les goûts et les intérêts du libéralisme bourgeois; et les arguments de Spencer ont nourri, jusqu'à la fin du siècle, les réclamations des libéraux de la vieille école contre l'interventionnisme envahissant.

V

La philosophie de Spencer s'arrêtait au seuil de l'inconnaissable. Elle est ainsi l'une des expressions comme l'une des causes du mouvement positif et critique que les Anglais appellent l'agnosticisme. A ce mouvement peuvent être rattachés les divers aspects du libéralisme et du rationalisme religieux au XIXe siècle.

Le protestantisme en Angleterre s'était mieux défendu qu'en Allemagne contre le principe de dissolution dogmatique qu'il porte en lui. Moins attachée que la pensée allemande aux spéculations pures, et plus capable de ces compromis illogiques où elle a traditionnellement trouvé son équilibre et sa force, la pensée anglaise conciliait triomphalement le libre examen avec la soumission à certains articles de foi. Sans doute l'individualisme protestant s'était affirmé sur la terre anglaise autant qu'ailleurs, sinon davantage; depuis la Réforme, depuis la longue transition du catholicisme à l'anglicanisme dans la seconde moitié du XVIe siècle, et l'affermissement définitif de l'Église établie par Élisabeth, une partie importante de la nation avait cherché hors de l'éta-

blissement la satisfaction de sa conscience. Les sectes s'étaient multipliées; après leur floraison exubérante au moment de la guerre civile, le scepticisme de la Restauration n'avait pas réussi à éteindre l'enthousiasme puritain qui animait les « non-conformistes » ; et à côté des catholiques toujours privés de leurs droits civils, le XVIII[e] siècle avait vu naître les méthodistes, bientôt eux-mêmes divisés en familles rivales. Vers 1830, l'émiettement des confessions en Angleterre est aussi accentué que jamais, attestant d'ailleurs la vitalité de l'esprit religieux plutôt que sa faiblesse.

Mais cette division tient plus souvent à des oppositions sociales et sentimentales, à des degrés inégaux de ferveur mystique, qu'à des différences intellectuelles. Ce n'est point sur le terrain de la raison que se livrent entre les sectes anglaises les luttes d'influences. La haute culture, les habitudes de réflexion logique, les discussions rationnelles, sont le privilège presque exclusif des pasteurs de l'Église anglicane; et cette Église est préservée alors des audaces dangereuses de la pensée par une sage inertie. Assurée de la solidité de sa position dogmatique, abritée contre la polémique vieillie des déistes du XVIII[e] siècle derrière les arguments de Butler et de Paley, elle n'entend que vaguement l'écho lointain de l'exégèse allemande. Le seul indice de vie qu'elle présente alors est le mouvement évangélique, prolongement dans le clergé anglican de l'impulsion agissante propagée chez les dissidents par le Méthodisme.

Vers 1850, au contraire, l'Église établie est en pleine activité. Le mouvement d'Oxford a suscité en elle une réaction défensive, en même temps qu'elle se laissait imprégner par lui. On voit s'accentuer dans ses rangs les trois tendances qui la dirigent encore aujourd'hui : la « basse Église » se rapproche de l'esprit austère des non-conformistes, et maintient dans son intégrité le principe d'exclusivisme protestant. La « haute Église » se tourne plutôt vers les formes hiérarchisées et somptueuses du culte catholique, et manifeste cette orientation régressive qui a ramené tant d'âmes religieuses, depuis un demi-siècle, vers le principe d'autorité. A ces deux tendances, héritées de l'âge précédent, s'en ajoute une troisième, celle de « l'Église large » qui rassemble les intelligences ouvertes à la critique, préoccupées de concilier la raison avec la foi. Du point de vue historique, comme du point de vue logique, c'est le développement de « l'Église large » qui a précédé et provoqué les progrès imprévus de la « haute Église » à une époque de scepticisme scientifique. Le mouvement d'Oxford, début de la renaissance catholique dans l'anglicanisme et en dehors de lui, a été suscité par les premiers symptômes de ce qu'on appelait, vers 1830, dans les cercles pieux, le « libéralisme », et qui devint bientôt la « Broad Church » et l'agnosticisme.

Les origines de cette attitude d'esprit sont très diverses. Des affluents successifs viennent grossir le courant du rationalisme religieux. La petite école des

Benthamites avait propagé autour d'elle une incrédulité philosophique, et les radicaux réclamaient hautement la séparation de l'Église et de l'État (disestablishment). D'autre part, la secte Unitairienne, peu nombreuse également, mais composée de familles cultivées, où se recrutent des esprits d'élite, représente une direction de pensée moins négative, mais indépendante, et se rattachant aux disciples de l'Arianisme. Vers cette époque, les travaux de la critique allemande commencent à pénétrer en Angleterre; on traduit les œuvres de Baur et de Strauss. La traductrice de la « Vie de Jésus », George Eliot, personnifie un autre apport d'idées étrangères, l'influence positiviste. La philosophie religieuse d'Auguste Comte fait sur elle une impression profonde; elle en accepte ardemment les négations et aussi la partie constructive, la religion de l'humanité. Autour de Frédéric Harrison, un petit groupe devait perpétuer, jusqu'à la fin du siècle, ce culte et cette influence.

Vers 1860, des hommes comme Lewes, John Stuart Mill, Herbert Spencer, Huxley, venus de points différents de l'horizon intellectuel, ne partageant pas les mêmes croyances, se rencontrent dans une même attitude de réserve intellectuelle en ce qui touche les religions établies. L'agnosticisme exprime, comme les philosophies du même genre sur le continent, l'antagonisme de la libre critique moderne et de la foi. Mais si son attitude est négative, elle n'est pas essentiellement combative;

les conditions générales du milieu, l'atmosphère de tolérance relative où se meuvent les discussions religieuses en Angleterre, émoussent la pointe destructrice du rationalisme anglais en matière de dogme; en même temps que le ton social, le respect universel de certaines convenances morales, affaiblissent sa force de propagande. Aussi cette forme du rationalisme n'a-t-elle point sur la société qui l'entoure de prise comparable à celle que les politiciens radicaux ou les économistes libéraux ont su acquérir. Scepticisme raffiné, réservé à une élite de penseurs et de savants, il n'exerce pas alors d'action rayonnante. Le moment n'est pas encore venu où le progrès de l'instruction fera se rejoindre le mouvement critique parti d'en haut, et le travail de détachement intérieur qui éloigne des pratiques religieuses un nombre croissant d'esprits à tous les degrés de la société. Assez général en Europe, ce phénomène se produit en Angleterre, même à l'heure actuelle, plus lentement qu'ailleurs.

Moins accentuée que l'agnosticisme, et restant dans les cadres de la religion officielle, la tendance de « l'Église large » est pourtant parallèle à la sienne. Elle représente l'effort d'hommes croyants et sincères pour mettre en harmonie les exigences de leur raison et celles de leur foi. Préoccupés d'unir en un faisceau les bonnes volontés agissantes, hantés par les problèmes moraux et sociaux d'un âge troublé, ces hommes ont voulu sacrifier la rigueur des dogmes, unir tous les membres de la famille protestante

dans une confession élargie. Chez Stanley, Jowett, Kingsley, Maurice, on retrouve le même zèle, la même chaleur d'âme. Maurice est la plus grande figure de ce groupe ; dans ses écrits sont formulées nettement les tendances de l'école « Latitudinaire ». Pour lui, le péché originel et la chute de l'homme ne sont plus ces réalités suprêmes où la tradition protestante avait vu les facteurs essentiels de la destinée humaine; ce ne sont que les incidents d'un développement moral qui commence dans la faiblesse et dans l'erreur. La Rédemption n'est plus le rachat nécessaire d'un crime, mais la purification de l'humanité pécheresse; la vie éternelle, telle que le Christ l'a définie, n'est point le domaine grossier de châtiments et de récompenses que s'est construit une imagination encore païenne. La personnalité toujours vivante, toujours présente du Christ, tel est le centre de la croyance et de la vie religieuse; tout ce qui exprime, révèle fidèlement cette personnalité, est un instrument de vérité et de salut ; tout ce qui la voile ou prétend se substituer à elle, est source d'erreur. La Bible elle-même, l'Église ne valent qu'à proportion de leur utilité comme servantes du Christ.

Ces idées, aujourd'hui courantes, étaient encore en Angleterre, au milieu du siècle dernier, des occasions de scandale. L'initiative hardie de plusieurs membres de la « Broad Church » en matière politique, le « socialisme chrétien » de Maurice et Kingsley, se rattache psychologiquement et histo-

riquement à l'autre aspect de l'évolution anglaise — à la revanche des instincts. Mais devant une opinion bourgeoise effrayée, le libéralisme religieux et l'interventionnisme social apparaissaient bien comme les expressions solidaires d'un même esprit de dangereuse hardiesse. Pris dans leur ensemble, le rationalisme des latitudinaires, le scepticisme des agnostiques, la critique des exégètes, contribuent à rejeter les éléments instinctifs de la pensée anglaise vers les formes plus simples et plus spontanées de la foi comme de la vie. La publication des « Essays and Reviews », essais théologiques animés d'un esprit novateur, en 1860; l'affaire retentissante de l'évêque Colenso, qui vers la même époque défend des propositions audacieuses, sont les symptômes de la crise. Désormais, le problème religieux se pose en Angleterre, comme en Allemagne et en France, avec toute l'acuité que lui ajoute le conflit moderne de l'exégèse et de la foi. Et en Angleterre comme ailleurs, plus qu'ailleurs peut-être, l'une des solutions apportées à ce problème sera l'affirmation que la foi est supérieure à la science et d'un autre ordre que la raison.

CHAPITRE III

LES LOIS ET LES MŒURS

I. Les réformes électorales; le mouvement démocratique; l'évolution des partis; libéraux et conservateurs; le mécanisme du gouvernement; l'autorité royale. — II. La logique libérale et la réforme de l'administration anglaise; l'évolution moderne de la vie sociale. — III. Les mœurs nouvelles et l'influence bourgeoise; l'esprit public; la littérature. — IV. L'assoupissement de l'initiative bourgeoise.

Sous l'impulsion des forces économiques et sociales mises en jeu par la révolution industrielle, et des théories où s'exprime l'effort de la raison pour mieux comprendre et organiser le réel, la société anglaise subit dans sa structure et sa vie des changements importants. De 1830 à 1884, le pouvoir politique se déplace, l'équilibre du gouvernement se modifie, le système de l'administration se précise et se développe; des mœurs nouvelles apparaissent, et, baignant dans cette atmosphère, la littérature, les arts, toutes les activités supérieures, se mettent en harmonie avec elle. Une évolution démocratique, la réforme de certains abus, la mise en rapport meilleure des moyens aux fins dans tout le mécanisme social, le triomphe de l'esprit et de l'art bourgeois,

accompagnent en Angleterre l'avènement de la classe moyenne, et répondent à une première adaptation de la vie nationale, dans son ensemble, aux faits et aux nécessités modernes.

I

La constitution anglaise est devenue démocratique sans révolution, et par étapes. Les trois grandes lois de réforme électorale (1832, 1867, 1884) n'en constituent pas moins en cinquante années une évolution politique plus hardie et plus rapide que ne semblait l'annoncer l'histoire de l'Angleterre.

Le « Reform Act » de 1832 n'est point une mesure radicale. Il ôte leur représentation aux plus scandaleux des « bourgs pourris », et la transfère aux grandes cités industrielles; comme cens électoral, dans les campagnes, il demande aux paysans dix livres de revenu; dans les villes, aux maîtres de maison (householders), dix livres de loyer. En tout, la nouvelle loi n'admet pas 500.000 électeurs. Mais sa portée est décisive. Ouvrant la première brèche dans la forteresse de l'oligarchie anglaise, elle prépare et annonce l'inévitable victoire du nombre. Retardée par la résistance passionnée des instincts conservateurs, accueillie par les agitateurs populaires comme l'aurore d'une ère meilleure, elle donne en réalité le pouvoir à la haute et moyenne bourgeoisie. L'acte de 1867 assure vraiment à la base du gouvernement une largeur démocratique. Dans les villes, il accorde

le vote à tous les citoyens payant l'impôt; dans les campagnes, il abaisse le cens exigé par la loi de 1832. Les masses ouvrières sont ainsi admises à faire sentir leur volonté politique. Désormais, l'extension du même privilège au peuple des champs paraît inévitable; en 1884, cette étape est franchie; le suffrage est dès lors en Angleterre presque universel. Sont exclus seulement les indigents, les vagabonds, et certaines catégories de citoyens privés de leurs droits civils. Et cependant, le régime électoral peut encore fournir matière, après cette mesure, aux réclamations des radicaux : à l'heure actuelle, ils demandent, avec la suppression de quelques anomalies, l'abolition du vote plural, maintenu par la législation existante; et l'on sait quelles discussions ardentes soulève la question du vote des femmes.

Ainsi a été déplacé le centre de gravité politique en Angleterre. L'influence décisive, dans le choix de la représentation nationale, a passé d'une oligarchie — noblesse et gentry — à la bourgeoisie, puis au peuple entier. Mais ce transfert du pouvoir s'est fait graduellement; il a prolongé, au sein de chaque classe appelée à l'exercer, la domination de la classe précédente. Le prestige de l'aristocratie est demeuré très grand; suprême en matière de goûts et d'habitudes sociales, son autorité propre se fait encore sentir dans la conduite des affaires publiques, en dehors de la Chambre héréditaire où se perpétue la tradition conservatrice. Il faut arriver aux dernières années du XIXe siècle, et sur-

tout aux événements actuels, pour voir le conflit inévitable entre les Lords et les Communes prendre une forme aiguë. — De même, on ne peut dire que les réformes électorales de 1867 et 1884 aient mis la toute-puissance politique aux mains des classes les plus basses. L'esprit de la démocratie anglaise s'est annoncé dès le premier abord comme traditionaliste et modéré. Le poids des habitudes séculaires, la force économique des classes possédantes, les mille points de contact par lesquels la bourgeoisie, moyenne et petite, rejoint le peuple et se fond avec lui, ont placé le foyer de l'influence politique non point chez les travailleurs des champs, du magasin et de l'usine, mais chez les directeurs de leur travail — gros fermiers, commerçants, patrons. C'est à la classe moyenne, en un mot, que l'élargissement du suffrage a laissé la suprématie politique ; et jusqu'aux années récentes, cette suprématie a pu paraître indiscutée.

Ce n'est pas que les réclamations populaires n'aient posé, à plusieurs reprises, le problème de la représentation nationale avec une netteté intransigeante. L'avènement de la démocratie anglaise n'a pas été entièrement calme et pacifique ; et si les forces de prudence et d'équilibre l'ont toujours emporté, ce n'a pas été sans lutte. Les années 1830-1832 sont une période troublée, presque révolutionnaire. Pour vaincre la résistance des Lords, obtenir le premier Reform Act, il fallut aux théories des radicaux philosophes, aux protestations des indus-

triels, l'aide d'une secousse européenne — les journées de Juillet — et l'impression profonde laissée sur les imaginations par les émeutes de Bristol (1831). Dès ce moment, l'espérance sociale est intimement mêlée aux désirs de justice politique, et dans les masses ouvrières se répand l'idée, encore vague, que l'expression de leur volonté collective sera le moyen d'agir sur leurs conditions d'existence.

Après que la mesure tant souhaitée eut déçu les illusions du peuple, quand le Parlement réformé eut laissé voir son intention conservatrice, un mouvement de revendication politique et sociale, le Chartisme, dressa pendant dix ans contre l'ordre établi une partie de la nation. Né de la grande misère industrielle qui atteint son apogée vers 1842; de la rancune soulevée par les timidités nouvelles de la bourgeoisie victorieuse; de l'ébranlement propagé dans les classes populaires par les premiers essais d'organisation syndicale, les excitations encore toutes fraîches des politiciens radicaux, et la diffusion commençante des doctrines socialistes, le Chartisme est une onde trouble et obscure, qui traverse d'un cours violent la société anglaise en voie d'évolution. Par l'enthousiasme mystique dont il est imprégné, le caractère intuitif de ses revendications, les figures passionnées et illuminées de plusieurs de ses chefs, il appartient à l'autre aspect de l'Angleterre moderne, la réaction des instincts contre la raison. Mais la « Charte » du peuple n'en est pas moins un prolongement direct de l'agitation libérale;

et en réclamant le suffrage universel, le paiement des députés, des Parlements annuels, les Chartistes se rangent à la suite des théoriciens radicaux, avec les hommes qui veulent une réorganisation rationnelle de la justice politique.

Affaibli par des divisions intérieures, ranimé un moment par la crise européenne de 1848, le mouvement ne devait pas lui survivre. Après 1850, il a disparu de l'horizon. Mais son effet utile s'est inscrit dans le consentement intérieur des classes dirigeantes à une nouvelle réforme du suffrage; et l'ère de prospérité économique, de calme développement intérieur où s'engage dès lors l'Angleterre conduit au même but par une détente générale des esprits. Quelques orages populaires, des manifestations irritées, furent encore nécessaires, en 1866-67, pour triompher des hésitations conservatrices et assurer le vote du second Reform Act. Désormais, c'est en plein calme, dans une atmosphère de concorde civile, où les résistances mêmes s'adoucissent et se résignent, que se poursuit et s'achève la transformation du droit électoral. Il était utile cependant de rappeler, avant l'optimisme assuré de la « middle Victorian period », les débuts agités de la démocratie anglaise pendant la période précédente.

En même temps que la volonté nationale participe de plus en plus largement à la conduite des affaires, le mécanisme du gouvernement s'adapte à ces conditions nouvelles. Les grands partis historiques, depuis 1832, se modernisent. Les noms de Whigs et

Tories étaient riches d'associations surannées; ils évoquaient les souvenirs du xviiiᵉ siècle, des intrigues entre familles dirigeantes, des rivalités domestiques, des coteries de cour, des luttes égoïstes entre les deux fractions d'une même oligarchie, routinières et conservatrices l'une et l'autre. Aux problèmes plus amples et plus graves soulevés par la révolution industrielle, par la victoire des classes moyennes, il fallait des formules, des mots nouveaux, suggérant des principes et non de vieilles traditions. Les Whigs deviennent les Libéraux, les Tories se nomment les Conservateurs. L'alternance des deux partis au pouvoir conserve sa régularité relative; mais les tendances qu'ils représentent se précisent, et leurs différences s'accentuent d'abord, pour aller ensuite en diminuant jusqu'à la fin du siècle.

Dans le libéralisme, l'esprit Whig s'est rajeuni et retrempé; il s'est assimilé quelque chose des doctrines utilitaires et de la philosophie Benthamiste; il devient une force de progrès rationnel et de réforme systématique, positive en matière politique, plutôt négative en matière sociale, et partout volontiers critique et individualiste. Dans le conservatisme, l'esprit Tory se retrouve, avec son vif souci du prestige monarchique, sa fidélité à l'Église, sa préférence pour le maintien de l'ordre établi; mais des éléments nouveaux viennent compléter, parfois contredire, en lui, le respect aveugle de la tradition : un sens averti des évolutions nécessaires, une

attention constante à prévenir les crises politiques, le désir d'atténuer par des sacrifices opportuns la violence des forces de changement. Sous l'influence de la réaction sentimentale, et l'impulsion d'un grand homme d'État, Disraeli, le parti conservateur s'ouvre largement aux préoccupations sociales, et prétend opposer un idéal constructif de monarchie paternelle et organique aux tendances destructives et anarchiques du parti libéral. Cette opposition prendra une valeur nouvelle lorsque surgira, au xxe siècle, un troisième parti, celui du travail.

La constitution anglaise, cependant, ne change point; mais, toujours souples et flexibles, les précédents qui la composent s'adaptent à un nouvel état de fait. La Chambre des Communes représente directement la nation; son pouvoir, ses privilèges grandissent en face de la Chambre rivale, restée héréditaire. De plus en plus nettement, les décisions financières lui appartiennent en propre; et responsables devant elle, les ministres se conforment aux vœux de sa majorité. Pour la dernière fois, en 1834, le roi Guillaume IV renvoie le Ministère Melbourne de son autorité personnelle; pour la dernière fois au xixe siècle, en 1860, la Chambre des Lords essaie de modifier le bill des finances (projet de budget). La prépondérance des Communes est désormais le pivot du gouvernement; choisi dans le parti qu'ont préféré les électeurs, le premier ministre est le véritable chef du pouvoir exécutif. De grandes personnalités, Disraeli, Gladstone, donnent bientôt à

cette organisation plus logique et plus claire, à ce jeu plus simple du mécanisme politique, la sanction du succès; et l'Angleterre, où un Pitt et un Fox dépendaient jadis de la faveur royale, voit fonctionner le régime parlementaire dans des conditions extérieurement assez semblables à celles de la République française.

Et pourtant, l'autorité royale n'est point dans la démocratie anglaise une simple survivance. Au contraire, le siècle dernier l'a vue reprendre de la force et du prestige. Les souverains de la dynastie de Hanovre, depuis 1714, avaient laissé glisser de leurs mains oisives ou indignes toute influence sérieuse sur les affaires de l'État; la tradition s'était créée que le roi règne mais ne gouverne pas; irresponsable, le monarque ne partage ni les risques ni les privilèges du pouvoir. Le point le plus bas de cette décadence est atteint par la royauté anglaise dans le premier tiers du XIXe siècle. Le règne de Victoria a marqué le début d'une évolution inverse. Les pires adversaires de la monarchie personnelle étaient les grandes familles Whig, les membres de l'oligarchie qui possède en Angleterre la direction effective de la vie politique au XVIIIe siècle. La victoire de la bourgeoisie, les réformes électorales, en ruinant le régime de caste, ont rétabli entre le monarque et la nation des communications plus larges et plus intimes. Un souverain populaire, dans le régime constitutionnel de l'Angleterre démocratisée, est une force avec laquelle doivent

compter les représentants élus ou héréditaires du pays.

Le caractère personnel de la reine Victoria, la dignité de sa vie, son sens politique, ont beaucoup contribué à tirer de ces conditions nouvelles leur plein effet. Le règne d'Édouard VII, on le verra plus loin, a continué et accentué encore cette restauration du prestige monarchique. Mais parmi les causes de ce phénomène, à côté des circonstances sociales et de l'évolution démocratique, il faut faire une part à d'autres influences d'ordre moral et intellectuel. Le mouvement instinctif de reconstruction sentimentale et imaginative qui a réagi, depuis soixante ans, contre le rationalisme individualiste, est la source principale de la monarchie sociale comme de l'impérialisme. C'est à la revanche des instincts et aux doctrines qui l'expriment, au Torysme nouveau de Disraeli en particulier, qu'il faut rattacher le plus nettement la renaissance de l'autorité royale au XIXe siècle.

II

La grande vague de rationalisme théorique et pratique qui submerge l'Angleterre vers 1830 et se retire lentement jusqu'à la fin du siècle, rencontrant devant elle la marée hostile des instincts, n'a point seulement apporté avec elle un redressement de l'équilibre politique et une réadaptation du mécanisme gouvernemental aux conditions nouvelles. L'ordre social tout entier a été modifié selon les

mêmes principes. De 1820 à 1870, les diverses provinces de l'administration, le droit pénal, les services publics ont été réorganisés selon les tendances du même esprit. C'est comme un défrichement des broussailles parasites que la tradition passive de l'empirisme anglais avait laissé croître. L'œuvre était nécessaire. Alors que la grande industrie, le progrès des communications et des échanges, la croissance des villes, le développement de la classe moyenne, répandaient partout une atmosphère moderne, la structure de la société, au moment du premier Reform Act, est encore profondément archaïque. Les romans de Dickens nous en donnent une image exacte : jusqu'à la fin de sa vie, le grand romancier a puisé dans le trésor d'observations qu'avait amassé sa jeunesse, et il en a tiré le tableau d'une Angleterre joyeuse et tranquille, suivant par les routes anciennes les habitudes familières du XVIIIe siècle. La société que décrit Thackeray n'est guère autre; elle aussi ressemble plutôt à l'Angleterre de Fielding qu'à celle de nos jours. Au contraire, la première moitié du règne de Victoria s'est à peine écoulée, lorsque paraissent Meredith et Hardy, dont la sensibilité toute différente enregistre et réfléchit une société elle-même transformée. La modernisation de l'Angleterre s'est faite dans les lois, comme dans les mœurs, le plus tard possible, le plus lentement possible, après que les formes anciennes de la vie eurent été condamnées par le destin politique qui se prononce en 1832. Elle s'est

faite pourtant, davantage et plus vite que son passé n'eût permis de l'attendre.

Les premiers effets de ce mouvement se font sentir dès la veille du Reform Act. La propagande des radicaux philosophes et des Benthamistes s'attaque à cet enchevêtrement de coutumes et d'usages qui constitue le droit anglais; leur logique y signale des contradictions innombrables, leur sens humain de la justice y dénonce des sévérités excessives. La défense de la propriété par la loi est encore, à cette époque, d'une intransigeance si absolue, que le moindre vol est puni de mort. Dès les années qui suivent Waterloo, la refonte et l'adoucissement du code pénal sont entrepris, par une série de mesures partielles. Vers 1850, les châtiments édictés par les textes juridiques correspondent, dans l'ensemble, aux exigences de la conscience moyenne; trente ans plus tôt, ils les dépassaient avec une telle évidence que la loi, le plus souvent, n'était pas appliquée. C'est aussi l'esprit de logique libérale qui autorise, en 1824, les ententes des ouvriers pour influencer par leur action concertée le marché du travail; la grève est ainsi devenue légale, en Angleterre, grâce aux mêmes hommes qui s'opposaient, par ailleurs, aux commencements de la législation interventionniste.

Une autre grande victoire du rationalisme politique sur l'instinct est l'émancipation religieuse. En 1828, l'abolition du Test Act ouvre aux membres des sectes dissidentes l'accès du Parlement et des charges publiques; l'année suivante, les catholiques

à leur tour voient supprimer leur infériorité civile. Dans ces réformes, il faut reconnaître, à côté d'une impulsion active, imprimée par le parti libéral et les doctrines démocratiques, la collaboration résignée du parti conservateur. Ici déjà se dessine la méthode d'adaptation expérimentale qui sera celle du Torysme anglais au XIX[e] siècle. Cette méthode avait déjà été la sienne aux siècles précédents; mais dans la période d'évolution intense qu'apporte avec elle la vie moderne, cette tradition expérimentale prend quelque chose à la hardiesse, à la netteté des théories réformatrices; elle subit leur influence et se laisse entraîner à leur suite. Si la plupart des mesures à effet libéral ont été prises par les héritiers des Tories, c'est que la souplesse de leurs principes leur a permis de céder pour un moment aux principes adverses; c'est aussi qu'ils se sont fait une idée plus claire de leur propre rôle politique, et des capitulations nécessaires. Il est impossible de ne pas sentir l'action révolutionnaire de l'Angleterre nouvelle dans l'accélération remarquable qu'ont prise, au XIX[e] siècle, les lentes résignations et concessions de l'empirisme conservateur. Une province notable de l'adaptation instinctive, de ce point de vue, appartient en réalité à l'adaptation réfléchie. Les années récentes nous montrent jusqu'où peut aller cette transformation de la pratique dans le parti qui se glorifiait d'avoir seulement des habitudes, et qui paraît avoir aujourd'hui une méthode.

Aussitôt après 1832, le Parlement libéral sorti de

la réforme mit en application, sur deux points importants, les principes qui venaient de triompher avec lui. L'assistance publique avait été organisée depuis le règne d'Élisabeth selon l'idée de la solidarité patriarcale qui liait, dans l'ancienne société, les classes et les castes entre elles. Privés de tout secours par la dispersion des ordres religieux, les indigents avaient été mis à la charge des paroisses. Ce régime admettait implicitement le droit à l'existence; il créait aussi, par son jeu naturel, une prime à la conservation et à la reproduction de la misère. Il allait donc contre l'esprit individualiste de l'économie classique, et contre les prescriptions du Malthusianisme. La nouvelle « loi des pauvres » (1834) réorganise et systématise l'assistance publique. Groupés dans des asiles spéciaux, séparés par âges et par sexes, les assistés sont astreints au travail, et leur vie est assez dure pour ne point encourager la paresse. Le « workhouse » n'avait jamais été populaire; il l'est désormais moins encore, et cette loi a beaucoup fait pour nourrir, depuis lors, les rancunes sociales.

L'année précédente, l'esclavage avait été aboli dans les colonies anglaises. En 1835, le « Municipal Corporations Act » renouvelle l'administration municipale. C'est le point de départ du mouvement irrésistible qui a développé sans cesse, au cours du siècle, les pouvoirs et l'autorité des conseils élus, organismes indispensables à la vie démocratique des groupements modernes. Au lieu de corps fermés et privilé-

giés, se recrutant eux-mêmes, les « corporations » deviennent des expressions directes de l'intérêt local. La création des « conseils de comté », en 1888, marque le stade final de ce développement. Du même coup décline la vieille puissance du « squire », ordinairement juge (Justice of the peace), qui tenait jadis entre ses mains le gouvernement civil et moral des campagnes; et la société anglaise s'achemine vers cette extension de la bureaucratie payée (civil service) qui la caractérise aujourd'hui, avec toutes les nations de l'Europe. Du même esprit s'inspirent la réforme postale, qui substitue le paiement d'une taxe uniforme et démocratique à la complication coûteuse et aux inégalités de l'ancien système; l'abolition, en 1871, de l'achat des brevets ou commissions dans l'armée anglaise, qui régularise le recrutement et l'avancement des officiers; et la loi de 1872 qui établit le secret du vote (ballot Act).

On a vu quels intérêts divergents, quelles doctrines contraires étaient engagés dans la querelle protectionniste. La victoire du libre-échange est le triomphe de la bourgeoisie; mais dans la mesure où les forces économiques et politiques ont besoin des forces intellectuelles pour s'exprimer et se confirmer, c'est un triomphe de la logique libérale et de l'économie classique. Dès avant le Reform Act, le ministre Huskisson avait commencé à relâcher la sévérité du régime de défense douanière. A partir de 1838, la Ligue pour la suppression des droits sur les blés (Anti-Corn-Law League) entreprend de soulever

l'opinion contre le privilège des grands propriétaires. En 1842, Peel, ministre conservateur, pénétré par les idées nouvelles, amorce la réforme des tarifs; il la poursuit en 1845 et 1846; cette dernière année voit décider l'abolition complète des taxes sur les blés étrangers. En 1852, Disraeli abandonne solennellement, au nom du même parti, la doctrine protectionniste.

Il y avait moins là, chez la plupart de ses amis politiques, une conversion intellectuelle à des principes, que la reconnaissance du succès d'une expérience économique. La prospérité anglaise, depuis 1842, n'avait fait que croître. Le commerce avait gagné au libre-échange, comme l'industrie; l'agriculture ne paraissait pas avoir été sensiblement atteinte. Un grand sursaut d'optimisme soulève à ce moment la nation entière, et associe pour longtemps les bénéfices de la réforme douanière à un invincible espoir dans l'avenir. Sûre de sa force, la marine anglaise, en même temps, renonçait au privilège que lui donnait la protection de la loi : l'Acte de Navigation est aboli en 1849, et les vaisseaux étrangers admis à faire concurrence, dans les ports anglais, aux vaisseaux britanniques. Ainsi se complétait l'œuvre d'affranchissement par laquelle, grâce à l'accord des intérêts et des principes, les doctrines libérales et le laisser-faire ont pris possession de la vie économique anglaise. A la même époque, on le verra, sous d'autres influences, la pratique contraire de l'intervention s'établissait en

matière sociale. Le traité de commerce entre la France et l'Angleterre (1860) est une application nouvelle du principe libre-échangiste ; il est dû, pour le côté anglais, à l'initiative de Cobden, et au grand ministre libéral, Gladstone.

Enfin, l'esprit de réadaptation systématique atteint aussi les activités supérieures de la nation. L'Angleterre n'avait pas encore reconnu officiellement la fonction éducative de l'État. Les théories utilitaires et les doctrines des radicaux philosophes avaient insisté sur l'importance essentielle de l'instruction publique, formatrice des intelligences libres et des volontés éclairées. L'avènement de la démocratie, désormais inévitable, appelait un vaste effort de culture et de discipline morale. Les principes de sa conduite, la société nouvelle continuait à les chercher dans la moralité puritaine, fortifiée encore par le triomphe de la bourgeoisie. Mais depuis deux siècles, la culture intellectuelle du peuple avait été négligée en Angleterre. Le niveau moyen des connaissances y était inférieur, l'élite mise à part, à celui qui existait en Allemagne et en France. Les vieilles Universités s'étaient endormies dans la torpeur d'un enseignement formel et de traditions surannées. Les écoles libres, affranchies de tout contrôle, étaient le plus souvent dirigées par des hommes sans conscience et sans culture. Seules, les écoles publiques, réservées à l'aristocratie, maintenaient du moins un assez haut idéal de formation civique, et de l'une d'elles, Rugby,

partait à ce moment un mouvement de réforme.

C'est en 1833 que pour la première fois un crédit très restreint d'ailleurs est ouvert au budget pour la construction des écoles. En 1839, le crédit est augmenté; une commission du Conseil Privé est chargée de veiller au bon emploi de ces subventions. De ces humbles origines est sorti, avec ses attributions actuelles, le Ministère de l'éducation (Education Board). De 1839 à 1870, la prise du pouvoir central sur l'instruction publique va s'élargissant. L'influence de Matthew Arnold, sa théorie de la culture, son effort pour élever les routines anglaises jusqu'aux méthodes françaises et à la pédagogie allemande, sont un facteur important de ce progrès. En 1870, une loi fameuse crée un enseignement primaire d'État. Partout où les écoles privées sont insuffisantes, des commissions scolaires (School Boards) établiront aux frais des contribuables des écoles neutres, où l'enseignement religieux, réduit à la lecture de la Bible, sera donné sans aucun élément confessionnel. Déjà, en 1836, avait été créée l'Université de Londres, centre d'études plus moderne, mieux affranchi de l'influence aristocratique et religieuse, que les vénérables collèges d'Oxford et de Cambridge.

D'autre part, la logique libérale restreint sur plusieurs points les abus traditionnels dont profitait l'Église établie. En 1833, dix évêchés anglicans sont supprimés dans l'Irlande catholique. En 1869, la branche irlandaise de l'Église d'Angleterre cesse

d'être officiellement établie et dotée. Ces mesures n'ont pas été prises sans de vives résistances ; elles ont contribué au mouvement de renaissance religieuse qui a fortifié à la fois le catholicisme et l'anglicanisme.

III

Ainsi retentit, dans les lois, la victoire de l'Angleterre nouvelle. La vie politique, administrative et sociale est réorganisée sous l'influence d'une volonté ordonnatrice et logique. Sans doute il ne faut pas exagérer cette transformation ; elle n'est ni complète ni révolutionnaire. La société anglaise vers 1880 se distingue seulement de ce qu'elle était vers 1830 par son caractère mixte. Au lieu d'une structure encore toute féodale, d'une préférence constante pour les croissances spontanées de la vie, et d'une adaptation tout empirique à des conditions d'existence anciennes et confusément aperçues, on trouve un gouvernement presque démocratique, partiellement adapté à des conditions plus clairement perçues, selon des méthodes mieux définies. Dans le fonctionnement de cet organisme, une part énorme revient encore aux forces, aux idées, aux sentiments, aux influences, simplement hérités du passé. Ni la constitution politique, ni le système de l'administration, ni le droit, ni la religion, ni les habitudes civiques, ni les mœurs, ne rappellent à l'observateur l'uniformité centralisée, le détachement de la tradition, l'esprit d'égalité qui sont alors les traits de la société française.

Visitant l'Angleterre en 1860, Taine, après tant d'autres, y voit surtout les marques profondes de l'empirisme, et les caractères qui distinguent de la nation française la nation britannique. Fortifiés par l'autorité de sa pensée, confirmés depuis par l'école conservatrice qui se rattache à lui, ses jugements, si pénétrants soient-ils, n'en montrent pas moins une connaissance insuffisante de l'évolution historique moderne. Malgré tout, c'est de 1830 à 1884 que se dessine, sous la pression des changements économiques qui ont façonné l'Europe contemporaine, cette orientation de l'Angleterre vers un nouvel idéal d'activité consciente et savante, qui forme aujourd'hui l'enjeu de sa lutte tragique contre elle-même. Interrompue à tout moment, contrariée, souvent vaincue par l'action hostile des forces conservatrices, le poids des habitudes séculaires, et les révoltes irrésistibles de l'instinct, cette intellectualisation de l'empirisme anglais n'en forme pas moins, sous les fluctuations de la surface, le grand courant de l'évolution nationale que le XIXe siècle a légué au XXe. Et l'exemple de l'Angleterre contemporaine ne peut plus être légitimement invoqué pour défendre l'idéal du conservatisme résigné seulement aux capitulations nécessaires. Il s'y révèle, il y agit un esprit d'initiative réformatrice et d'adaptation systématique qui forme l'âme secrète du présent.

La période de tranquillité intérieure que traverse l'Angleterre de 1850 à 1880 voit se fixer dans un équilibre provisoire les forces intellectuelles et

sociales dont l'âge précédent avait vu la lutte. Le milieu de l'ère Victorienne, la « middle Victorian period », est une époque de stabilité relative. Un type de mœurs s'y développe, qui donne à la nouvelle société anglaise sa physionomie. Les habitudes bourgeoises mettent leur empreinte sur la vie tout entière. Elles se définiraient par cette modernisation incomplète et partielle, que révélait déjà la structure sociale. Dans ce caractère mixte, on peut distinguer deux éléments, deux tendances. Les mœurs de 1860, par l'esprit nouveau qu'elles manifestent, participent aux changements récents, à l'évolution démocratique; par leurs aspects traditionnels et anciens, elles traduisent les résistances qui contrarient ou modèrent cette évolution, elles participent à la révolte des instincts. Examinons ici la première tendance; l'autre sera étudiée plus loin.

L'Angleterre bourgeoise se caractérise par une initiative plus consciente et plus énergique appliquée aux besognes utilitaires de la vie économique, politique et administrative; par le sens des entreprises et des affaires, qui ne va pas sans une certaine faculté d'organisation; et en même temps, par une médiocrité routinière et passive dans les domaines désintéressés de la pensée et de l'art. L'apôtre de la culture, Matthew Arnold, a donné un nom à cette incapacité d'invention artistique : le Philistinisme. L'attention des classes industrielles et commerçantes qui dominent de leur activité et de leur richesse la société nouvelle est tout entière orientée

vers le gain; elles ne tiennent compte que des réalités tangibles, n'admettent que des quantités mesurables, et laissent dépérir en elles la vie intérieure. Réduite à un étroit formalisme ou à une sécheresse puritaine, la religion ne leur apporte point un souffle de beauté et de joie. Leurs préférences vont à l'art facile, banalisé, pauvrement sentimental ou niaisement joli; à la littérature de convention et de snobisme. Aussi les révoltes de l'instinct contre le médiocre rationalisme bourgeois sont-elles dirigées par les prophètes de la religion épanouie et vivante, de l'art riche et spontané, de la morale mystique — les Newman, les Ruskin, les Carlyle. L'application de son énergie aux problèmes de la matière avait comme appauvri la personnalité morale du peuple anglais; les progrès de son organisation matérielle, réalisés par des méthodes plus nettes, ne répondaient pas en lui à un progrès corrélatif des facultés désintéressées. La renaissance des activités supérieures de l'âme a été l'œuvre des mouvements hostiles au rationalisme démocratique.

La littérature anglaise est plus éloignée que la littérature allemande ou que la nôtre des grandes synthèses sociales et intellectuelles qui en déterminent pourtant le cours. L'armature de philosophie est beaucoup moins forte, moins sensible d'habitude chez les écrivains de l'Angleterre que chez ceux de l'Allemagne; et les rapports toujours essentiels et profonds entre les œuvres littéraires et les moments

de la vie sociale sont chez eux moins suggestifs et moins évidents qu'ailleurs. Ce divorce apparent de l'art et de la philosophie comme de la vie tient aux caractères particuliers de la pensée anglaise, pour qui la spéculation abstraite est une activité rare et toute spéciale, et chez qui les conventions morales et mondaines ferment plus étroitement qu'ailleurs les créations de l'imagination artistique au souffle brutal des réalités. Malgré le succès du roman social, du roman de mœurs, malgré la veine de vigoureux réalisme qui la traverse, on peut dire que la littérature anglaise, par tradition, a cherché en l'idéalisant à se dégager de la vie, et de la politique, ou du moins de ses contingences les plus prosaïques.

Il ne faut donc pas s'attendre à trouver, entre la succession des écoles littéraires, et les grands mouvements de faits et d'idées qui dirigent l'évolution de l'Angleterre, de relations aussi intimes qu'en Allemagne Ni la révolution industrielle, ni la philosophie libérale, ne s'incorporent assez profondément à l'imagination et à la sensibilité du grand public pour entrer comme éléments nécessaires dans toutes les œuvres d'art; leur influence sur la littérature est partielle et souvent indirecte. Il n'en est pas moins vrai que la littérature, de 1830 à 1880, traduit, par certains de ses aspects, la transformation de la société et de la pensée sous l'influence du rationalisme industriel.

Aucune école à la fois spéculative et littéraire ne proclame à ce moment, dans un manifeste, les prin-

cipes d'un art libéral et démocratique ; il y a cependant entre la démocratie libérale et une partie au moins de la littérature de frappantes affinités. Des poètes comme Tennyson, des philosophes comme Carlyle, des esthéticiens comme Ruskin, donnent une voix aux intuitions mystiques et aux instincts traditionalistes; le roman au contraire, dont le succès croissant est en rapport avec l'élargissement du public, se rattache étroitement aux besoins, aux sentiments, aux idées de la nouvelle Angleterre. Dans l'ensemble, le groupe formé par Dickens, Thackeray, G. Eliot, constitue la transition du romantisme au naturalisme; il témoigne des influences convergentes qui dirigent la littérature, au milieu du siècle, vers une inspiration critique, réaliste et philanthropique. Le naturalisme anglais, tel qu'il se dégage chez G. Eliot, est comme en France le fruit d'une époque où la démocratie bourgeoise passe au premier plan, tandis que la diffusion du rationalisme scientifique donne à l'observation plus de rigueur et de méthode, à l'écrivain des préoccupations plus philosophiques et plus humaines.

Dickens est le romancier de la petite bourgeoisie ; il porte en lui le désir de réforme politique, de justice sociale qu'il doit à sa naissance, à sa jeunesse, à son tempérament. Si chez lui la logique libérale s'échauffe jusqu'au sentiment, s'il dénonce les duretés, les sécheresses de l'idéal bourgeois et de l'individualisme, s'il participe en un mot à la révolte des instincts, il n'en est pas moins toute sa vie un

« radical », l'adversaire des institutions surannées et de la routine conservatrice. Ses romans ont collaboré à l'œuvre des réformes nécessaires ; il a contribué à défricher la société anglaise de ses abus parasites ; et à y mettre plus de bonté avec plus de raison. Thackeray, psychologue et artiste, écrit dans un esprit d'égalité morale entre les hommes. Sa libre et lucide critique dissout le prestige illusoire dont la tradition revêt les figures aristocratiques ; il découvre plus de noblesse, plus de beauté, dans les âmes simples que chez les grands du monde ; et son ironie s'égaie à l'analyse impitoyable du snobisme, le fruit des instincts conservateurs refleuris dans la bassesse bourgeoise. George Eliot apporte au roman une pensée grave, méditative, où la vision scientifique des choses a mis sa tristesse et sa sublimité. Elle aussi se penche plus volontiers sur les cœurs des humbles ; elle aussi console et berce la souffrance humaine d'un évangile de pitié et de sympathie ; mais plus consciemment chez elle que chez Thackeray ou Dickens, le culte de l'humanité prend la première place dans la vie religieuse. Ouverte à toutes les influences de la pensée critique, elle représente, vers 1860, la synthèse vivante des mouvements intellectuels dérivés de la pure raison.

Inégalement réalistes, inégalement hostiles à l'atmosphère bourgeoise qui circule dans leurs romans comme dans la vie, ces trois écrivains n'en sont pas moins issus de la société nouvelle ; ils portent en eux, même lorsqu'ils les dépassent et se retournent

contre elles, les influences de la démocratie et du rationalisme.

IV

Solidement établie dans sa prospérité matérielle, délivrée des illogismes les plus grossiers ou des injustices les plus criantes qui gênaient ses intérêts ou ses instincts, la société bourgeoise sortie de la révolution industrielle se voue à la recherche d'une adaptation pratique toujours incomplète, toujours poursuivie plus avant : le confort. Cette harmonie matérielle des besoins et de la vie est la forme dégénérée que prend, dans le triomphe de la classe moyenne, l'esprit de logique réformatrice qu'elle avait apporté avec elle. C'est la seule espèce de mieux-être à laquelle elle s'attache désormais. Lorsque de nouveaux problèmes se poseront devant elle plus tard, elle aura perdu tout ressort pour les accepter et les résoudre; et de nouveaux éléments sociaux, animés d'une ardeur plus fraîche, reprendront l'œuvre de l'adaptation nécessaire, qu'elle avait commencée.

Ce n'est pas à dire que, de 1850 à 1880, la société anglaise s'endorme sans secousse dans son tranquille optimisme. En 1854 et 1855, la guerre de Crimée la réveille désagréablement de sa confiance. L'armée, la conduite des opérations, les services auxiliaires, l'administration centrale, tout apparaît soudain chaotique, inorganique, sans raison, sans

méthode et sans loi. Une crise d'humiliation et de colère saisit tous les esprits; un temps, l'Angleterre prend conscience, plus nettement qu'elle ne l'avait fait encore, du vice persistant de son empirisme et de sa routine. De tous côtés, on réclame une adaptation meilleure, une mise en rapports plus sûre et plus simple des moyens aux fins. La question de l'efficacité nationale est posée une première fois. Puis, la guerre terminée, les difficultés passées sont oubliées; les demi-mesures prises sont laissées incomplètes; les services publics retombent dans leurs ornières, et la société retourne à son optimisme. Elle devait en être brutalement arrachée à la fin du siècle.

LIVRE II

LA REVANCHE DES INSTINCTS

(1832-1884)

En même temps que se formait la démocratie anglaise sous la pression du régime industriel et l'influence des idées libérales, l'Angleterre moderne recevait la profonde empreinte d'un mouvement complémentaire d'action et de pensée. A un autre monde moral et social appartiennent les œuvres et les doctrines qui ont corrigé ou compensé depuis un demi-siècle les effets du rationalisme et de l'industrie. Au lieu d'une adaptation consciente, méthodique et claire, c'est ici un soulèvement spontané, ardent, confus, des corps qu'opprimait la souffrance et des âmes en proie au malaise; point d'ordre, de système dans les réclamations théoriques ou pratiques, point d'unité dans les principes, ni de cohésion dans les doctrines; l'équilibre détruit tend à se rétablir de toute sa force aveugle; imparfaitement adaptée, la race veut s'adapter encore, selon les lois

toutes-puissantes et injustifiées de l'instinct. La transformation de la société anglaise, de ses mœurs, ses organes, ses goûts, ses idées, sous l'action de la solidarité sociale et de l'idéalisme des prophètes, ramène l'évolution de l'Angleterre à ses traditions empiriques ; et ce n'est point un hasard si ce contre-mouvement de pensée et de volonté prend souvent la forme d'une révolte contre l'industrie, l'esprit moderne, les temps nouveaux ; s'il cherche le progrès dans un retour en arrière, et oppose le passé au présent. Riche et multiple floraison d'hommes, d'énergies, d'actes et d'idées complexes, entre lesquels les différences évidentes peuvent cacher l'harmonie intérieure, cet aspect de l'Angleterre moderne, cette phase de sa formation, obéit dans l'ensemble à l'influence ouverte ou secrète de l'intuition ; on peut l'appeler une revanche des instincts.

Elle est faite à la fois du besoin des corps et du trouble des esprits. Les causes qui la produisent, c'est d'abord l'anarchie sociale qu'a instituée le régime industriel, avec la rupture des liens anciens qui attachaient et soutenaient les hommes, avec la croissance du prolétariat et l'extension de la misère ; c'est ensuite la blessure faite par la lente morsure du calcul commercial et de la sécheresse utilitaire aux sentiments indéracinables où s'alimente la vie intérieure anglaise. Mysticisme ou foi religieuse, croyance à l'Au-delà, sens des choses morales, affections de famille et solidarité nationale ou humaine, besoins d'attendrissement, instincts de beauté, goût

pour l'union des âmes, tout cela souffrait d'une société où triomphait, dans l'égoïsme universel et la lutte impitoyable, la laide recherche de jouissances sans noblesse et d'intérêts sans voiles. Aussi l'équilibre encore une fois détruit chercha-t-il à se refaire par une reconstitution des liens entre les hommes et de la paix entre les classes ; par une résurrection des activités spirituelles et des fonctions sentimentales abolies. Les indignations et les efforts des bonnes volontés sociales, les réformes économiques, l'organisation des syndicats ouvriers, la naissance de la solidarité comme force agissante, les doctrines et les dénonciations des prophètes, Carlyle, Ruskin ; la renaissance religieuse et le réveil esthétique ; les premiers élans conscients de l'impérialisme ; tout ce qui a tendu depuis soixante-dix ans à faire l'Angleterre plus organiquement homogène, plus stable, plus sereine, plus croyante et plus belle — ou du moins, tout ce qui a tendu à ce progrès par d'autres voies que celles de la raison — se ramène à une même source, la confiance immédiate, obstinée, traditionnelle, du génie anglais dans ses inspirations instinctives et son infaillible vitalité.

CHAPITRE I

LES FAITS

I. Les éléments sociaux de la réaction contre l'ordre nouveau : la force et le prestige de l'aristocratie; les éléments moraux : la sensibilité et les besoins idéalistes. — II. Le malaise économique; l'anarchie industrielle; les formes et les effets de la misère au XIX[e] siècle.

De 1832 à 1884, un ensemble de faits — besoins économiques, exigences spirituelles — appelle une nouvelle adaptation de l'Angleterre industrielle et bourgeoise aux nécessités de la vie. Les doctrines qui réclament et définissent cette adaptation, les lois qui la réalisent partiellement dans les mœurs, ont leur explication première et leur origine dans ces exigences et ces besoins.

I

C'est un trait bien connu de l'esprit anglais que la promptitude et la régularité avec laquelle il fait succéder, en politique, la réaction à l'action. Traditionnellement gouverné par un sentiment confus de sagesse instinctive, il a toujours cherché dans le

développement successif ou simultané de tendances contradictoires et complémentaires une assurance contre les erreurs possibles de la raison. Les doctrinaires libéraux de 1830 avaient voulu faire violence à cette habitude, et y avaient un moment réussi. L'intransigeance relative de leurs principes, le radicalisme de leurs doctrines, avaient donné à leurs amis comme à leurs ennemis l'impression que sous leur influence l'Angleterre venait de traverser une phase révolutionnaire. Il n'en fallait pas plus pour mettre en mouvement ce ressort profond et silencieux, ce mécanisme intérieur qui d'une force invincible et sûre repousse les pensées, après une oscillation marquée dans un sens, vers le pôle contraire. Dès les années qui suivent les grandes réformes de 1834 et 1835, cette orientation des esprits se dessine avec évidence. Elle ramène les Conservateurs au pouvoir dès 1841. Elle est impuissante à arrêter l'avènement progressif de la démocratie ; elle ne peut empêcher le programme libéral de se réaliser par étapes, et d'introduire dans l'organisation sociale un minimum de logique et de méthode. Mais elle soulève du moins contre le courant qui entraîne l'Angleterre une marée hostile d'énergies, d'idées et de sentiments. La réaction contre le libéralisme et la démocratie, l'opposition de la société ancienne à la nouvelle, reçoivent ainsi des forces mêmes qu'elles combattent leur existence et leur unité ; elles sortent, avant toute expérience, de l'instinct pur, de la loi fondamentale qui régit l'équilibre de la politique

anglaise, comme la gravitation régit celui des corps.

Mais en même temps, l'expérience fortifiait cette réaction, lui donnait de toutes parts des confirmations et des aliments. L'Angleterre industrielle et bourgeoise n'avait pas plutôt triomphé des résistances féodales, qu'avec les conséquences de ses principes, ses vices paraissaient au grand jour. L'idéal individualiste qu'elle portait avec elle, s'il répondait aux besoins du moment, s'il exprimait des tendances anciennes et la vigueur récente des énergies commerciales, ne pouvait s'affirmer sans blesser d'autres instincts, d'autres tendances, des habitudes elles aussi séculaires et sacrées. L'idéal nouveau, c'était le libéralisme politique, qui affranchit l'individu ; la démocratie, qui détruit les hiérarchies traditionnelles ; le laisser-faire économique, qui érige la concurrence en loi de la vie. Destructeur et négatif, cet idéal dissociait ainsi les éléments jusque-là coordonnés de l'organisme social ; et toutes les parties de l'organisme qui ne trouvaient pas dans cette dissociation une liberté nécessaire, devaient en souffrir et lui opposer une réaction défensive.

Ces parties de la nation, ces classes, bien que vaincues, sont encore très fortes. C'est d'abord et surtout l'aristocratie foncière, la noblesse et la gentry, qui représentent, en face de la bourgeoisie envahissante, l'ordre ancien, ses sentiments et ses disciplines. Les grands propriétaires fonciers, qu'entoure et que protège encore la déférence instinctive

du peuple des champs; les maîtres de ces châteaux et de ces manoirs d'où avaient rayonné pendant des siècles l'autorité politique, l'influence financière, le droit de justice, l'exercice d'une charité patriarcale; ces seigneurs d'une féodalité que la décadence économique avait frappée sourdement sans anéantir leur prestige, conservent dans l'Angleterre de 1840, par eux-mêmes et leur entourage immédiat, une puissance sociale extraordinaire. De leurs rangs sortent toujours, avec les membres de la Chambre Haute, presque tous les grands dignitaires de l'État. Leur influence est intimement associée à celle de l'Église établie; ils lui prêtent leur appui, et profitent de son ascendant. Leur parole fait encore loi dans ces vastes provinces de la terre anglaise où l'industrie n'a pas apporté ses inquiétudes et ses fièvres; toute l'Angleterre agricole et pastorale — celle du Sud et de l'Est en particulier — appartient, au cœur même du XIXe siècle, à la domination incontestée des vieilles mœurs et des vieilles familles. La bourgeoisie, la classe ouvrière pullulent ailleurs; là, dans ce paysage riant et tranquille où paraît sommeiller une vie nationale tombée en léthargie, les maîtres du sol n'ont rien cédé de leurs orgueilleux privilèges aux parvenus du fer et du coton.

Et leur influence, directe ou lointaine, entraîne encore à leur suite une grande part de la nation. Dans le cercle de leur autorité gravitent tous les membres de la société agricole, forcément groupée selon une hiérarchie traditionnelle : grands et petits

fermiers, paysans des diverses catégories; domestiques, de l'intendant au garde-chasse; fournisseurs, boutiquiers et artisans de la petite ville voisine; gens de loi, médecins et pasteurs attachés aux châtelains par les liens d'intérêt, l'hospitalité largement offerte, les goûts et les habitudes communes. Le monde des champs est bien ainsi un domaine à part; les antagonismes économiques qui, à la fois effets et causes, accompagnent ailleurs la formation de l'Angleterre moderne, sont ici adoucis, transformés par l'esprit toujours vivace des vieilles mœurs.

Ici, la bourgeoisie et la classe ouvrière — les membres des professions libérales et les journaliers agricoles — ne sont pas séparées de l'aristocratie, ni l'une de l'autre, par des oppositions d'intérêt nettes et passionnées. C'est à peine si tel médecin rationaliste, tel pasteur dissident, échappe par l'action de son incroyance ou de sa foi à la prise toujours puissante de l'esprit qui dirige la société des campagnes. Et sans doute la misère agricole suscite, sur plus d'un point du pays, des colères qui vont jusqu'à l'émeute. Parmi les épisodes violents de l'histoire anglaise à cette époque troublée, beaucoup — incendies, pillages, meurtres — ont pour théâtre le village, la ferme ou la lande. Mais malgré ces explosions toujours locales et partielles, le peuple des champs dans sa masse reste plus soumis à l'ordre héréditaire, plus docile à la direction de ses maîtres temporels et spirituels, que celui des grandes villes et des centres industriels. Ainsi s'accroissent la quantité et le

nombre des éléments sociaux qui, atteints dans leurs intérêts par le triomphe de l'Angleterre nouvelle, forment en face d'elle un réservoir de forces hostiles et d'influences adverses. Le poids des routines passivement subies s'ajoute, pour contre-balancer l'effort de l'individualisme agressif, à celui des privilèges menacés qui se défendent.

Mais plus largement encore, sur la société entière, rustique et urbaine, s'étend le règne d'une autre préférence, psychologique et morale, qui unit la moitié de l'Angleterre dans une commune réaction contre l'esprit nouveau. La philosophie utilitaire, l'économie politique, le libéralisme religieux, l'évolutionnisme, tous les mouvements d'idées qui accompagnent la formation de la démocratie anglaise, offraient ce caractère de ne faire appel qu'à la seule raison. Ils constituaient le corps de doctrines le plus nettement rationaliste auquel l'Angleterre eût encore demandé, ne fût-ce qu'un moment, la direction de sa pensée et de sa conduite. Or, la qualité moyenne des âmes anglaises est telle, que la confiance exclusive dans les facultés rationnelles a toujours été jusqu'ici le propre d'un petit nombre, et que cette attitude d'esprit n'a jamais été acceptée par la masse sans être aussitôt vivement combattue, et promptement vaincue, par les tendances contraires.

L'exercice de la sensibilité, de la foi agissante ou mystique, de l'imagination rêveuse ou disciplinée, est indispensable, depuis les siècles décisifs où s'est

formée l'individualité nationale, à la santé morale du plus grand nombre des Anglais. Considéré dans son ensemble, ce peuple présente, à tous les siècles de son histoire moderne, des ardeurs de passion religieuse et d'enthousiasme ; sa littérature, sa poésie sont imprégnées d'une sensibilité intense et délicate, d'une imagination libre, riche et colorée; son existence familière et quotidienne cache, sous les dehors d'une froideur maîtresse d'elle-même, des affections profondes, le sens grave et plein des noblesses émouvantes de la vie, des croyances sincères et sérieusement observées. Le respect de l'émotion, le besoin de l'émotion sont des traits aussi essentiels de l'âme anglaise que son énergie calme et sa prise obstinée sur les choses. Aussi la source abondante des exaltations mystiques, des élans et des idéalismes, est-elle toujours ouverte et prête à jaillir dans la plupart des cœurs, alors surtout que l'instinct inné de l'équilibre et des compensations nécessaires appelle une réaction contre la prédominance passagère de la froide raison.

Les progrès mêmes de l'adaptation réfléchie dans la conscience moderne de l'Angleterre n'ont point entamé les réserves de passion, d'émotion et de foi que portent en eux le plus grand nombre de ses fils. C'est par une de ces conciliations souples où triomphe son génie pratique qu'elle réunit aujourd'hui chez un nombre croissant d'esprits le sens clair et avisé de la logique utilitaire que la vie réclame, et la fidélité aux sensibilités héréditaires — religion du,

foyer, de la patrie, du devoir, de l'Église nationale, du Christ. Plutôt que d'abjurer ces occasions vénérables et sacrées d'attendrissements salutaires, émouvants et purificateurs, la moyenne des âmes préférera rester obscurément partagée, divisée contre elle-même, moderne et pratique dans la plupart de ses sentiments et de ses actes, dirigée par l'expérience positive ou par la science; et en même temps, dans les domaines de la vie intérieure, ou les occasions publiques de gestes symboliques et pieux, attachée tout entière aux sentiments collectifs grâce auxquels s'est maintenue depuis des siècles la cohésion, l'union, la santé du caractère national. L'Angleterre n'a jamais pu, jamais voulu, ne voudra peut-être jamais, renier longtemps les sentiments idéalistes auxquels elle demande, exclusivement ou concurremment avec la raison utilitaire, la satisfaction complète de son cœur et de son instinct. Aussi la victoire des intérêts industriels et des doctrines rationalistes, vers 1830, et le contre-coup prolongé de cette transformation morale et sociale à travers le siècle, devaient-ils appeler chez les hommes d'émotion et de passion, et chez la masse plus nombreuse des âmes moyennes éprises d'équilibre, un mouvement contraire et compensatoire de sentiments et de pensées.

Le malaise moral d'où sort cette réaction idéaliste, cette revanche des instincts, prend bien des formes, se fait sentir dans bien des provinces de la vie. La classe bourgeoise a triomphé grâce à l'industrie, au

commerce; elle apporte avec elle et répand dans l'atmosphère nationale un esprit de calcul et de combinaisons intéressées. La rupture des anciens liens sociaux, le bouleversement de l'ordre politique et du régime économique, le relâchement des habitudes et des traditions, tout concourt à donner aux âmes timides et tendres l'impression d'une ruine morale. Cette impression se confirme au souffle desséchant de la critique utilitaire, de la philosophie rationaliste, du positivisme évolutionniste. Une vision humiliante, prosaïque et froide, de la nature humaine, du monde et de la destinée, remplace les illusions consolantes que nourrissaient les anciennes croyances. Comme à toutes les étapes du progrès scientifique, des déchirements intérieurs, des souffrances, des désespoirs, naissent dans les âmes incapables de retrouver l'équilibre sur les bases nouvelles, ou de faire refleurir les mensonges nécessaires au long des murailles nues entre lesquelles la raison les enferme.

Il semble que le mouvement fatal d'une civilisation toute matérielle entraîne l'humanité dans un tourbillon fiévreux vers des régions sans lumière et sans joie. Chaque jour apporte une invention nouvelle, une nouvelle victoire de l'intelligence sur la matière; chaque jour aussi détruit une foi, une raison de vivre, un motif d'orgueil et de dignité, et rapproche l'homme de la matière qu'il asservit et qui l'absorbe. Au moment où les appétits bourgeois portent le premier coup à l'édifice vénérable de l'oligarchie politique; où

des philosophes lucides et durs, grandis par l'imagination populaire et déformés par elle, les Bentham, les Malthus, soumettent la société et la vie à de froids et cruels calculs; où la critique sacrilège s'attaque à la religion et à l'Église, et menace le surnaturel dont l'homme a besoin pour vivre; où la toute-puissance de l'argent s'étale librement au grand jour, et où les mœurs apparaissent soumises à la recherche égoïste du confort et du gain, il est naturel que blessés, froissés, inquiétés dans les profondeurs de la subconscience, les instincts idéalistes de l'âme anglaise se soient réveillés de leur torpeur, et aient suscité, dans tous les domaines de la pensée et de l'action, une riche et multiple renaissance.

Et de même que l'atmosphère morale, les réalités concrètes du présent sont faites pour provoquer cette renaissance. Le paysage naturel et humain dans lequel s'inscrit la nouvelle civilisation anglaise offre aux regards des laideurs sans cesse plus crues. La vie urbaine, l'arrachement et la transplantation des classes agricoles, détruisent le contact fortifiant et sain entre l'homme et la nature; très vite, dès le premier tiers du XIXe siècle, dès l'apparition des grandes cités industrielles, cette souffrance spéciale se fait sentir et cherche à s'exprimer. Éloigné de la beauté radieuse du ciel et de la terre, l'homme retrouve dans les villes la souillure à chaque pas. Salis de suie et de boue, les chemins qu'il parcourt entre les noires rangées de maisons basses, dans les faubourgs qui s'allongent sans fin vers les champs

déserts, ne lui donnent plus que de sourdes et profondes tristesses. Avec l'avènement des mœurs nouvelles, le triomphe de la classe moyenne, l'élargissement des droits politiques, une prose uniforme et grise semble avoir recouvert la diversité gaie, bariolée, de l'ancienne vie; sous le ciel assombri de fumées, la recherche avilissante du bénéfice, l'étalage brutal d'un luxe sans goût, sont les caractères de la société bourgeoise. Bassesse et médiocrité dans les âmes, âpre concurrence et froid utilitarisme dans les rapports humains, vulgarité et laideur dans les aspects sensibles de la vie, tel paraît être le fruit moral et social d'un progrès matériel trop vanté.

Parmi tous ceux-là mêmes que n'atteint pas, dans leurs intérêts et leurs droits, la substitution de l'ordre nouveau à l'ordre ancien, la civilisation industrielle et bourgeoise devait donc soulever bien des révoltes, et les premiers effets du rationalisme et de la démocratie devaient déterminer, chez ceux-là mêmes qui profitaient de leur victoire, des réactions passionnées de la sensibilité et de l'instinct.

II

Mais l'individualisme industriel portait en lui un autre germe de souffrance et de désordre. Le mal social d'où sort la revanche des instincts, c'est avant tout l'anarchie économique — la misère. Direc-

tement ressentie par la classe des travailleurs, cette cause provoque les réclamations et les révoltes qui agitent l'Angleterre de 1830 à 1850; indirectement perçue par les sensibilités généreuses ou prudentes, réfractée dans la conscience des classes supérieures, elle produit les doctrines et les efforts de bonne volonté sociale, elle est l'origine de la législation interventionniste.

La grande industrie, on l'a vu, avait introduit dans la tradition empirique de l'activité anglaise des forces d'organisation rationnelle et scientifique. Mais cette puissance de coordination et de système que représente le machinisme ne s'était exercée d'abord qu'à l'intérieur de l'usine même, au profit de la seule production ; et son rayonnement incomplet n'avait attiré à elle que les éléments matériels ou humains que réclamait son exercice ; au dehors, sur l'ensemble de la société, elle avait agi, sous la loi de cet utilitarisme brutal, comme une influence de désordre et de trouble social. C'est par degrés, et grâce aux initiatives correctrices des énergies proprement humaines, que l'industrie est devenue, pour la société entière, créatrice d'ordre et d'adaptation réfléchie. Encore est-il assez visible que ce progrès n'est pas terminé aujourd'hui. Si la mentalité industrielle, en général, est plus favorable aux changements psychologiques réclamés par les conditions modernes, que ne l'était l'esprit plus timide et plus routinier de l'ancienne production ; si la bourgeoisie anglaise a porté à la direction des choses publiques

le sens plus précis et plus impatient des réalités que lui donnait l'habitude des affaires, l'industrie et le commerce, considérés en eux-mêmes, n'ont commencé que tard à régulariser le jeu spontanément désordonné de leurs forces individualistes. Dans le domaine intellectuel et moral, on peut rattacher à la révolution industrielle le mouvement de la pensée anglaise au XIX[e] siècle vers une notion plus claire de l'organisation efficace. Dans le domaine social, vers le milieu du siècle, cette même révolution apparaît surtout comme une occasion d'anarchie.

C'est qu'aucune loi, aucune prévision des conséquences probables ou certaines, aucune réflexion large et désintéressée, n'avait dirigé le développement de l'industrie. Elle s'était répandue suivant les lignes de moindre résistance, dans les régions les plus favorables, attirant à elle les masses humaines les plus mobiles, et imposant au monde particulier qui se créait sous son empire des conditions d'existence inexorablement dérivées du principe de la concurrence. Le régime du travail, le rythme de la production et de la vente, les salaires, l'habitation, l'hygiène des travailleurs, la police des groupements ouvriers, tous ces aspects matériels ou moraux de la vie industrielle, avaient été façonnés par les seules forces économiques, et avaient reçu leur rude et irrégulière empreinte. Résultat inévitable du pur utilitarisme commercial, encore ignorant des soins que réclame le capital humain ; effet nécessaire, aussi, de l'individualisme théorique et pratique.

L'instinct d'affranchissement et de libération politique et sociale que portait en elle la classe moyenne s'était attaché tout entier à la destruction des liens surannés qui entravaient son activité productrice ; il ne pouvait encore apercevoir les liens nouveaux qu'il devait lui-même créer. Acharnée à la démonstration du laisser-faire, l'économie classique, directement ou indirectement, justifiait cette indifférence et même la recommandait. La théorie de l'intervention sociale, pour se constituer, a dû triompher du dogmatisme économique.

Dès les premières années du XIXe siècle, de sourds malaises avaient révélé aux observateurs attentifs les menaces de péril que recélait la nouvelle activité industrielle. Quelques mesures partielles avaient essayé en vain, avant 1830, de corriger certains abus. C'est entre 1830 et 1850 que la « condition de l'Angleterre » passe au premier plan de l'attention publique ; c'est de 1840 à 1845 que la misère anglaise est le plus aiguë. Une série d'enquêtes retentissantes, ordonnées par le Parlement, porte au grand jour les scandales cachés de l'usine, de la mine et du « slum » ; les apôtres s'émeuvent, et la charité sociale devient une force consciente et hardie. Le régime inorganique et incohérent de l'industrie apparaît dans sa réalité, et appelle une réforme en toutes ses parties. Trop longtemps retardée, l'intervention de la volonté collective et de la loi se montre évidemment et immédiatement nécessaire.

La misère de 1840 résulte du libre jeu de la con-

currence. Abaissant autant que possible le coût de la production, l'industrie fait subir aux énergies humaines qu'elle emploie les effets extrêmes de cette loi économique. Le travail des femmes et des enfants, meilleur marché que celui des hommes, est recherché par l'usine. Les enfants au-dessous de dix ans sont nombreux dans les filatures et les tissages ; les jeunes filles, les femmes enceintes ou relevant de couches, sont admises au même labeur que les hommes. Les paroisses agricoles livrent en grand nombre aux patrons d'industrie les enfants pauvres que l'Assistance publique a mis à leur charge ; le sort de ces « apprentis » forme un chapitre particulièrement pénible de l'histoire industrielle. La discipline des ateliers est dure ; les contremaîtres sont armés du fouet ; le nettoyage des machines a lieu aux heures des repas, ou en pleine marche ; les accidents sont nombreux, n'obligent l'entrepreneur à aucune indemnité. La journée de travail est prolongée au gré du maître ; elle dépasse généralement 12 heures, atteint 15 et même 16 heures ; le travail de nuit est imposé ; les enfants et les adultes sont soumis aux mêmes tâches. Plus élevés que ceux de l'agriculture, les salaires de l'industrie, dans ce milieu différent, alimentent à peine une vie misérable. Des combinaisons aujourd'hui interdites permettent au patron de les payer en nature, ou d'en remplacer une partie par la location forcée de cottages voisins de l'usine.

Nulle part les conditions faites au travail ne sont

plus dures que dans les mines. Là, de tout jeunes enfants, quatorze heures de suite, traînent des chariots dans les galeries basses et inondées ; la brutalité des mœurs, l'atrocité de la vie, créent un peuple plus qu'à moitié barbare. L'Angleterre officielle et décente est frappée de stupeur lorsque surgit devant elle, brusquement, le spectre de ces horreurs cachées. — Et aux souffrances des corps répond la dégradation des âmes. Le peuple industriel a grandi en dehors de toute influence civilisatrice; l'immoralité de l'usine est devenue proverbiale ; elle est d'ailleurs encouragée par la conduite des patrons ou des contremaîtres L'ignorance totale des ouvriers, enfants ou adultes est constatée à chaque page des enquêtes parlementaires. L'alcoolisme n'a cessé de croître ; la consommation de l'alcool, le nombre des débits, sont en progression constante de 1815 à 1840 ; l'ivrognerie de la rue ne choque plus personne ; le samedi soir et le dimanche, dans les centres industriels, prennent dès lors la physionomie qu'ils ont gardée depuis. Le chiffre des délits, celui des condamnations, vont aussi croissant ; et l'Angleterre entretient dans les bagnes australiens une armée de forçats.

Autour de la grande industrie, dans les formes arriérées ou secondaires de la production, le sort des travailleurs n'est point autre. Frappée de décadence par le jeu combiné de la révolution industrielle et de la révolution agraire, l'agriculture anglaise souffre d'un profond malaise à travers tout le siècle ; une série d'influences ou d'accidents, vers 1840, égalent

la détresse des paysans à celle du prolétariat des villes. De 1815 à 1845, malgré la cherté croissante de la vie, les salaires agricoles ont baissé. Le gain moyen d'un journalier, vers cette dernière date, est de 8 à 12 francs par semaine. La stricte application de la nouvelle loi des pauvres (1834) ôte à beaucoup d'indigents, dans les campagnes, une aide à laquelle ils étaient habitués. Aussi le mouvement d'émigration qui entraîne à la ville et à l'usine le peuple des champs ne fait-il que s'accentuer durant cette période; les paysans déracinés vont grossir, dans les faubourgs ouvriers des grands centres, une population misérable et dégradée, au contact de laquelle se fond, d'une génération à l'autre, la réserve de leur santé et de leur force.

Plus dure encore est la condition de la petite industrie. Les artisans attachés à la routine du travail à domicile, les tisserands dont le métier à bras ne peut résister aux machines nouvelles, traînent pendant la première moitié du siècle une longue agonie. Les faubourgs où se cache leur détresse offrent l'aspect le plus accentué de la décadence économique. A Londres, à Manchester, dans vingt centres pareils, un peuple en loques, que ravagent des épidémies meurtrières, grouille dans des maisons malsaines et fragiles, et jusque dans les caves. — Comme les tisserands rebelles à l'attraction de l'usine, les ouvriers et ouvrières de l'aiguille, tous les représentants des vieux métiers, ou des métiers non qualifiés, que ne vivifie point le large courant de l'activité indus-

trielle, tous les travailleurs à domicile subissent, plus cruellement encore que ceux de la grande industrie, le poids meurtrier de la concurrence. Le « sweating system », l'exploitation sans limite du travail humain par les petits patrons ou les intermédiaires, se développe à cette époque; tailleurs et couturières fourniront, à la littérature sociale du temps, quelques-uns de ses types les plus émouvants.

Telle était la situation du peuple d'Angleterre, dix ans après la victoire de la bourgeoisie. Le contraste était frappant entre ces tristes réalités, et les espérances de bonheur éveillées dans les masses ouvrières par l'agitation politique qui avait précédé le Reform Act. Aussi la conscience de classe et le socialisme ont-ils jeté, pendant ces années terribles, de premières et confuses lueurs. Le mouvement Chartiste est animé par une ardeur de revendication sociale; chez les chefs qui le dirigent, chez les foules qui les suivent, chez beaucoup des théoriciens exaltés et mystiques qui prêchent la révolte ou la fraternité humaine, l'histoire découvre les précurseurs du socialisme anglais. Mais ces réactions ardentes ou naïves de l'instinct populaire ne sauraient être étudiées ici; et les doctrines plus élaborées d'Owen, Hodgskin et Thompson n'ont pas eu sur le cours immédiat des événements assez d'influence pour qu'une esquisse rapide doive s'y arrêter.

Le grand fait de la misère a eu, pour le déve-

loppement de l'Angleterre, une importance beaucoup plus prochaine et plus profonde. Révélé aux regards et à la conscience du grand public, il s'est harmonisé avec les influences et les forces qui tendaient à produire, contre la société nouvelle, une réaction sentimentale, et les a fait cristalliser en un grand élan de pensée et d'actes. Le scandale de la misère à côté de la prospérité bourgeoise a suscité, a nourri les dénonciations des prophètes; la laideur du vice industriel a fortifié dans leurs regrets passionnés les apôtres de la beauté disparue; les menaces de bouleversement et de mort que contenait ce fléau social ont hâté la recherche instinctive d'équilibre d'où est sortie cette réadaptation à la vie que l'on appelle l'interventionnisme. La revanche des instincts, préparée par des résistances, des rancunes, des craintes, des préjugés, des sentiments, a trouvé dans le noyau concret du mal économique son centre nécessaire et son point d'appui.

CHAPITRE II

LES DOCTRINES

I. La philosophie de Carlyle; sa doctrine sociale; le héros; étatisme et régression féodale. Son influence : l'évolution des concepts économiques. — II. Le réveil religieux : le mouvement d'Oxford; ses suites; le ritualisme; la renaissance catholique. — III. Le mouvement esthétique : la spontanéité et la volonté dans l'art anglais; Ruskin, son évangile esthétique et social; son influence.

I

Il y a une philosophie de l'intuition; et cette philosophie, comme les autres, s'exprime et se démontre à l'aide du raisonnement. Elle est pourtant différente par essence de toutes les doctrines qui soumettent à la seule raison la recherche de la vérité. Sans s'écarter de la réalité psychologique, sans cesser de respecter les divisions naturelles et intérieures des idées, on peut non seulement opposer, au groupe des théories rationalistes, les mouvements intellectuels animés d'un esprit contraire; mais encore rattacher ces mouvements, par leurs caractères distinctifs, à l'ensemble des tendances sociales et morales qui contredisaient l'effort logique de

l'individualisme. On peut trouver dans la philosophie intuitive et mystique de Carlyle l'expression la plus consciente de la revanche des instincts.

Chez les libéraux et les doctrinaires de l'économie, la pensée anglaise s'était infléchie dans la direction de la clarté scientifique; elle avait subi l'influence de nos philosophes, et représentait ainsi le fruit de la greffe française sur le tronc britannique. Au contraire, chez Carlyle et ses disciples, la réaction européenne contre le XVIII[e] siècle ramène l'Angleterre aux éléments germaniques de son originalité nationale. Nourrie de la tradition puritaine qui s'était maintenue plus forte qu'ailleurs sur le sol écossais, la philosophie de Carlyle emprunte beaucoup de ses formules à la critique allemande; Kant, Fichte et Jean-Paul en sont pour une grande part les inspirateurs. Reprenant l'œuvre commencée par Coleridge, Carlyle oppose au rationalisme venu de France une métaphysique idéaliste, dont l'origine est en Allemagne.

Il est deux modes d'existence : le mode réel, qui est celui de l'âme; le mode de l'apparence, qui est celui de la nature; ou plutôt, l'âme seule existe, et le monde sensible n'a que la réalité comme la valeur d'un symbole; c'est la manifestation extérieure et concrète par laquelle l'esprit se rend perceptible aux sens. En se revêtant du vêtement de la matière, l'âme divine et universelle devient la nature; en se revêtant du corps, les âmes créées deviennent les hommes; en se revêtant d'étoffes et d'insignes,

les relations entre les hommes, rapports tout abstraits, deviennent la hiérarchie, les classes, les gouvernements, et toute l'organisation sociale et morale. Ainsi la société humaine comme l'univers entier reposent sur des symboles nécessaires; eux seuls donnent une substance sensible à l'esprit immatériel; et l'on peut dire que le vêtement est l'essence de la société, l'essence de toute chose, à condition de n'envisager que le paraître; si l'on considère l'être, la réalité, le vêtement s'évanouit, fantôme illusoire; il ne reste plus que l'esprit, les intelligences, les volontés, les sentiments, dont l'action secrète soutient dans l'infini le décor de la nature et le décor social. Telles les formes de la sensibilité et de l'entendement, pour Kant, habillaient le noumène inconnaissable de temps, d'espace, et de rapports intelligibles.

L'humoristique « philosophie des vêtements » est donc une expression imagée de l'idéalisme transcendantal. La métaphysique de Carlyle n'est ni originale, ni complexe; mais l'effort créateur de sa pensée a tendu surtout à dégager de ces principes leurs conséquences pratiques. De très bonne heure — dès son étrange et merveilleux *Sartor Resartus* — il préparait le développement de sa doctrine sociale. Le choc des événements, les années inquiètes qui suivent le Reform Act, le spectacle amer et désolant de l'anarchie industrielle, précipitent la cristallisation de ses colères indignées. Dire que le vêtement est tout dans la société humaine, c'était

un moyen ironique de rappeler qu'il n'est rien. Seule l'âme existe ; et seul existe l'ordre fondé sur l'âme. Or le divin est Justice ; et la société s'écroule si elle est injuste. S'il y a désaccord entre la hiérarchie des Vêtements et celle des Ames, c'est la première qui aura tort, et c'est elle qu'il faudra corriger. Ainsi est posé le principe d'une réforme sociale, fondé sur une conception idéaliste de la nature et de la vie.

Aux cœurs désireux du bien, amoureux de la justice, et que le mal social révolte, qui montrera le chemin ? Un homme, ou des hommes, s'il en est plusieurs, chez qui l'âme universelle aura mis une féconde émanation d'elle-même. En interrogeant sa conscience, en suivant les obscures suggestions de l'instinct, le « héros » prend contact avec la sagesse immanente, source de vérité et de vie, mais surtout source de force. Dans l'énergie surhumaine de sa parole, de sa croyance, de son action, sera la preuve de sa mission, la marque de son droit ; il façonnera à son gré la matière plastique des esprits, des lois et des peuples ; et ses volontés auront leurs raisons plus profondes que la raison. Fondateur de religion, de nationalité, de dynastie, prophète ou visionnaire, tribun ou soldat, poète ou philosophe, il sera un créateur ou un destructeur, selon les décrets du divin. Mais une sincérité absolue, un sérieux passionné, une totale renonciation aux petitesses de l'égoïsme, l'élèveront toujours au-dessus de la foule médiocre. C'est dans ces âmes privilégiées que s'ex-

prime le vœu de l'univers; et de leurs initiatives vivent les autres hommes. — Rien de plus hostile que ce mysticisme de l'intuition personnelle, au patient effort de clarté collective par lequel le rationalisme veut bâtir la maison de vérité, faite par tous, ouverte à tous. Incommunicable, orgueilleuse, la révélation héroïque telle que la prêche Carlyle n'apporte de démonstration qu'elle-même.

Aussi sa doctrine sociale est-elle un évangile impérieux d'autorité et d'obéissance. L'Angleterre souffre, dit Carlyle; la misère est partout, il serait coupable et vain de fermer les yeux et les oreilles. Le Chartisme, effroi des classes dirigeantes, n'est pas une éruption de l'enfer, une secousse passagère et sans lendemain; il a sa cause et sa réalité profondes; vaincu, il renaîtra sous une autre forme; seul, un vaste effort de volonté et de conscience peut sauver l'Angleterre d'une révolution. Si elle souffre, c'est que son âme est malade; et pour saisir le mal qui la dévore, il faut remonter le cours du temps, comparer le présent au passé.

Au Moyen Age, la société possédait un ordre stable et relativement harmonieux, parce qu'il était fondé sur une discipline acceptée de tous, et qui contrebalançait les devoirs et les droits. La féodalité reposait sur la force : mais la force était alors une supériorité réelle, et à l'ombre du château le couvent s'élevait, symbole et foyer d'une hiérarchie spirituelle, dont le rayonnement adoucissait l'exercice de l'autre. Dans cet ensemble organique, chacun avait sa place,

et des liens réciproques, reconnus, unissaient tous les hommes entre eux. Le plus humble paysan avait son statut légal et moral, pouvait compter sur l'appui du seigneur qu'il servait, et qui le connaissait personnellement; le porcher qui gardait ses bêtes, au fond des bois saxons, n'avait jamais à craindre de manquer, le soir venu, du lard qu'il puisait au saloir du maître... — Au contraire, le présent est l'âge de l'anarchie et de l'indiscipline. Deux erreurs essentielles ont précipité la ruine de l'ordre ancien : l'individualisme, qui fait de l'individu, et non du groupe, la véritable unité sociale; le mécanisme, la superstition du progrès matériel et industriel, la folle croyance aux instruments, aux institutions, aux systèmes, par lesquels l'homme a voulu remplacer le contact personnel et fécond entre son âme et les autres âmes, entre son énergie et la matière qu'il doit dompter. L'âge de l'industrie et de la liberté est donc celui de la concurrence et de l'égoïsme; plus de foi, plus de charité, plus d'espérance; le règne du calcul est mille fois plus brutal que celui de la violence féodale. Dans la lutte universelle des appétits sans frein, le faible est écrasé, le fort triomphe, jusqu'à ce qu'il succombe à son tour; et l'atmosphère de la société n'est que matérialisme.

De cette décadence, les classes dirigeantes sont responsables plus que les autres; c'est de leur indifférence qu'est sortie la misère; c'est à elles de prendre l'initiative des remèdes, comme elles ont pris celle du mal. L'idéalisme mystique de Carlyle

aboutit, on l'a vu, à une théorie aristocratique du salut social. C'est aux pasteurs de peuples qu'est due la marche de l'humanité vers la justice et l'ordre; et l'anarchie industrielle sera guérie si elle sait trouver ses véritables chefs. Mais où les chercher? La noblesse épuisée s'endort dans un dilettantisme futile; elle joue avec la vie, préserve le gibier sur ses terres, s'affuble des oripeaux du dandy; classe dégénérée, elle n'a plus de fonction sociale, donc plus de raison d'être; qu'elle se réveille, prenne conscience de ses devoirs, exerce ses droits; son autorité sera justifiée du jour où elle deviendra salutaire. La bourgeoisie n'a plus d'âme; le culte de Mammon a remplacé, chez elle, celui du Christ; son âpre esprit de gain et de lucre la ronge; elle fait de l'œuvre industrielle une œuvre diabolique, souillée tout entière par l'injustice. Elle corrompt ainsi une source de richesses qui eût pu être féconde; l'industrie, en elle-même, a sa grandeur et sa beauté : elle lutte contre la matière, et la sainte vertu de l'effort s'y déploie. Une organisation meilleure du travail rendra à la bourgeoisie son rôle social, si, animée d'un autre esprit, elle saisit son devoir, et la justification de son existence : accroître la supériorité de tous les hommes sur la nature physique et ses besoins.

Heurtant de front les conclusions de l'individualisme politique et économique, Carlyle prêche l'action nécessaire de l'autorité bienfaisante. Sa rude et âpre critique renverse les obstacles élevés par les



doctrinaires du libéralisme. La démocratie est le gouvernement des bavards; la liberté est secondaire; le seul droit qu'ait l'homme, c'est de vouloir le bien; la seule liberté, c'est de le faire. Et si les classes dirigeantes manquent à leur tâche, l'État interviendra. Représentant du pouvoir divin, unissant en lui la force morale et la force physique, il ne laissera aucune superstition juridique arrêter l'exercice de son activité vigilante. Des inspecteurs du travail visiteront les usines, les mines, les chaumières; veilleront à ce que nulle part l'exploitation de l'homme par l'homme ne dépasse les limites fixées par le droit humain et le code religieux. Des lois précises établiront ces limites, protégeront le salarié contre tous les abus possibles. La tâche nationale par excellence, l'éducation, sera entreprise par l'État; le savoir tuera les révoltes sociales, nées de l'ignorance. Et si la misère est plus forte que les lois, s'il y a trop d'hommes en Angleterre, l'émigration, aux frais de l'État, les enverra peupler les colonies lointaines, morceaux d'un empire qui se fait.

En attendant, la vie économique doit être modifiée dans son principe même; l'obligation que crée, du patron à l'ouvrier, le service reçu, ne sera pas seulement reconnue par le paiement d'un salaire; une solidarité plus profonde et plus effective, acceptée par les chefs d'industrie, les liera aux troupes qu'ils dirigent. Sur le modèle des armées, l'usine sera soumise à ses capitaines, à leur discipline attentive, paternelle et ferme. Ainsi renaîtront entre les indi-

vidus des relations stables; la concurrence n'assemblera plus, pour les disperser sans cesse, des atomes humains; la production et l'échange s'organiseront autour de centres permanents, et la vie recouvrira de son réseau fleuri la rigidité brutale des lois économiques. Des rapports personnels, d'homme à homme, remplaceront les froissements et les chocs des égoïsmes; et la société retrouvera, dans la soumission aux autorités nécessaires, la santé que lui a fait perdre le vertige de la liberté.

Cette forme aristocratique et mystique du socialisme d'État venait à son heure; elle répondait au besoin secret des esprits. Toutes les inquiétudes soulevées par l'individualisme triomphant, toutes les rancunes de la vieille oligarchie menacée ou déchue, tous les malaises des âmes tendres, des consciences pieuses, des imaginations blessées par l'âpre réalité du siècle, devaient trouver leur apaisement dans cette amère critique du présent, dans cette exaltation passionnée d'un passé meilleur. Autour de cette doctrine sont venues s'agréger toutes les résistances ou les préférences qui pouvaient s'opposer, vers 1850, aux progrès de la démocratie et du rationalisme. Apportant un remède aux misères nées du laisser-faire industriel, elle pouvait gagner les cœurs par son esprit d'intervention secourable; assurant aux classes dirigeantes le maintien de leurs privilèges, elle s'harmonisait naturellement avec l'esprit de conservation politique. Selon les tempéraments et les milieux, elle a

agi surtout par les forces de réforme sociale ou de réaction autoritaire qu'elle portait en elle ; mais dans l'ensemble, elle a été surtout créatrice d'énergie morale.

Des inquiétudes, des malaises, où languissait la fin du romantisme, elle a fait surgir, en une certitude saisissante et brève, l'image et la formule du devoir; spiritualisé et diffus dans les brumes de la transcendance, le Dieu puritain, libre du dogme, s'est identifié avec l'impératif du Kantisme ; et un commandement absolu, perçu par tous au fond de la conscience, a porté à l'homme la seule révélation qu'il puisse avoir de l'infini. Dès lors l'action, l'action constante, s'impose; en elle seule est la vie; et en présence de l'anarchie sociale, devant la plaie saignante de la misère, l'action secourable, réparatrice, constructive, sera la plus claire et nécessaire vertu. Ainsi la doctrine a été une incomparable suggestion d'activité positive et altruiste; éveillant les âmes, allumant la flamme de la volonté bonne, elle a élevé l'élite d'une génération anglaise à une conscience nouvelle de la solidarité. Si le « remords social » — cet état d'âme qui naît vers 1840, au choc des révélations émouvantes, à l'appel pathétique des romanciers et des poètes, s'est inscrit dans l'histoire de l'Angleterre par des activités concrètes et durables; s'il a modifié, avec l'atmosphère de la vie civique, la pensée des philosophes et les concepts des économistes, il le doit surtout à l'action massive et puissante des idées de Carlyle, prophète, en une

langue nouvelle, d'une foi ancienne et conservatrice. Car la réforme des lois et des mœurs, telle que Carlyle la réclame, si révolutionnaire qu'elle puisse paraître, n'est qu'un retour aux habitudes empiriques de la pensée anglaise. Burke n'eût pas désavoué cette âpre dénonciation du rationalisme; et la recherche de l'ordre, ici, au lieu de se régler sur les exigences de l'esprit, suit aveuglément les directions imposées par la vie.

Autour de Carlyle, une histoire moins incomplète de l'évolution intellectuelle aurait à relever bien des symptômes du même mouvement. Son influence a rayonné sur de nombreux disciples — hommes de pensée ou d'action; les « socialistes chrétiens » de 1848 en sont tout imprégnés. Si la théologie de Fred. D. Maurice le rapprocherait plutôt de l'Église « large », et en ferait un représentant du rationalisme religieux, les doctrines et les efforts pratiques du petit groupe d'apôtres dont il est le chef se ratta chent étroitement à Carlyle. En cherchant un remède à la misère dans l'activité concertée, énergique, des classes dirigeantes; en opposant au Chartisme égalitaire et impie une charité sociale respectueuse des inégalités existantes, et tout entière appliquée à la résurrection d'une société patriarcale et chrétienne; en croyant trouver dans la coopération un régime de production capable de résoudre le problème industriel, Kingsley restait fidèle à l'esprit de son maître.

On pourrait également établir un lien direct entre le mouvement dont Carlyle est le centre et la trans-

formation de l'économie classique chez John St. Mill. Parti d'un point opposé de l'horizon philosophique, le grand logicien utilitaire avait été touché par la vague du sentimentalisme social. Une crise intérieure avait détruit en lui la souveraineté exclusive de la raison; une influence féminine l'avait ouvert à la perception émue des réalités humaines. Ses « Principes d'Économie Politique », vers 1850, sont le point de rencontre du rationalisme démocratique et de l'interventionnisme instinctif.

Ce livre marque la formation d'un état d'esprit nouveau, éclectique et complexe, où un équilibre provisoire s'établit entre les exigences rivales de la pensée et de la conscience, et qui domine l'Angleterre pendant les années optimistes et calmes de la « middle Victorian period ». J. St. Mill étudie, non seulement la production, mais la répartition des richesses; la science avec lui s'occupe, non seulement des principes, mais de l'application. Un élément humain intervient dans les calculs et les raisonnements de l'économiste; il tient compte du fait qu'il n'opère point sur des quantités abstraites, mais sur des êtres vivants, doués de sentiment. L'étude des services, en particulier, doit être enrichie de considérations nouvelles; l'échange des denrées n'épuise point les relations économiques. Ce n'est point un ordre définitif que le savant analyse et décrit; le progrès social est possible par l'action de la volonté nationale; la distribution des richesses obéit à des lois humaines, que l'homme a créées et

qu'il pourra donc modifier. Et l'organe de ce progrès sera l'État; son rôle, que ne limite plus aucun préjugé théorique, sera justifié dans la mesure où il sera utile. Le problème de l'avenir, ce sera de concilier le maximum de liberté individuelle avec la propriété collective des instruments de travail, et la participation égale de tous au produit du labeur commun. — Ainsi la doctrine de Mill, compatible avec une certaine mesure de socialisme d'État, se rapproche en plusieurs points de celle de Carlyle. Accepté par les uns avec enthousiasme, sévèrement critiqué par d'autres, son livre est le premier coup porté, du dedans même, à l'autorité de l'orthodoxie Ricardienne; le début d'un long travail de revision et de correction qui a dominé l'histoire de l'économie politique depuis un demi-siècle.

II

Les sources de la vie religieuse sont si profondes, si abondantes dans le génie anglais, que les périodes de l'histoire où elles ont paru s'appauvrir ont toujours été suivies par l'expansion jaillissante d'une vitalité nouvelle. On connaît le rythme de ces renaissances successives depuis la Réforme, et même au Moyen Age. Le XVIII[e] siècle avait eu son grand mouvement de foi rayonnante et de conversion populaire, le Méthodisme, issu d'Oxford, répandu sur tout le sol anglais par l'inlassable acti-

vité de Wesley. Mais sa croissance rapide s'était faite surtout dans les classes populaires, en dehors de l'Église officielle et de la société dirigeante; croissance obscure et comme souterraine, dont les effets moraux et sociaux n'en sont pas moins parmi les facteurs principaux de l'Angleterre moderne. Le ton d'idéalisme et de sérieux agissant, de philanthropie et de charité collective, qui devient celui de la bourgeoisie anglaise vers 1840; la prédisposition secrète des âmes moyennes à favoriser la revanche des instincts, sont dus pour une large part à cette revivification des consciences qu'a produite le Méthodisme dans la masse du peuple, et qui de proche en proche a gagné les couches humaines voisines. Le puritanisme de l'opinion anglaise contemporaine, le rigorisme de la vie, de la littérature et du théâtre, choses nouvelles et relativement récentes, se sont établis définitivement vers l'époque du premier Reform Act. Il faut en chercher la cause sans doute dans l'avènement de la classe bourgeoise, pénétrée en grande partie par l'esprit des sectes dissidentes; mais parmi les sectes, c'est le Méthodisme qui directement ou indirectement a exercé, sur cette transformation sociale, l'influence la plus étendue.

Quoi qu'il en soit, l'Église d'Angleterre, on l'a vu, pendant le premier tiers du XIXe siècle, avait continué à reposer dans la somnolence du siècle précédent; tandis que de points très divers de l'horizon intellectuel ou politique s'amassaient contre elle les

menaces du rationalisme et du libéralisme. Le parti Évangélique, au sein de l'Église officielle, montrait seul de l'initiative et de la vie; mais rapproché de la secte Méthodiste par des affinités intérieures, il n'était point fait pour séduire les esprits cultivés et les classes raffinées. Son étroitesse intellectuelle, sa préoccupation exclusive de la conduite morale, ne lui donnaient point la vertu sympathique et l'attrait contagieux nécessaires pour parler aux imaginations. Sa force s'est dépensée dans les croisades généreuses et philanthropiques, l'agitation anti-esclavagiste, la réforme des prisons; lui aussi est un affluent obscur du grand fleuve d'intervention sociale qui rassemble à ce moment de partout ses eaux abondantes. C'est d'ailleurs qu'est venue l'étincelle, la flamme qui a embrasé les intelligences comme les cœurs, et rendu à l'Église d'Angleterre, à la religion elle-même, sa force vivante de résistance contre les entreprises du scepticisme moderne, et sa puissance d'initiative dans l'œuvre nécessaire de l'adaptation sociale.

Les causes générales qui ont produit le mouvement de renaissance anglicane appelé « mouvement d'Oxford » sont, d'une part, le malaise latent des consciences, privées par la tiédeur de la vie religieuse des grandes effusions et des communions spirituelles dont elles avaient besoin; d'autre part, toutes les formes et tous les effets du rationalisme : attaques des philosophes et des politiciens contre l'établissement ecclésiastique, contre l'influence

sociale du clergé, contre l'autorité du dogme; constitution d'une société nouvelle dirigée par les seules lumières de l'esprit, attachée aux seules conquêtes du siècle, peu respectueuse du passé, et ne cherchant sa loi qu'en elle-même. Le gouvernement libéral, en 1833, procède à la réforme de l'épiscopat Irlandais. Deux archevêchés, dix évêchés sont supprimés. C'est le signal du mouvement. Le 14 juillet 1833, John Keble prêche, à Oxford, un sermon retentissant sur l' « apostasie nationale ». Cette apostasie du peuple anglais, l'Église peut désormais la redouter, puisque la violation solennelle du privilège ecclésiastique contredit la doctrine de la succession apostolique, le lien direct que l'ordination établit entre l'épiscopat anglican et les apôtres. En rattachant ainsi passionnément l'Église d'Angleterre aux origines mêmes du Christianisme, c'est son autorité, son préstige et sa sainteté vénérable que l'on rehausse. Cet effort dogmatique est la partie maîtresse de l'enseignement doctrinal apporté par Keble et les autres chefs du mouvement : Froude, Rose, Palmer, Perceval, Pusey, que domine la personnalité riche, forte et souple de Newman.

Il n'est pas nécessaire, et il serait difficile, de résumer ici l'histoire de cette crise. L'essentiel est de marquer à grands traits les positions prises, les résistances rencontrées, les résultats. Ce que veulent Newman et ses amis, c'est d'abord raffermir l'autorité affaiblie de l'Église anglicane : ils fondent, à cet effet, une « Association des Amis de l'Église », pour

maintenir, dans leur intégrité, ses doctrines, son culte, sa discipline, ses prérogatives. A leur voix, le clergé reprend courage; réveillé et ranimé, le sentiment très répandu de la fidélité traditionnelle à l'Église nationale s'exprime de tous côtés par des assurances de dévouement; les craintes soulevées par les menaces du libéralisme politique sont vite apaisées. — Les hommes d'Oxford veulent aussi susciter dans l'Église même des énergies, des activités nouvelles; une série de brochures polémiques, touchant au dogme, à la discipline, à la morale, les « Tracts for the times », paraissent à partir de septembre 1833; elles s'adressent au clergé, pour stimuler ses efforts, lui donner de lui-même, de sa mission et de sa foi, une conscience plus nette. — Enfin, les « Puseyites », comme le public les appelle, veulent définir les origines historiques de la confession anglicane, fonder sa doctrine, son culte, sur des assises plus anciennes, et plus solides, que la seule Réforme. A leurs esprits amoureux de continuité, avides du prestige des siècles, secrètement inclinés vers les solennités rituelles du catholicisme, l'idée protestante, en sa nouveauté rationnelle et froide, ne donne pas une complète satisfaction religieuse. Le principe intérieur d'évolution et de dissociation que contient l'esprit de libre examen avait produit depuis Luther, et produisait autour d'eux, le morcellement à l'infini des sectes; restant fidèles à cet esprit, séparés encore de Rome par bien des différences doctrinales, ils essaient néanmoins d'éta-

blir un compromis entre le rationalisme protestant et la tradition catholique.

Selon Newman, l'Église d'Angleterre ne date point du xvi[e] siècle; elle est aussi ancienne que l'Église du Christ, dont elle est une branche; elle sort directement de la souche primitive, et conserve mieux que les autres rameaux — catholique romain, ou orthodoxe — la direction imprimée par les apôtres. De là l'importance attachée à la succession apostolique. Sans le contact direct, d'ordination à ordination épiscopale, entre les évêques anglicans et les disciples mêmes du Christ, le sceau mystique de la grâce divine ne marquerait point leurs fronts; tandis que cette filiation établie donne au clergé tout entier ses titres sacrés et imprescriptibles. Ainsi se creuse désormais un fossé entre le néo-anglicanisme et le protestantisme populaire. Dans le sentiment des sectes, et celui de la « basse Église », le fait essentiel et créateur de la religion réformée est la rupture d'avec une tradition corrompue; négative avant tout, l'idée protestante se dresse dans son intransigeance irréconciliable contre les erreurs du passé ou du présent.

Aussi Newman doit-il engager la lutte avec ses adversaires puritains comme avec ses ennemis libéraux. Chez les uns et les autres, il découvre le même rationalisme destructeur. Pour les combattre, il cherche des appuis chez les grands docteurs anglicans du xvii[e] siècle; chez des théologiens libres encore de l'étroitesse de secte, et alliant à la saine

raison protestante la largeur sereine de la pensée catholique. Pour mieux assurer les fondements historiques de sa thèse, il entreprend, avec ses amis, de publier une Bibliothèque des Pères de l'Église. Et comme il doit déjà se défendre contre l'accusation de Romanisme, à laquelle les tendances du mouvement prêtent chaque jour plus d'apparence, il précise son attitude par la théorie de la « voie moyenne ». Entre les deux extrêmes et les deux erreurs — catholicisme romain, protestantisme vulgaire — la véritable tradition de l'Église primitive est représentée par un juste milieu : l'anglicanisme. Cette thèse n'est point originale; dès le XVII[e] siècle, l'effort des théologiens avait tendu à la dégager; mais, formulée par Newman, marquée par lui d'une netteté supérieure, elle a fait fortune; le parti de la « haute Église » appuie sur elle, aujourd'hui encore, ses prétentions.

Orateur séduisant, personnalité pleine de charme, Newman attirait à ses sermons dans l'église cathédrale d'Oxford une jeunesse enthousiaste et conquise; tandis que son influence animait le groupe sans cesse élargi des « Tractariens ». Mais de toutes parts les résistances se faisaient jour. Opposition réfléchie chez beaucoup; méfiances instinctives et sentimentales chez le plus grand nombre. Contre le mouvement s'insurgeaient surtout les deux adversaires auxquels il s'attaquait lui-même : l'esprit protestant d'abord, dans sa vigueur agressive et irréductible, le vieil esprit d'hostilité contre Rome, le goût

puritain de la religion intérieure, démocratique et personnelle, la haine de ce culte traditionnel et hiérarchisé auquel les Puseyites voulaient ramener l'Angleterre. Aussi les « Tracts » successifs provoquent-ils, dans le public bourgeois, de violentes colères; les novateurs sont dénoncés comme traîtres, suppôts de l'Église romaine. Et, d'autre part, les forces politiques et philosophiques du rationalisme se tournent contre ce réveil inquiétant du mysticisme religieux.

A partir de 1839, les situations se dessinent de plus en plus nettes. Une série d'incidents font éclater l'antagonisme croissant entre l'opinion protestante moyenne et les doctrines des Puseyites. Les derniers « Tracts » accentuent l'orientation du néo-anglicanisme vers la tradition catholique. Une longue crise intime, cependant, détache Newman des compromis où il a cru trouver la paix de l'esprit; et la logique de sa pensée comme de son cœur le conduit vers l'Église romaine. Durant les années qui suivent, un partage se fait parmi ses disciples; les plus nombreux, les modérés, se rapprochent de l'anglicanisme, se font accepter de lui; les autres achèvent l'évolution commencée, et pour la plupart se convertissent au catholicisme. Newman donne le signal en 1845, lorsque le projet d'un évêché protestant à Jérusalem, en hostilité ouverte contre les prétentions romaines, vient détruire le pieux effort par lequel il avait voulu établir la catholicité de l'anglicanisme.

Avec la conversion de Newman se termine l'his-

toire du mouvement d'Oxford, et commence celle de la renaissance religieuse qui lui fait suite. Deux courants se forment, en apparence divergents, en réalité parallèles, et que la pente de l'évolution historique semble devoir réunir un jour. D'un côté, le parti néo-anglican, servi par la catastrophe même qui a paru l'anéantir, débarrassé d'une avant-garde suspecte et compromettante, se reprend, s'affermit, s'organise à l'intérieur du cadre de l'Église nationale, et poursuit son expansion désormais régulière. Non que les résistances aient désarmé; l'instinct protestant se réveille encore et menace, à chaque conversion d'un ancien Puseyite, à chaque incident où se marque un progrès de l'esprit nouveau; mais les critiques et les railleries ne peuvent arrêter ce progrès. Car bien des forces morales, bien des influences, viennent au contraire le favoriser. De toutes parts, les âmes attachées à un ordre symbolique, aux hiérarchies traditionnelles, aux formes consacrées, soucieuses de la grandeur du culte et de l'autorité du clergé ; les disciples de l'esthétisme, qui devient à ce moment une doctrine et un parti; les cœurs séduits par l'idée de charité collective et le programme du socialisme chrétien, s'unissent pour restaurer, avec la beauté sensible, la puissance de la religion. Toute une littérature édifiante apparaît, qui s'efforce à faire revivre la poésie de l'Église médiévale, à ranimer pour des sensibilités depuis longtemps fermées l'attrait du décor rituel où s'accomplissait jadis le sacrifice.

Et c'est à reconstituer ce décor que s'applique en effet, lentement, par prudentes étapes, le mouvement ritualiste — comme s'appelle désormais le néo-anglicanisme. Il prend son point d'appui sur le « Livre des Prières » de la liturgie officielle, et prétend en tirer, dans sa beauté entière, le culte protestant, tel qu'il existait avant le règne iconoclaste des Puritains. La musique sacrée, les ornements, les vêtements ecclésiastiques, reprennent ainsi peu à peu dans l'Église anglaise la place et le rôle que le catholicisme leur a conservés. Dégagé de toute attache universitaire, répandu comme un levain nouveau sur le sol anglais, l'esprit ritualiste, concentré dans le parti de la « haute Église », a continué son œuvre à travers la « middle Victorian period », et après elle. Et non seulement son action se marque à l'enrichissement du culte, au prestige plus grand du clergé; mais il suscite parmi les pasteurs un zèle plus charitable, une conscience plus énergique de leur rôle. L'esprit d'intervention chrétienne, dans son ensemble, s'est harmonisé avec l'âme rénovatrice et agissante de la renaissance religieuse.

Et d'autre part, le catholicisme lui-même a reçu, des convertis illustres qui sont venus à lui, de ceux, plus humbles, qui ont suivi leur exemple, et de l'inclination qui orientait vers les pompes ritualistes les imaginations croyantes, un regain de vitalité dans l'Angleterre contemporaine. Les causes de la renaissance catholique, et de ses progrès jusqu'à nos jours, sont trop mêlées à la vie sociale et

morale de notre temps pour être esquissées ici par avance ; on s'y arrêtera plus loin. Mais dès le milieu de l'ère Victorienne, ce réveil est manifeste. Au lieu d'une secte peu nombreuse en Angleterre, frappée de suspicion, la veille encore exclue de la plénitude du droit civil, le catholicisme apparaît déjà comme une organisation religieuse vivante et prospère, en voie de croissance. Ses conquêtes sont fréquentes surtout dans les classes extrêmes, aristocratie et peuple; la bourgeoisie puritaine lui est moins favorable. Le futur cardinal Manning est l'un de ces convertis, en 1851. Dès 1850, Pie IX croit le moment venu de consacrer solennellement ces progrès; il rétablit en Angleterre l'ancienne hiérarchie catholique, et place à sa tête un archevêque de Westminster. La tentative était prématurée ; devant les colères de l'opinion, le Parlement frappe ce décret d'un interdit légal. Mais vingt ans après, en 1871, la défense était retirée. Comme le surplis ou les cierges dans les églises anglicanes, l'organisation catholique s'est fait accepter dans le concert des sectes anglaises par la patience et la ténacité; tirant surtout sa force de l'attrait magnétique qui tournait de plus en plus vers le principe d'autorité la « haute Église » effrayée par les ravages du libre examen.

III

Le mouvement d'Oxford est un réveil de l'esprit religieux; le mouvement esthétique qui se déve-

loppé parallèlement à lui n'est point une renaissance, mais, en apparence au moins, une naissance, un enrichissement de l'âme anglaise. De toutes les activités spirituelles, la religion avait toujours été la plus vivante en Angleterre. Au contraire, le goût de l'art, le besoin du beau, n'était point parmi les fruits naturels et spontanés de son sol et de son peuple. Sans doute, la culture moderne ne s'était pas épanouie, là comme ailleurs, sans cette fleur de beauté qui croissait déjà sur la foi naïve et la vie étroite du Moyen Age, et à qui la vertu du génie antique avait donné au XVI[e] siècle une vigueur et un éclat nouveaux. Au printemps exubérant de la civilisation anglaise, en particulier, à l'époque d'Élisabeth, l'ivresse païenne de l'esprit et des sens avait exalté un moment les facultés artistiques de toute une race; et le peuple de Londres s'était élevé, quelques années, jusqu'à un assez sûr instinct de l'appréciation artistique. Mais même à cette grande période, ou durant l'âge « classique » de la reine Anne, les lettres avaient été, de tous les arts, presque seules l'objet d'une faveur large et populaire. Malgré l'effort d'une élite toujours originale et distinguée, malgré le succès de musiciens et d'architectes aux XVI[e] et XVII[e] siècles, de peintres admirables au XVIII[e], la peinture, l'architecture, la sculpture, la musique, les arts décoratifs, n'avaient jamais été cultivés en Angleterre, depuis le Moyen Age, avec cet unanime intérêt, cette disposition innée du plus grand nombre, cette complicité de l'atmosphère

morale et sociale, qui expliquent leur prospérité chez certaines nations privilégiées ou à certains moments de l'histoire. Capable de réussir honorablement dans tous les arts, illustre dans plusieurs, la nation anglaise moderne ne s'était jamais montrée une nation artiste.

Ce trait est intimement lié aux autres caractères de son génie. L'attention artistique, en effet, est par essence désintéressée; elle interrompt le jeu du mécanisme instinctif qui soumet, dans la vie normale, la perception aux démarches nécessaires ou utiles; elle rencontre donc en Angleterre, dans la force de cet enchaînement plus robuste qu'ailleurs, sans cesse confirmé par les préférences et les volontés des générations nouvelles, une résistance particulièrement difficile à vaincre. L'intérêt et le désir de l'action pratique ne prennent point chez un peuple une telle supériorité, sans rétrécir le domaine réservé aux libres jeux de l'esprit et des sens.

Et sans doute, le besoin d'idéalité, le goût des émotions intenses, des imaginations pures et vives, est aussi profond en Angleterre que celui de l'utilité matérielle. Mais l'idéalisme anglais traditionnel n'a point cherché à se satisfaire par l'art. Il a trouvé son expansion naturelle dans le sentiment religieux, le mysticisme, la rigueur morale, la conquête de la sainteté puritaine; dans le dévouement passionné à la chose publique, ou la lutte contre les énergies rivales de la matière. Aussi l'art en Angleterre est-il presque toujours dirigé vers une fin étrangère; il

n'existe point pour lui-même, mais comme instrument; il doit enseigner ou émouvoir, agir sur les esprits ou sur les cœurs. C'est pourquoi les plus nombreux et les plus grands des artistes anglais sont des écrivains; la littérature, celui des arts où la forme est le plus intellectuelle, est celui qui se prête le mieux à l'expression d'un idéal non artistique. Et parmi ces écrivains, en effet, les plus populaires ne frappent point la foule par les qualités de leur forme; ils la prennent par l'intérêt sentimental, ou la valeur édifiante et didactique de leurs inventions.

D'autre part, si les Anglais ont été longtemps, sont peut-être encore, le peuple le moins artiste de l'Europe occidentale, c'est que leur sensibilité, dans la moyenne, n'est pas seulement dominée par la perception de l'utile; elle est mal douée aussi pour la sensation esthétique. A part des exceptions brillantes, la faculté de jouir spontanément et fortement des belles choses — sons, formes, proportions, couleurs, images — est moins développée chez eux que chez d'autres peuples; ceux du Midi par exemple, dont les sens naturellement affinés sont plus capables de choix et de discernement subtil. La sensibilité physique anglaise n'est point l'exercice délicat et harmonieux d'instruments toujours dirigés par une juste mesure; abandonnée à son libre instinct, elle devient vite sensualité grossière. Aussi est-elle constamment réprimée par l'effort de la volonté morale, et se transpose-t-elle en ardeurs d'imagination et de passion.

Par là encore s'explique la floraison incomparable, le succès populaire en Angleterre de la littérature d'émotion; et la rareté, au contraire, des purs artistes en images et en mots.

Ces nuances psychologiques ont été plus d'une fois signalées; elles sont entrées dans l'idée commune que nous nous faisons de l'Angleterre. Mais il ne faut pas oublier que le développement extrême de la volonté est un facteur dont nous devons toujours tenir compte, quand nous examinons les ressources naturelles du génie comme du sol anglais. Les activités économiques ou spirituelles que le pays ou la race semblait refuser à ce peuple, il les a demandées, toutes les fois qu'elles lui sont apparues comme souverainement désirables, à la violence que son énergie fait quotidiennement au réel. On sait assez que la nature physique a été par lui disciplinée, dans la mesure où il ne pouvait lui-même s'adapter à elle sans périr. On sait aussi qu'il a pu dompter sa nature intérieure, assez du moins pour construire sur l'estime de lui-même le sentiment qu'il a de sa personnalité morale, et l'image qu'il en veut donner. On peut retrouver un effort analogue dans la tentative héroïque par laquelle l'Angleterre moderne a voulu conquérir de haute lutte les dons artistiques qui lui manquaient. Cette entreprise ne date point du XIX[e] siècle; dès la Renaissance, l'orgueil de la jeune culture anglaise revendique pour elle tous les arts qui illustraient l'antiquité, et que des peuples contemporains font brillamment revivre. Dès lors,

tous les arts existent en Angleterre, sinon toujours dans leur réalité féconde, du moins dans la volonté patriotique qui ne peut accepter d'en être privée.

Le grand mouvement de renaissance esthétique dont Ruskin a été l'apôtre se rattache à cette tradition déjà ancienne; il est avant tout une croisade, un appel à l'énergie; il demande l'art à la conscience exaltée, et en fait une religion, le principe d'une réforme morale et sociale. La recherche du beau n'est plus là, comme en d'autres pays, le vœu d'une sensualité naturelle, qui cède à la pente de son instinct; c'est l'action délibérée, grave, presque dévote, d'une âme qui accomplit un devoir. Il ne faut point s'étonner, dès lors, qu'à défaut de dispositions natives pour la sensibilité esthétique, les ressources intérieures et les moyens nécessaires aient été fournis à ce vaste effort par les énergies religieuses de l'âme; et que la renaissance artistique se soit développée en dérivant vers des courants nouveaux une partie des anciennes sources spirituelles. Il y a eu beaucoup moins transformation profonde que modification superficielle et volontaire. — Par là cet aspect de la revanche des instincts rappelle les activités artificielles du rationalisme et de l'adaptation réfléchie; mais cette ressemblance est trompeuse; si la renaissance esthétique n'est point l'épanouissement spontané d'un peuple artiste qui crée le beau pour en jouir, elle est la manifestation instinctive d'un peuple fier et religieux, dont le vouloir-vivre essaie d'arracher à lui-même et à la

nature une grandeur, une force, une satisfaction de plus.

Vers 1840, l'instinct profond de la santé nationale appelait cette initiative; les conditions sociales et morales l'exigeaient plus impérieusement que jamais. On a vu comment la société nouvelle blessait l'idéalisme sentimental, philosophique et religieux; comment elle avait répandu sur le paysage des champs et la vie des hommes la laideur de l'utilitarisme industriel. La vulgarité est la marque de la civilisation bourgeoise; les mœurs, les vêtements, le langage, s'enveloppent d'une teinte uniforme, médiocre et grise; les vastes cités ouvrières allongent sous le ciel noirci de fumées leurs espaces monotones et tristes; les voies ferrées trouent d'avenues géométriques et sombres la verte beauté des campagnes; les machines produisent, de leur labeur mécanique et sans âme, des objets sans caractère, où la main de l'homme n'a pas mis son empreinte; le triomphe de la classe moyenne menace l'éclat de la vie publique, et son esprit puritain appauvrit encore le culte, déjà sévère et froid. Un âge de laideur semble s'ouvrir; laideur physique et morale, traduction sensible de ce dessèchement intérieur, de ce matérialisme universel qui tue dans les cœurs l'amour, la foi et la vie. — La philosophie de Carlyle est une réaction de la vie morale, qui affirme sa réalité profonde, primitive et souveraine, contre les excès meurtriers du mécanisme et de la logique. Le mouvement d'Oxford est une réaction de la vie

religieuse, qui veut s'épanouir librement et s'enrichir de force et de magnificence. La renaissance esthétique est une réaction de la vie sensitive, qui veut ressusciter le divin dans la nature et dans la réalité familière, en faisant renaître partout la joie et la splendeur.

La doctrine artistique de Ruskin est très simple dans ses principes, très complexe et parfois contradictoire dans ses déductions. Elle n'a rien d'un système rationnel; ses origines intérieures, ses allures, sa méthode, l'harmonisent avec les intuitions d'un Carlyle. Elle appartient au même mouvement d'instincts et d'idées, par tout ce qu'elle affirme, et par sa façon d'affirmer. C'est d'abord une ardente et magnifique exaltation de la poésie des choses; un effort pour découvrir, exprimer, révéler le beau. Une torpeur faite de paresse, d'ignorance, d'accoutumance et d'impiété ferme les yeux des hommes au glorieux miracle de la création; qu'ils sachent voir, et ils seront éblouis par les grands spectacles de la nature, et par les délicates merveilles des êtres les plus humbles. Une vision attentive et sympathique ranimera l'éloquence muette des cathédrales; les chefs-d'œuvre de l'art humain parleront à nos cœurs leur langue de noblesse et de sincérité. Et de la nature et de l'art se dégagera la même révélation mystique: l'univers sensible apparaîtra comme un symbolisme divin.

L'idéalisme de Carlyle, plus métaphysique, tendait à faire évanouir les formes illusoires pour mieux

atteindre l'unique réalité de l'esprit; l'idéalisme de Ruskin, plus poétique, illumine au contraire de clarté et d'amour les formes sensibles, dans lesquelles sont encloses les volontés et les leçons de l'âme divine. Ses volontés, car la force secrète qui pousse à leur perfection propre le cristal, le rocher, la fleur et le visage humain, est une parcelle et une émanation directe de l'intention qui a créé le monde, et qui le conserve; ses leçons, car la vie de l'homme et le labeur de ses mains n'ont point d'autre devoir, de plus haut idéal, que de réaliser en eux l'ordre voulu par Dieu; et cet ordre est essentiellement le même pour toutes les créatures. L'inférieur est toujours la matière, le corps, ce qui parle aux sens et ne parle qu'à eux; le supérieur est la forme, l'idée, ce qui parle à l'âme. Interprété comme il doit l'être, le monde est riche d'une signification intelligible au seul esprit; et toutes ses parties sont des symboles. L'artiste goûtera l'admirable décor que la nature étend autour de lui; il épuisera la beauté du nuage mouvant, des cimes immobiles et vierges, les couleurs infiniment variées des pierres et des fleurs, la grâce du détail et l'harmonie de l'ensemble chez les arbres et les animaux; mais son émotion ne sera point artistique, si elle ne dépasse la sensation pure; et, s'imprégnant d'intelligence et de respect, ne s'achève en adoration.

A cet Évangile de l'Art, les commentaires inspirés, frémissants, l'éloquence nombreuse et biblique de Ruskin apportent une confirmation perpétuelle.

L'histoire de la peinture, celle de l'architecture sont pleines des mêmes enseignements. Les peintres de l'âme ont été les plus grands peintres; la foi simple et allègre, le métier sincère des primitifs italiens se sont traduits naturellement par un coloris frais et pur, joie des yeux et du cœur; au contraire, la décadence sensuelle et le raffinement artificiel s'accompagnent chez leurs héritiers dégénérés d'une couleur obscure et trouble. Ce qui fait la grandeur unique d'un Turner, c'est qu'il a peint la nature avec des yeux plus clairvoyants, une passion plus émue et plus fidèle qu'aucun autre; il a mieux réalisé parce qu'il a mieux senti, il a mieux senti parce qu'il a mieux aimé. De même les édifices contiennent dans leurs pierres neuves ou vieillies le meilleur ou le pire de l'âme humaine; leurs lignes, leurs proportions, leurs ornements, expriment une civilisation, disent une foi, et la mesure de leur valeur est celle de la noblesse de cette foi. Nulle architecture n'est plus belle que celle des églises gothiques; car en elle s'épanouissent, avec la croyance vivante de tout un peuple, la conscience et la sincérité parfaite d'artistes amoureux de leur œuvre, et l'imitation rigoureusement exacte des modèles fournis par la nature. Les palais et les clochers de Venise chantent encore, en un merveilleux unisson, l'hymne du courage et de la foi qui ont élevé sa grandeur ancienne; la chute de sa force et celle de son art se lisent également dans les voluptueuses langueurs de ses peintres.

Quelle sera donc la condition nécessaire, pour que sur le sol anglais croisse une moisson artistique plus belle, plus riche qu'aucune autre? Les lois de l'art ont révélé à Ruskin celles de la vie, car la vie est le principe même de la beauté; sa doctrine d'art s'élargit en une prédication morale. Ainsi le mouvement de ses idées remonte le cours qu'elles avaient descendu; plus profondément que l'enthousiasme esthétique, c'est la ferveur mystique et puritaine qui en est la source.

Que doit faire le peuple anglais pour savoir sentir et créer le beau ? Il doit ranimer en lui l'âme religieuse du beau. Que son existence nationale se relève au zèle chrétien, au dévouement public où elle atteignait au Moyen Age; que sur des sentiments collectifs généreux et larges l'art trouve son appui solide. Que l'artiste travaille avec amour, et que sa main soit guidée par un pieux souci de vérité. Point de mensonge : chaque œuvre doit être adaptée à sa fin propre; chaque ornement, avoir son rôle et sa raison d'être; chaque détail, être aussi parfait que l'ensemble. La matière doit être précieuse, et non commune et vile; le style pur, et non mélangé; la décoration réaliste, et non fantaisiste; la technique hardie et franche, non point artificieuse. Par-dessus tout est haïssable le travail insensible, inconscient de la machine; seule la main de l'homme peut donner la vie. Maîtresse de la société moderne, l'industrie a tué l'art; pour que l'art renaisse, il faut que l'industrie soit domptée

et remise à son rang. Et comme une réforme des esprits et des cœurs devait précéder la renaissance artistique, une réforme dés conditions sociales et de la civilisation tout entière rendra seule possible la régénération des cœurs.

C'est peu après 1850 que l'évangile social de Ruskin se dessine à travers sa prédication artistique. Durant les années tranquilles de la « middle Victorian period », le prophète du beau poursuit ses dénonciations contre le siècle; et son influence grandissante rencontre les âpres résistances des intérêts menacés et des optimismes blessés. Avec une éloquente ardeur, il attaque les dogmes de l'économie politique. A la poursuite systématisée de la richesse, il reproche la dégradation qu'elle entraîne, chez le capitaliste qu'elle avilit et chez le salarié qu'elle asservit. Tout le système de Ricardo repose sur une simplification extrême, un appauvrissement de l'homme et de la vie collective. C'est par une abstraction exagérée que les mobiles et les appétits en présence sont considérés dans leur nudité dépouillée; revêtues de chair et de sang, les entités économiques ne se prêtent plus aux combinaisons arithmétiques de la science; et si de plus une âme est rendue à ces corps vivants, ils s'inscrivent désormais dans un ordre supérieur et différent, l'ordre des esprits, dont les suggestions impérieuses et vitales contredisent les brutales volontés de l'intérêt pur. Point de science sociale en dehors d'une large et humaine conception des hommes. Et, affirmant à

son tour, Ruskin oppose au matérialisme Ricardien une théorie intuitive de la valeur.

Il n'y a de richesse que la vie. Ce pays est le plus riche qui nourrit le plus grand nombre d'êtres humains, heureux et nobles. Rattachée à toute la complexité morale et physique de l'existence sociale, la théorie passe ainsi du plan rationnel et simpliste où l'avait maintenue la pensée des utilitaires, à un sentiment concret et instinctif des réalités vivantes auxquelles elle s'applique. Désormais, la voie est ouverte à une sociologie vraiment objective, qui accepte le problème de la vie sociale avec l'ensemble de ses éléments et de ses données. Et dans l'âme anglaise déjà sourdement inclinée à la revanche des sentiments froissés, où le remords social s'éveille, où les doctrines de Carlyle ont semé l'inquiétude de l'individualisme et la volonté du devoir secourable, Ruskin vient fortifier la conscience de la solidarité entre les hommes, la disposition aux activités fraternelles, et cette renonciation intérieure au dogmatisme économique d'où est sortie silencieusement une opinion interventionniste.

Dans les plans d'action plus précise ou de réforme, auxquels l'ardeur impatiente de Ruskin s'est appliquée, la parenté profonde de sa pensée avec celle de Carlyle éclate mieux encore. Toutes les énergies de son être tendent à la reconstruction d'un ordre autoritaire et hiérarchique, selon les disciplines anciennes, dans lequel l'individu n'existe que par le groupe et pour lui. Voisine du socialisme

d'État par le rôle souverain et bienfaisant qu'elle accorde à l'autorité centrale, sa doctrine reste conservatrice et féodale par le maintien des classes et des aristocraties privilégiées; et un esprit exigeant d'idéalisme chrétien y fait régner le Décalogue avec une sévérité toute théocratique. L'État veillera à ce que la justice préside aux relations entre capitaines et soldats du travail; des inspecteurs assureront son contrôle; mais son rôle sera surtout moral. Chaque année, le père de famille lui rendra compte des événements qui se seront passés sous son toit; à chaque centaine de familles sera préposé un surveillant spirituel, maître de la discipline religieuse et de l'hygiène psychique, hors desquelles il n'est point de santé pour l'individu ni pour la race. Par ailleurs, les grandes familles conserveront leur prestige et leurs terres; mais comme leur dignité patriarcale ne saurait s'accommoder de poursuites mercenaires, leurs terres ne seront point cultivées, et leurs revenus leur viendront de l'État. Dans chaque groupement humain, les fonctions directrices appartiendront aux chefs naturels — ceux que leur naissance, leur éducation, leur supériorité visible, auront préparés à commander. Ramenée autant que possible aux saines influences des champs et de l'air libre, l'industrie retournera au type ancien du petit atelier; la famille, la véritable unité sociale, sera aussi la cellule économique. L'homme ne sera plus une machine, ses tâches ne participeront plus au rythme mono-

tone et abêtissant des leviers et des bielles; les choses n'auront de prix que par la vie et l'âme qu'elles contiendront, et le travail des mains, comme jadis, façonnera dans la joie et l'amour les objets familiers ou les œuvres d'art. Les corporations ressuscitées maintiendront jalousement l'honneur du commerce et la fierté des anciennes routines; chacune donnera sa garantie aux denrées qu'elle mettra en vente, et en fixera le prix selon l'échelle de cette valeur véritable, qui est la vie.

Si le détail de ces rêves mystiques n'a pas résisté à l'ironie ou aux révoltes du sens positif, l'esprit de ces doctrines a profondément imprégné les deux générations qui en ont subi l'influence; et la vie anglaise, aujourd'hui, porte leur empreinte.

Dès le milieu de l'ère Victorienne, l'impulsion réformatrice de Ruskin se compose avec celle de Carlyle, avec toutes celles de la réaction instinctive, pour corriger les vices de la société industrielle. Mais c'est surtout comme prophète du beau que Ruskin a agi sur cette période. Sa propagande esthétique s'est trouvée en harmonie avec un mouvement artistique et littéraire, le Préraphaélitisme, à l'éclosion duquel ses premiers livres ont d'ailleurs contribué. Un groupe jeune et actif de peintres-poètes, vers 1850, entreprend d'infuser à l'art anglais une vie nouvelle ; il cherche ses modèles chez ces primitifs italiens que Ruskin avait découverts, et oppose la sincérité de leur inspiration, la simplicité de leur technique, à l'artificielle et savante

banalité de la peinture académique anglaise. Leur zèle et leur foi sont les mêmes qui animent le Ruskin des *Pierres de Venise*; ils veulent déraciner de l'art le mensonge qui s'y est implanté depuis la Renaissance ; y faire refleurir au contraire la conviction émue, la parfaite vérité d'accent, qui nous ravissent chez un Angelico ou un Luini. Et comme un fervent idéalisme rayonne spontanément d'une âme croyante, et imprègne de spiritualité la figure matérielle des choses, ils tendent naturellement à enrichir leurs évocations mystiques de ce symbolisme où Ruskin voyait le langage secret de l'univers. A cette sincérité enfin, à cette humilité chrétienne, et à ce symbolisme, répond nécessairement la scrupuleuse observation du détail; ils peignent avec amour, dans toute la particularité spécifique de leurs caractères et de leurs formes, ces délicates merveilles de chaque plante, de chaque fleur, de chaque pétale, que Ruskin avait révélées par ses analyses passionnées.

Ainsi naquit et grandit l'école d'art qui a produit les chefs-d'œuvre de Rossetti, Millais et Burne-Jones. En elle, des inspirations de sources diverses ont grossi ou modifié le fonds technique de théorie et d'enthousiasme ; il faudrait signaler notamment l'apport du sentiment médiéval, de l'idéal chevaleresque et archaïque, tel que l'imagination romantique l'avait fait revivre. De ce point de vue, en même temps que le mouvement préraphaélite marque une réaction réaliste, il continue dans l'art le romantisme

épuisé en littérature. Le phénomène est général à cette époque; on peut dire que le milieu du siècle, en Angleterre, voit s'épanouir dans les idées morales, artistiques et sociales, les germes semés quarante ans plus tôt par l'historisme romantique. Cette direction en quelque sorte réactionnaire du sentiment et de l'imagination, on l'avait vue paraître dans les romans de W. Scott; elle s'accuse dans le parallèle établi par Carlyle entre le présent et le passé. Elle n'est pas moins nette dans les doctrines des Puseyites, et dans leur préférence pour les formes traditionnelles du culte. Elle est l'âme de la théorie esthétique de Ruskin, et détermine aussi le caractère de son évangile social. Partout présent, cet esprit de régression sentimentale imprègne aussi la peinture d'un Burne-Jones; et il semble que l'inspiration médiévale, l'effort plus ou moins avoué pour reconstruire sur les bases anciennes la société ou l'art désintégrés par l'individualisme rationaliste, soit l'élément le plus constant de la synthèse morale que nous appelons la revanche des instincts.

On ne saurait passer sous silence les effets sans cesse élargis de la renaissance esthétique vers la fin du siècle, et son influence sur l'art anglais, les arts industriels et décoratifs, le vêtement, le mobilier, la vie même. Mais cet aspect de l'Angleterre contemporaine est dominé par la personnalité de William Morris, dont il sera question plus loin. On dira aussi un mot, au chapitre suivant, du préraphaélitisme littéraire.

CHAPITRE III

LES LOIS ET LES MŒURS

I. La correction de l'anarchie industrielle; les lois protectrices du travail; philanthropie sentimentale et philanthropie rationnelle; la réforme des abus sociaux. — II. Le mouvement d'organisation ouvrière; le syndicalisme anglais; son évolution et ses formes d'action. — III. Les éléments instinctifs et conservateurs des mœurs nouvelles; le snobisme; la réaction puritaine; le remords social. — IV. La littérature de sentiment et d'imagination. — V. Les origines psychologiques de l'impérialisme. — VI. L'équilibre social et l'optimisme vers 1870.

Ces doctrines et ces mouvements forment un vaste ensemble d'aspirations et d'idées; celles-ci reposent à leur tour, on l'a vu, sur une base encore plus large d'intérêts et d'instincts. Il ne faut donc point s'étonner que l'action conservatrice, organique et reconstructive de toutes ces forces se soit exercée parallèlement à l'influence réformatrice de l'individualisme rationnel; ni que l'Angleterre, de 1832 à 1884, ait subi la première autant que la seconde. Les lois et les mœurs enregistrent et manifestent les effets compensatoires de la revanche des instincts.

I

Le point vital autour duquel s'est livré le combat des énergies sociales en présence, c'est la question du régime industriel. On a vu quels étaient les vices de l'anarchie spontanément apparue et favorisée par le laisser-faire économique; les menaces de révolution politique et de dégénérescence civique les plus graves résultaient du surmenage imposé aux travailleurs de l'usine, et des conditions générales de vie qui leur étaient faites. La législation interventionniste moderne est née dans ce domaine spécial et caractéristique de la grande production; elle a rayonné de ce centre vers les autres provinces de l'industrie et du commerce.

Dès les premières années du siècle, l'État avait esquissé, bien timidement encore, son activité de correction et de contrôle. En 1802, après un commencement d'agitation, un règlement intervient; il édicte des prescriptions destinées à sauvegarder la santé physique et morale des enfants employés dans les manufactures de coton et de laine. Cette mesure resta lettre morte. En 1819, à la suite d'une enquête, défense est faite d'admettre dans les filatures des enfants au-dessous de 9 ans, ou de prolonger plus de 12 heures la journée des enfants au-dessous de 16 ans. Cette défense n'est pas respectée. Les années 1830-1832, et leur atmosphère d'ardente revendication politique, voient se préciser et se fortifier les

doctrines et la propagande des réformateurs industriels. L'esprit d'idéalisme religieux et philanthropique, attaché jusqu'alors à l'abolition de l'esclavage ou à d'autres croisades humanitaires, se tourne plus nettement vers les misères tragiques que l'Angleterre découvre sur son propre sol. Les Fielden, les Sadler, les Lord Ashley, mettent au service de la cause une ardeur infatigable d'apôtres, et bientôt se joignent à eux les Carlyle et les Kingsley, les théoriciens de l'autorité bienfaisante et du socialisme chrétien. La loi sur les manufactures (Factory Act) de 1831 n'est pas mieux appliquée que les précédentes ; mais celle de 1833, où s'inscrit l'effet d'une sérieuse enquête, marque le premier pas décisif dans la voie interventionniste. La limite d'âge au-dessous de laquelle la protection de l'État s'étend sur les travailleurs est relevée jusqu'à dix-huit ans ; et les prescriptions de la loi sont déclarées applicables « dans toute manufacture ou usine », sauf les établissements occupés par l'industrie de la soie. Mais l'effet de ces restrictions est encore annulé par l'ingéniosité des patrons ; le règlement interdisant de dépasser un maximum d'heures de travail, on imagine un système d'équipes qui se relaient à la tâche, de façon que tout calcul précis est impossible ; les inspecteurs créés par la loi restent impuissants, malgré les sanctions dont ils sont armés.

C'est alors que rassemblant leurs forces, les chefs de la « nouvelle philanthropie » obtiennent une victoire dont les conséquences n'ont point cessé de se

développer par la suite. En 1840, à la demande de Lord Ashley, le Parlement ordonne une enquête générale sur le travail. Les rapports des enquêteurs, publiés de 1840 à 1845, émeuvent profondément l'opinion. A cet instant critique, au point culminant de la misère, l'Angleterre stimulée par la voix des prophètes et des hommes d'action s'éveille à la conscience vague, puis de plus en plus nette, de l'œuvre nécessaire. La loi sur les Mines (1842) fait disparaître les pires abus de cette industrie particulièrement arriérée ; la loi de 1844 sur l'industrie textile énonce des prescriptions plus fermes ; elle étend aux femmes adultes le bénéfice de la protection accordée aux enfants. En 1845, la législation sociale franchit les limites étroites où elle s'était jusque-là maintenue ; les usines d'impression sur étoffes sont l'objet de mesures spéciales. Enfin, en 1847, la loi fixant la journée de travail à 10 heures, depuis longtemps réclamée, est votée par le Parlement ; elle est appliquée intégralement en 1850. Elle atteint son objet par les voies indirectes et la méthode de compromis qui caractérisent la jurisprudence anglaise. Le dogme économique est encore assez puissant, à cette époque, pour que le législateur n'ose intervenir de front dans le contrat de travail sous sa forme normale ; les ouvriers adultes ne sont point explicitement visés par la loi ; seuls les êtres plus faibles et en état d'infériorité sociale flagrante, les femmes et les enfants, sont abrités contre les conséquences de leur faiblesse. Mais la solida-

rité des tâches, dans cet enchaînement d'activités parallèles qu'est l'usine, empêche de soustraire à l'application de la loi une catégorie de travailleurs, alors que d'autres en ont le bénéfice; et ainsi la journée de 10 heures devient une réalité, dès le milieu du siècle, dans les plus prospères et les plus typiques des industries anglaises.

L'histoire de la législation industrielle est désormais moins agitée. Si les intérêts menacés par le contrôle de l'État se montrent toujours hostiles à chaque extension nouvelle de son domaine, l'esprit d'intervention ne rencontre plus, chez les doctrinaires libéraux, de résistances aussi passionnées. L'opinion moyenne éclairée par la littérature sociale, les enquêtes officielles, remuée par les exhortations des prophètes, accepte d'autant plus aisément cet élargissement du rôle de la loi, que ses effets, dans les provinces du travail déjà conquises, sont plus clairement reconnus favorables. La leçon de l'expérience, toujours écoutée en Angleterre, donne raison aux hommes d'instinct et de sentiment contre les hommes de principe. Avec le niveau matériel et moral de la vie ouvrière, croît la stabilité de la production, et, le plus souvent, la prospérité de l'industrie. Le régime nouveau ne provoque point les désastreuses conséquences économiques annoncées par les théoriciens du laisser-faire ; et l'inspection des fabriques ne détruit point l'indépendance dont les chefs d'entreprise étaient si jaloux.

Aussi voit-on se poursuivre, pendant la seconde

période de l'ère Victorienne, le mouvement commencé, d'une marche régulière et plus calme. Le progrès de la législation consiste surtout, désormais, à passer des centres principaux aux régions secondaires de l'activité industrielle ; à étendre, par assimilations successives, le bénéfice des dispositions établies d'abord pour l'industrie textile, à des industries analogues ou solidaires. Bientôt même cette limite est franchie; la définition de la manufacture (factory), impliquant le labeur concerté d'un grand nombre d'ouvriers, est étendue à l'atelier (workshop) où s'abritent les opérations de la petite industrie ; et une nécessité intérieure pousse la protection légale à embrasser toutes les formes du travail, si lointaine que soit leur ressemblance avec la filature et le tissage, d'où rayonne le foyer primitif de l'intervention législative. — Les principales étapes sont marquées par la seconde enquête générale sur les enfants employés dans l'industrie (1861-1866), qui découvre, à côté des abus déjà révélés, les misères et les cruautés ignorées d'une foule de petits métiers ; les deux lois de 1867, dont la première annexe notamment au domaine de la protection légale les établissements métallurgiques, les manufactures de papier, de verre, de tabac, etc. ; dont la seconde (Workshop Regulation Act), s'applique explicitement aux petits ateliers, et dont l'ensemble essaie ainsi d'embrasser tout le champ de la production industrielle ; la loi de 1874, où l'influence des syndicats ouvriers, prenant en mains la cause du tra-

vail, est pour la première fois reconnaissable; le rapport publié en 1876 par une nouvelle commission, et la loi de 1878, qui se propose de réunir et d'organiser les diverses mesures antérieures.

Vers 1880, les lois protectrices du travail forment donc un imposant édifice de sagesse sociale. Mais l'empreinte de leur origine et de leur histoire, et la marque de l'empirisme anglais traditionnel, y sont partout inscrites. Dirigée par un obscur et aveugle instinct de justice ou de prudence, leur croissance s'est faite en dehors de tout principe et de tout système. Victoires successives et toujours partielles de la perception sensitive et de l'imagination concrète sur les résistances de l'égoïsme ou de la logique abstraite, elles ne doivent rien à cette logique, et ressemblent aux constructions politiques plus anciennes où l'Angleterre abrite encore son action et sa vie. Mais l'objet bien défini, tout moderne, auquel elles s'appliquent, semble réclamer une méthode plus systématique et plus consciente. Les opérations industrielles, les problèmes qu'elles posent, toutes les difficultés soulevées par la brusque apparition, sur la terre anglaise, du monde nouveau des usines et du peuple ouvrier, paraissent demander à la législation qui les concerne quelque chose de l'esprit scientifique qui les anime. Le précédent, cette source normale de la jurisprudence anglaise, fait ici défaut; et l'impatience des besoins, la lumière éclatante et crue que projette, sur le servage de l'usine, le rouge flamboiement des orges, mettent au cœur des

hommes qu'elle asservit un plus exigeant et plus prompt désir de justice.

Aussi le code du travail, élaboré par fragments, sans idée préconçue, de 1830 à 1880, offrait-il aux esprits sans préjugés l'apparence d'un instrument imparfait. Suffisant sur certains points, très incomplet sur d'autres; s'étendant inégalement sur les provinces diverses d'une même industrie; aggravant parfois les abus qu'il voulait détruire, ou en faisant naître d'autres; plein de disparates et même de contradictions, il pouvait suffire à corriger les pires excès de l'individualisme économique; il démontrait par le fait la supériorité pratique de l'interventionnisme sur l'indifférence; il ne réussissait ni à guérir tous les maux, ni à établir partout un même niveau d'humanité et de décence. Les lois sur l'industrie ne constituaient évidemment pas une œuvre définitive.

A côté de ces lois, la correction des vices sociaux, le soulagement des misères, se poursuivent largement, sous l'influence des sentiments philanthropiques et des doctrines d'action collective. Les réformes humanitaires inspirées par la revanche des instincts rejoignent ainsi dans leurs conséquences, et parfois même dans leurs agents, les réformes libérales de la société entreprises sous l'impulsion du radicalisme philosophique. Des points de contact s'établissent entre les deux grands mouvements d'énergies et d'idées dont le flux et le reflux emplissent toute cette période de l'histoire anglaise. Si

éloignées que soient leurs sources et leurs directions, ces deux ondes arrosent le même sol; et les mêmes hommes puisent parfois dans l'une et dans l'autre. Elles n'en demeurent pas moins distinctes; et si leurs effets convergent ou s'ajoutent aussi souvent qu'ils se compensent ou se détruisent, les mesures issues de l'une ou de l'autre sont presque toujours reconnaissables au premier regard. Une préoccupation de justice raisonnable et d'organisation meilleure domine la philanthropie rationaliste; le souci de l'action immédiate et concrète, les procédés tout spontanés, caractérisent la philanthropie sentimentale ou idéaliste. La première espèce de réforme trouve son type dans la série des lois électorales (1832-67-84), qui marquent un progrès continu, régulier, sur la même ligne, et aboutissent à établir en trois étapes le suffrage presque universel. Le type de la seconde espèce, ce serait justement les lois protectrices du travail; elles témoignent d'une marche tâtonnante et mal sûre, vers un but incertain, qu'aperçoivent mal ceux mêmes qui le poursuivent. Elles sont très conformes aux instincts traditionnels de l'esprit anglais.

De 1830 à 1880, bien des taches sont effacées par la seconde philanthropie comme par la première. C'est ainsi qu'en 1845 les asiles d'aliénés sont soumis au contrôle de l'État; un esprit nouveau d'humanité remplace, dans le traitement des malades, la barbarie des anciens usages. En 1840, la campagne depuis longtemps menée au bénéfice des petits ramoneurs

aboutit à une loi ; il est désormais interdit de faire grimper dans les cheminées ces enfants noirs de suie, le plus souvent volés à leurs familles, et qui avaient fourni à la pitié bourgeoise un de ses thèmes favoris. La « presse » ou recrutement forcé des marins, sur les quais des grandes villes maritimes, est supprimée en 1835. C'est vers 1840 que, sous l'influence de l'opinion publique, le duel disparaît définitivement des mœurs anglaises ; une loi en 1844 l'interdit même aux officiers. Depuis le XVIIIe siècle, la conscience puritaine s'était attaquée à cette tradition aristocratique, dont la force sociale n'était pas moindre en Angleterre qu'en France ; il fallut pour en triompher l'avènement de la classe moyenne, hostile à la conception féodale de l'honneur, et le grand mouvement de réforme morale qui marque cette période critique. En même temps, un premier succès récompensait la protestation de la sentimentalité anglaise contre les souffrances infligées aux animaux ; cette protestation généreuse d'ailleurs, et restée ardente, qui anime aujourd'hui encore la ligue contre la vivisection. Favorisés par la brutalité ancienne des instincts et des mœurs britanniques, les divertissements tels que les combats de coqs, les batailles de chiens et d'ours, avaient toujours été populaires ; la loi de 1835 les interdit dans les rues.

On peut citer encore la réforme du système pénitentiaire, poursuivie avec énergie depuis le XVIIIe siècle par une série d'apôtres et de philanthropes ; durant

les vingt premières années du règne de Victoria, des expériences entreprises dans un esprit humanitaire, et qui ne furent pas toujours heureuses, se traduisirent enfin par la construction de prisons plus conformes à l'hygiène physique et morale. Ou la lutte menée par l'initiative privée et les pouvoirs publics contre les conditions sanitaires mauvaises où vivait, surtout dans les grands centres industriels, la population misérable : cette lutte, entreprise sous la leçon cruelle des événements, après les épidémies meurtrières de choléra et de typhus, réclamée d'ailleurs avec insistance par les théoriciens de l'intervention sociale, s'organise en 1848 autour d'une « Société contre les habitations insalubres »; la même année est créé un comité permanent d'hygiène; en 1851, une loi spéciale vise l'amélioration des logements ouvriers. Enfin, la croisade contre l'alcoolisme, qui commence dès 1842 à faire reculer le fléau. Animé d'une inspiration religieuse, conduit en Irlande par un prêtre catholique, le Père Mathieu, aidé par les impôts dont le Parlement frappe la vente des alcools, cet effort de régénération sociale prend vite, en Angleterre, les allures d'un mouvement national et mystique; vers le milieu du siècle, la vieille réputation d'ivrognerie que s'était assez justement attirée la société anglaise commence à être contredite par une sérieuse réforme des mœurs. L'antialcoolisme est dès lors un des centres vivants de la morale sociale qui se fait; l'une des lignes de force à la fois religieuses et pratiques dont le nou-

veau libéralisme essaiera de constituer, plus tard, la trame plus solide de sa doctrine.

II

En même temps que s'exerçait, pour la conservation et la paix sociale, l'action réformatrice des instincts dans les classes dirigeantes, la classe ouvrière réagissait de son côté, pour son intérêt propre, contre les effets meurtriers de l'anarchie économique. Si l'on néglige le Chartisme, tentative malheureuse d'organisation révolutionnaire, c'est le mouvement syndical qui constitue, de 1830 à 1880, la réaction spontanée du peuple ouvrier et son effort de reconstruction organique.

Effort de sagesse instinctive et expérimentale, où la théorie n'a aucune place. Au contraire, c'est en renonçant aux vagues ambitions théoriques d'un moment que les « Unions » se sont élevées sur des assises solides et durables. On sait comment elles naquirent, dès le XVIII[e] siècle, sans racines dans le passé, des besoins d'action collective qu'entraînait à sa suite la révolution industrielle. Sévèrement réprimées par la loi sous le nom de « coalitions ouvrières », elles reçurent, on l'a vu, du libéralisme philosophique, en 1824 et 1825, leur charte d'affranchissement. Aussitôt commença, pendant les années critiques 1829-1848, leur période révolutionnaire. Profondément imprégnés par l'Owenisme, touchés

en certains cas par le mouvement Chartiste, les syndicats, qui prennent alors pour la première fois le nom de « Trade Unions », se laissent entraîner au rêve d'une fédération de tous les métiers, en vue de la grève générale. A la violence répond la violence; c'est l'époque où le gouvernement envoie au bagne des journaliers de Dorchester, coupables de s'être affiliés sous serment à l'Union nationale; où les patrons exigent de leurs hommes la déclaration écrite qu'ils ne font point partie d'un syndicat.

Après l'échec de ces tentatives désespérées, dont la plus fameuse est celle de 1834, après des reprises spasmodiques, coupées de marasmes, les éléments viables d'organisation sociale contenus dans ces agitations confuses se dégagent et se précisent. La propagande d'Owen aboutit à l'idée coopérative; et instruits par l'échec des associations de production, les coopérateurs trouvent dans les associations de consommation la forme de solidarité pratique la mieux adaptée à la préparation de la fraternité économique. En 1844 est fondée la société des « Pionniers de Rochdale », modèle de tant d'autres. — Et dans le domaine syndical, diverses influences favorisent l'apparition d'un type nouveau : l'apaisement des esprits après 1848, le progrès des affaires et de la prospérité générale, l'acceptation par les syndiqués des tendances libérales, vulgarisées par les disciples de Ricardo; le prestige croissant des sociétés d'ouvriers du livre, acquises de bonne heure à l'action pacifique et méthodique. En 1851

est organisée la Société des Mécaniciens, sur laquelle le syndicalisme devait prendre exemple pendant quarante années.

Les Unions offrent désormais des caractères stables, façonnés par l'expérience. Elles écartent toute ambition révolutionnaire, et se restreignent à des objets immédiats et précis. Limitées à des métiers déterminés, et trouvant dans cette limitation même une garantie d'existence, elles construisent progressivement des organismes économiques ou politiques plus larges, capables de modifier en leur faveur les conditions générales du milieu. La Société des Mécaniciens « amalgame » un grand nombre de syndicats locaux, dirigés par un comité central pour la défense des intérêts professionnels; et de même se créent des fédérations nationales des principaux métiers. De l'apprentissage fécond que réclame la direction financière des syndicats, sortent des hommes à l'esprit net, au jugement avisé, élite ouvrière qui fait peu à peu la conquête de l'opinion bourgeoise, et pénètre au Parlement.

A partir de 1861 paraissent les « Trades' Councils », où sont représentées les diverses Unions d'un même centre. Sous l'action de la « Junte », groupe de secrétaires et d'administrateurs, une pression politique continue, dirigée contre les clauses prohibitives de la loi qui réglait le contrat de travail, aboutit enfin à la reconnaissance pleine et entière du droit syndical encore menacé. Rendue nécessaire par la sympathie des radicaux pour la cause ouvrière, mais

compromise un moment par la mauvaise volonté du parti libéral, encore acquis à l'orthodoxie économique, cette victoire définitive de l'idée unioniste (1875-1876) fut l'œuvre des conservateurs, ici encore mieux préparés que leurs rivaux à l'interventionnisme et à la solidarité commençante. — Enfin, en 1868 se tient le premier Congrès des syndicats; bientôt la réunion annuelle de ce parlement ouvrier est saluée avec sympathie par les pouvoirs publics et l'opinion; et la paix sociale semble assurée par l'admission d'une aristocratie du travail à la libre discussion de ses intérêts propres. Lorsqu'en 1872 est créé le Comité Parlementaire, chargé de réclamer le vote de lois favorables aux travailleurs, les limites de l'initiative syndicale en matière législative semblent pacifiquement atteintes.

En dehors de cette nouvelle action politique, heureuse par sa fermeté mesurée, les Unions avaient poursuivi dans la région des intérêts quotidiens leur développement traversé encore d'incidents et de luttes, mais qui parvient peu à peu à s'imposer. Entre 1870 et 1875, la majorité des patrons comme le gouvernement acceptent en fait la discussion collective du contrat de travail. Vers cette époque, le syndicat anglais apparaît sous sa forme typique, avec toute l'originalité de ses caractères. C'est moins un instrument de combat qu'une société de secours mutuels. Il groupe, dans chaque métier, une très forte proportion des ouvriers qualifiés (skilled), à l'exclusion des aides et manœuvres, qui

forment une plèbe ouvrière. Ses membres, disciplinés et marqués de cette empreinte si nette que donne en Angleterre la respectabilité sociale, participent à la dignité qu'assure l'indépendance économique. Ils paient avec régularité des cotisations élevées, nécessaires pour former la caisse d'assurances qui est la raison d'être de l'Union ; assurance sur la vie et contre le chômage, caisse de retraites pour les vieillards et les invalides. De telles charges entraînent un budget considérable, de fortes réserves, et la prudence comme les responsabilités attachées à la richesse acquise. Aussi la défense des intérêts corporatifs est-elle conçue par le syndicat traditionnel dans un esprit de conciliation et d'accord. La grève est une arme désespérée, rarement employée sans nécessité absolue; dans la moyenne des cas, l'entente survient avant la bataille. Les premiers députés ouvriers sortis des Unions ont apporté aux Communes des tendances modérées, et ont agi de concert avec la fraction radicale du parti libéral. Cette élite de secrétaires et de représentants du travail s'est inscrite sans effort, par ses goûts sociaux, ses instincts, ses sentiments religieux et loyalistes, dans les cadres de la bourgeoisie dirigeante; et le succès du syndicalisme anglais a paru un moment annoncer l'apaisement définitif des appétits révolutionnaires.

Quelles qu'aient été les sympathies des hommes de pensée rationnelle et désintéressée — comme la petite école des positivistes anglais — pour le mou-

vement d'organisation ouvrière, il appartient cependant, par son histoire et ses caractères, à la réaction contre le libéralisme individualiste. Combattu ou non par les classes possédantes, le syndicalisme, comme la législation protectrice du travail, traduit la protestation spontanée de l'instinct solidariste et pratique contre l'anarchie économique. Aussi est-il, par son sens intérieur, conservateur autant qu'il est constructif.

III

Si l'on considère non plus la classe ouvrière, mais l'ensemble de la société entre 1832 et 1884, il est facile de voir que les mœurs nouvelles, résultante de toutes les influences sociales et morales déjà énumérées, expriment aussi bien la revanche des instincts que la poussée bourgeoise et rationaliste. Les forces de conservation gardent leur prise sur la vie anglaise; et la victoire de l'individualisme est diminuée, compensée de toutes façons par les croissances organiques ou les survivances du passé.

L'observateur étranger qui visitait l'Angleterre vers 1860 pouvait croire y retrouver, modifiées à peine, l'apparence et la réalité des anciennes mœurs. Concentrée dans les villes ou les régions industrielles, la grande bourgeoisie d'affaires ne mettait point sa marque sur les vastes espaces du pays agricole. Là, toujours forte de son prestige immémorial, l'aristocratie maintenait sur le peuple des campagnes sa

souveraineté incontestée. Prête d'ailleurs à justifier son pouvoir par d'utiles initiatives, assez souple pour s'adapter aux besoins nouveaux, elle donnait souvent l'exemple de l'activité sociale et philanthropique vers laquelle s'étaient tournés les esprits. Non seulement elle intervenait dans la lutte industrielle pour appuyer de son influence la cause de la législation protectrice, cherchant ainsi dans une application imprévue de son idéal autoritaire et patriarcal une arme de combat contre la classe rivale des patrons; mais, comme l'y conviaient ironiquement ses adversaires, elle regardait plus près d'elle, aux portes mêmes de ses châteaux, les misères agricoles, et parfois entreprenait sincèrement d'y porter remède. Si l'évolution démocratique de la constitution anglaise a pu se concilier longtemps avec le maintien du privilège nobiliaire, et si l'influence des grands propriétaires est restée presque intacte jusqu'à nos jours, l'explication n'en doit pas seulement être cherchée dans les instincts conservateurs de la race, ni dans l'état arriéré du régime économique des campagnes; les efforts honnêtes faits par l'élite des « landlords » pour mettre leur rôle providentiel au niveau d'une conscience plus exigeante, ont beaucoup contribué à ce résultat. Dans la moyenne des cas, la sollicitude du maître constitue, pour le fermier, le tenancier ou même le journalier agricole, une sorte de garantie morale et matérielle contre les risques les plus graves de la vie; il est inutile d'ajouter que cette dépendance exige d'eux, en

matière politique ou religieuse, une certaine docilité d'esprit.

Les campagnes anglaises sont restées la forteresse solide de l'Église anglicane, alors que les sectes dissidentes ont élargi leur domaine dans la bourgeoisie des villes ou parmi les foules des centres ouvriers; et quand la loi électorale de 1884 eut donné le droit de vote aux paysans, le parti conservateur sortit fortifié et non affaibli de la réforme. A l'abri du château majestueux ou du manoir simple et digne, près des murs enguirlandés de lierre que surmonte un clocher gris et fin, le village anglais continue, pendant tout le milieu de l'ère Victorienne, la vie calme, sans fièvre, dans laquelle il s'est laissé glisser après la période agitée qui en marque le début; résigné à sa décadence économique comme à une fatalité naturelle, ne discutant plus la victoire du libre-échange, il accepte alors sa destinée, et s'assoupit dans cette inertie fière ou cette activité ralentie qui donne aujourd'hui à la vieille agriculture anglaise son caractère et comme sa distinction propre. Le mouvement qui emporte l'ensemble du pays vers une organisation sociale plus moderne et plus rationnelle, vers une vie plus intense, ne s'y fait qu'à peine sentir; et sa volonté politique et sociale, concentrée entre les mains de ses maîtres héréditaires, se tourne toute en faveur des réactions instinctives grâce auxquelles l'Angleterre, un moment entraînée par le vertige industriel, se réadapte aux nécessités intérieures de son génie et de sa race.

Dans les villes, cependant, les mœurs nouvelles reçoivent aussi, sur bien des points, l'empreinte du passé, ou corrigent d'elles-mêmes, par des croissances spontanées, les effets excessifs des forces d'où elles sont sorties. La victoire bourgeoise ne modifie pas, autant qu'elle l'a fait en France, la physionomie de la société anglaise. Une des causes principales, et l'un des aspects essentiels, de cette survivance, est le snobisme, phénomène universel, mais peut-être plus particulièrement britannique. Plus qu'ailleurs, le prestige de l'aristocratie est accepté par la classe moyenne, qui l'a dépouillée, pour une part, de son autorité politique; et de ce culte pour les façons d'être, les modes, les goûts et les idées associés à la distinction nobiliaire, se forme un état d'esprit conservateur à l'égard des habitudes et institutions traditionnelles.

Les parvenus de l'industrie et du commerce ne songent pas à imposer un ton social en harmonie avec leur propre histoire et les réalités économiques où s'est alimentée leur fortune; ils s'efforcent, au contraire, de faire entrer leur vie dans le cadre façonné par d'autres besoins et d'autres âges. Comme elle l'avait toujours fait, la noblesse s'ouvre pour accueillir dans ses rangs les plus riches et les plus influents de ces hommes nouveaux; mais ceux mêmes qui ne peuvent prétendre à cette consécration suprême veulent du moins imiter d'aussi près que possible le modèle d'élégance et de dignité qui les fascine; le manufacturier, le marchand enrichi devient aussitôt

propriétaire, et sa maison des champs ressemble bientôt à s'y méprendre aux demeures plus anciennes de la « gentry ». Déjà pénétré jusqu'aux moelles du goût social de la respectabilité, obéissant à un code établi par d'autres que lui-même, et auquel il apporte seulement, comme nuance nouvelle, une observance morale plus stricte et plus puritaine, il se montre aussi le pieux adorateur du sang et du titre. Le contact direct avec les membres de la classe supérieure, êtres d'une autre espèce, ou, à défaut du contact, l'attention et l'admiration à distance, fournissent à sa vie des ambitions et des joies innocentes et conservatrices, dont l'influence amortit en lui la vigueur des instincts individualistes et des idées radicales. Un processus constant d'assimilation et d'imprégnation sociale se fait ainsi, ramenant au ton élaboré par l'ordre ancien les éléments très divers — classes, intérêts, appétits, sentiments — que l'ordre nouveau tire des profondeurs et porte à la surface; et, dans le ton de la vieille société oligarchique, c'est un peu de son esprit qui se perpétue, toujours actif. Il est impossible de comprendre l'Angleterre à moitié démocratique de 1880, sans y voir, à côté des impulsions réformatrices d'origine bourgeoise qui la poussent vers une vie nouvelle, les influences réactionnaires puissantes et subtiles, d'origine aristocratique, que les mœurs leur opposent, et qui ont prise sur la classe même d'où ces impulsions proviennent. Et comme la petite bourgeoisie partage les goûts de la grande, comme le snobisme

atteint jusqu'au peuple des villes, acharné, lui aussi, à dorer sa pauvre existence d'un reflet de dignité empruntée, on peut regarder ce produit particulier du conflit moderne des classes comme une des grandes forces morales qui retardent ou modifient, depuis un siècle, l'évolution de l'Angleterre.

D'autres sentiments, d'autres caractères, plus anciens et mieux enracinés encore dans l'esprit anglais, interviennent en même temps, et contribuent à fortifier dans les mœurs les tendances organiques et stabilisatrices que représentent, dans l'ordre intellectuel, les doctrines des Carlyle et des Ruskin. Plus largement que le mouvement d'Oxford, la réaction puritaine est la traduction religieuse de la revanche des instincts; en liant plus étroitement la conduite individuelle et la vie nationale aux enseignements de la Bible, elle rattache le présent au passé, et retient la société bourgeoise sur la pente du renouvellement moral et social où la révolution industrielle l'avait engagée. Rien de plus facile d'ailleurs, de plus naturel que cette action inhibitrice : la classe moyenne portait en elle l'esprit du Puritanisme, et c'est de sa propre victoire qu'est sorti le rigorisme religieux de l'Angleterre moderne.

Après la guerre civile, la République de Cromwell et le règne des saints, la Restauration et le XVIIIe siècle anglais avaient vu s'épanouir à nouveau la tradition libre et joyeuse de la jeunesse Élizabéthaine; malgré la ferveur, la généralité des sentiments religieux dans une société profondément



chrétienne, la « merry England » des mœurs grasses et joviales s'était perpétuée jusqu'au temps de Waterloo, acceptée et favorisée, au moins indirectement, par les dirigeants aristocratiques dont la vie privée était souvent peu édifiante. — La grande leçon de terreur et de scandale que l'Angleterre tira de la Révolution française, la réaction des idées et des goûts contre le XVIII[e] siècle, l'avènement de la jeune reine Victoria, combinent leurs effets pour changer, de 1800 à 1840, le ton moral de la cour et du pays tout entier; mais la cause principale de cette transformation est le déplacement d'équilibre social, qui donne la prédominance à la bourgeoisie. En majorité dissidente, en partie Méthodiste, nourrie dans la discipline sévère de sectes plus attentives à la conduite qu'aux observances rituelles, elle éteint l'éclat frivole et gai de la vie aristocratique sous l'uniformité sobre de ses sentiments et de ses mœurs. Une opinion publique exigeante, toujours en éveil, unanime et toute-puissante, se crée alors, qui passe sur les fantaisies ou les licences individuelles le niveau impitoyable de ses jugements et de ses censures. L'apparence, sinon la réalité, de la foi religieuse, et d'une conduite conforme aux lois morales, est désormais imposée à tous ; et, conséquence de ce régime, une nuance déjà ancienne de l'hypocrisie puritaine, le « cant », se développe, frère du snobisme et inséparable de lui. La littérature, la presse, le théâtre, les beaux-arts, s'astreignent à une retenue qui forme, avec le ton de la vieille Angle-

terre, un contraste extrêmement marqué; la vie publique, la vie privée, se soumettent à la réalité ou à la convention d'une austérité nationale.

Il serait hors de propos ici de chercher si le peuple anglais a gagné ou perdu en maîtrise de soi, en vérité et santé intérieure, à cette décision dont sont responsables ses nouveaux maîtres, mais vers laquelle s'orientaient depuis longtemps ses destinées psychologiques. Il suffira de répéter que cette marée puritaine, dont le flot commence à peine à décroître, a constitué pendant le dernier siècle un autre aspect des réactions intérieures par lesquelles l'adaptation instinctive a maintenu en Angleterre, contre la désintégration de l'individualisme, la cohésion et l'unité organique de la vie sociale.

Il faudrait faire encore sa place à un autre sentiment, nouveau celui-là, et dont la naissance est peut-être l'enrichissement moral le plus certain du XIXe siècle : la conscience inquiète, dans les classes dirigeantes, d'une solidarité sociale insuffisamment reconnue par les lois. On a vu quelle a été, de 1840 à 1860 en particulier, l'activité de l'intervention législative ou philanthropique; on doit y discerner sans doute l'œuvre de l'instinct conservateur, l'intuition d'un péril national, et les mesures de défense spontanément décidées par la sagesse politique; et aussi, l'effet des doctrines idéalistes et sentimentales, de la renaissance philosophique, esthétique et religieuse, convergeant vers la formation d'un état d'esprit socialement actif. Mais, dans les mœurs

elles-mêmes, il faut signaler les changements psychologiques généraux qui donnent à cet état d'esprit sa réalité. On peut dire que vers 1850 la société anglaise accepte, dans son ensemble, la notion d'un contrôle nécessaire de l'État sur les initiatives économiques des particuliers et sur les rapports des citoyens entre eux, même hors des cas prévus par le droit pénal; qu'elle admet le devoir d'une charité vigilante exercée par les classes supérieures au profit des déshérités de la vie. Diffus dans les consciences, vaguement teinté d'interventionnisme chrétien, ce sentiment nouveau, ce « remords social », est à la fois l'effet et la cause du mouvement théorique et des résolutions pratiques où se traduit socialement la revanche des instincts.

IV

Elle ne se traduit pas moins nettement dans les activités désintéressées de l'esprit. L'art est renouvelé, on l'a vu, par le mouvement préraphaélite; la peinture d'abord, plus tard l'architecture, les arts décoratifs, prennent un caractère nouveau de recherche à la fois et de sincérité. A l'influence de Ruskin, vers la fin de cette période, s'ajoute celle de W. Morris, et l'impulsion de ces deux riches personnalités se retrouve dans l'effort d'ensemble que fait l'esthétisme anglais pour parer de beauté le cadre de la vie et la vie elle-même.

La littérature offrait cependant aux apôtres de

l'idéalisme les moyens d'expression les plus directs. Carlyle, Ruskin et Newman sont parmi les plus grands écrivains anglais; le premier ardent et intense, massif et concentré, chargeant d'énergie saxonne le plus germanique des styles; le second éclatant, sonore, délicat et magnifique, entraînant au rythme majestueux de sa période l'extase mystique ou l'âpre satire; le troisième ferme et souple, attique et subtil, plein d'une émotion sobre et d'une chaleur contenue. Par eux déjà, l'apport intellectuel et sentimental de la réaction instinctive avait été coulé dans le moule littéraire. — Mais, autour d'eux, nombreux sont les hommes qui, moins originaux que ces grands initiateurs, expriment dans la poésie ou la prose des tendances de même sens. La littérature d'imagination et d'intuition, le nouveau romantisme, transformé par l'inspiration artistique ou sociale, s'oppose ainsi à la littérature rationaliste et réaliste où l'on a pu voir plus haut l'un des aspects du mouvement démocratique et scientifique. Mais il est essentiel de marquer nettement que cette division est en grande partie forcée; les écrivains anglais, on l'a dit, n'épousent point aussi étroitement qu'en Allemagne les conflits intérieurs des forces économiques ou des idées; et dans leurs sensibilités plus indépendantes se mêlent plus souvent en combinaisons toutes personnelles les tendances et les courants de leur époque; il est ici moins légitime qu'ailleurs, s'il est aussi nécessaire, d'établir des oppositions tranchées. Un romancier comme Dic-

kens peut appartenir, par un côté de son tempérament, à la poussée libérale et bourgeoise qui fonde l'ordre nouveau ; par sa religion émue de la souffrance humaine, par son plaidoyer chaleureux en faveur des misérables, il participe au sentimentalisme social de 1840, et son influence est l'une des composantes morales de cette conception plus organique de la vie collective, dont on a essayé plus haut d'expliquer la naissance.

Le roman de l'époque, à vrai dire, est tout pénétré d'intentions sociales ; et chez Thackeray lui-même ou chez Eliot on ne saurait dire si l'esprit réaliste et objectif réussit à dominer la révolte contre l'injustice et le frémissement de la pitié. Mais chez Mrs. Gaskell, qui prêche la réconciliation des classes dans le rayonnement d'une charité chrétienne ; chez Kingsley, le chef, avec Maurice, des « Christian Socialists » de 1848, et dont l'œuvre est animée d'un souffle vigoureux de fraternité humaine ; chez Disraeli, l'inventeur du Torysme social, on saisit plus nettement l'attitude caractéristique de la revanche des instincts : l'hostilité déclarée contre l'application systématique de la froide raison aux rapports matériels ou moraux entre les hommes. Disraeli, d'ailleurs, est plus qu'un écrivain ; l'un des premiers en Angleterre, il a su dégager et organiser en un faisceau puissant les tendances politiques vagues de la réaction instinctive. La synthèse hardie du traditionalisme conservateur, du mysticisme religieux et esthétique, et du sentiment nouveau de la solida-

rité sociale, qu'il a tentée vers 1845 dans ses romans, est l'une des contributions les plus originales qui aient été apportées à la pensée anglaise au XIXe siècle. En lui est devenu conscient l'effort obscur de l'aristocratie et des instincts de continuité historique pour détruire l'œuvre de l'individualisme révolutionnaire, en opposant à la démocratie le socialisme d'État. Destiné à une fortune éclatante, le Torysme social devait passer au premier plan de la vie politique anglaise à la fin du siècle ; on y reviendra plus loin.

Les deux plus grands poètes de cette époque, Tennyson et Browning, n'appartiennent exclusivement ni à l'une ni à l'autre des deux attitudes en présence ; ils semblent illustrer la conciliation profonde que la sensibilité anglaise peut effectuer entre elles, et montrer la route par laquelle les plus complets et les plus représentatifs des esprits anglais ont cherché depuis à la réaliser. Tennyson porte en lui quelque chose du libéralisme moderne et démocratique ; sa pensée s'ouvre largement aux perspectives du progrès national et humain, sous l'action de la raison et de la science. En même temps, ses instincts le rattachent au groupe politique de la « Jeune Angleterre », qui accepte vers 1845 l'évangile social de Disraeli ; et ses poèmes expriment avec une force et une vérité d'accent significatives tous les sentiments traditionnels sur lesquels est fondé l'ordre ancien de l'Angleterre : la religion du passé, le culte des ancêtres et des vieilles familles,



le charme du décor et des mœurs où fleurit naturellement l'autorité patriarcale de l'aristocratie. Nul poète n'a mieux donné la vie aux éléments impondérables, images et émotions, où s'alimente le conservatisme instinctif de la race anglaise.

Browning, par la forme de son art et certains aspects de sa pensée, marque la victoire de l'objectivité philosophique et scientifique sur le romantisme affaibli ; il montre, comme G. Eliot, la préférence intérieure qui porte l'écrivain à percevoir les choses et les hommes dans leur réalité souveraine; et sa dialectique lucide fait de sa poésie une source rayonnante d'intelligence. Mais s'il y a du rationalisme en lui, il n'y a pas moins de mysticisme; sa foi morale vigoureuse et riche colore tous les aspects de la vie; son sens profond des événements et des croissances de l'âme ne s'arrête pas avant d'avoir atteint le domaine des intuitions et de la subconscience; il diffuse à travers l'analyse passionnée des caractères et des actes une généreuse ardeur de pitié et d'amour; le Christianisme social qui dort au fond de presque tous les cœurs religieux, en Angleterre, est une des suggestions qui émanent de son œuvre, où d'innombrables lecteurs, pieusement, vont chercher des leçons de conduite et des motifs d'édification. On pourrait à bon droit le ranger parmi les représentants littéraires de la réaction mystique.

Il faut y ranger sans conteste les poètes préraphaélites — les Rossetti, W. Morris, Swinburne lui-même, dont l'inspiration et l'expression, vers 1860,

sortent des mêmes principes qui venaient de renouveler la peinture anglaise. Cette école de poésie transpose, dans un autre domaine, les intentions et le programme du réveil Ruskinien; son effort d'art retourne aux sources de l'imagination romantique, évoque le prestige du passé, cherche dans une simplicité savante un plus sûr raffinement, et entoure volontiers des lignes imprécises du symbole une pensée à la fois mystérieuse et colorée. Par son caractère exclusif et dévot, son intransigeance doctrinale, elle illustre la réaction du besoin esthétique contre la médiocrité vulgaire des mœurs bourgeoises; elle dresse en face du rationalisme moderne la protestation vivante du rêve, de l'histoire et de la beauté.

V

Enfin, dans l'esprit public, dans les mouvements de sensibilité et d'imagination où s'élaborent les transformations morales, naît à ce moment, de toutes ces réactions instinctives, l'attitude psychologique et la doctrine d'action nationale que l'on appelle aujourd'hui l'impérialisme.

L'Empire anglais date en fait du XVIIIe siècle ; plus ancienne encore, l'expansion britannique sur le monde, la recherche pacifique des marchés ou l'appétit guerrier de conquêtes, caractérisent l'histoire d'Angleterre, on le sait, depuis ses origines. Mais préparé par Élisabeth et Cromwell, réalisé sous

les Georges par l'âpre énergie ou le génie de leurs ministres, de leurs gouverneurs et de leurs capitaines, l'Empire ne prend nettement conscience de lui-même qu'au XIXe siècle. Cet éveil a été rendu possible par l'exaltation du sentiment de la race et de l'imagination collective, sous l'influence des mêmes excitations qui produisaient, en Angleterre, une renaissance morale, religieuse, esthétique et sociale. Les origines de l'impérialisme contemporain appartiennent nettement à la revanche des instincts.

De 1820 à 1850, le radicalisme philosophique s'était traduit en politique étrangère par la théorie de la paix (« peace »), comme il réclamait, à l'intérieur, des économies et des réformes (« retrenchment and reform »). L'école de Manchester, on l'a vu, poussait jusqu'au pacifisme ses espérances humanitaires d'harmonie et de liberté commerciales. Repliée d'ailleurs sur elle-même, absorbée par le grave souci de son évolution constitutionnelle, l'Angleterre après Waterloo était entrée dans la période la moins troublée de ses relations internationales. Le domaine colonial constitué aux siècles précédents ne s'était pas sensiblement accru depuis 1815, lorsque la révolte de l'Inde (1857), frappa comme un avertissement du destin les esprits oublieux de ces lointains problèmes.

L'Amérique s'était naguère rendue indépendante : en allait-il être de même de l'Asie? Il ne manquait pas de politiciens ni de penseurs pour se résigner à de futures séparations, ou même pour les appeler

de leurs vœux. Le lien d'intérêt ou de droit entre les colonies et la métropole n'apparaissait pas clairement aux logiciens du libéralisme; leurs principes individualistes les conduisaient au contraire à dissocier dans l'espace ces communautés humaines à tant d'égards si différentes, et que rapprochait seulement une fiction directement dérivée des notions surannées de la souveraineté médiévale. La libre marche de l'Angleterre vers une organisation meilleure, plus juste et plus rationnelle, ne serait-elle pas entravée par le souci pesant de ces nations jeunes encore, ou à demi barbares, moins développées qu'elle-même, et aux destinées desquelles il lui fallait veiller? Sous toutes ces influences s'était formée, au milieu de l'ère Victorienne, une opinion indifférente ou hostile au resserrement des liens de l'Empire; l'avènement de la démocratie semblait annoncer, pour un prochain avenir, la rupture de l'imparfaite et chaotique association mondiale où le hasard des batailles et du commerce avait fait entrer jadis, sans qu'elle s'en rendît compte, l'Angleterre désormais consciente et maîtresse d'elle-même.

C'est alors que dans le domaine des relations extérieures, comme dans tous les autres, la réaction instinctive opposa ses tendances à celles du rationalisme utilitaire; et qu'un sentiment exalté, vigoureux de la nationalité britannique, une conception imaginative de sa grandeur et de sa mission providentielle, le respect et le désir des luttes où s'affirme l'énergie et se trempent les caractères, et une per-

ception plus concrète des réalités matérielles et morales, s'éveillèrent à la voix des Carlyle et des Kingsley.

Le prophète du devoir et de la volonté sanctifiait l'effort de la conquête, où la victoire du chrétien sur le barbare est celle du bien sur le mal; il détournait vers les terres vierges des colonies les populations affamées des centres industriels, et cherchait dans l'émigration un remède au problème social; son imagination donnait une valeur organique et substantielle aux rapports jusque-là tout abstraits qui unissaient la mère-patrie à ses filles; il saluait entre la vieille Angleterre et l'Angleterre nouvelle et plus grande une étroite communauté familiale, faite d'un même sang et d'une même âme. Comme au droit divin du héros, il croyait à la supériorité morale des peuples forts; son enseignement tendait à stimuler dans la race anglo-saxonne la conscience de sa destinée et le mépris agressif des civilisations rivales. Son disciple Kingsley prêchait un Christianisme viril, combatif et « musculaire »; pour lui le culte des sports, hygiène la meilleure des corps et des âmes, trouvait son couronnement dans celui de la guerre, la plus enivrante et la plus noble école de courage et de sacrifice. — La campagne de Crimée (1854-1855) et la révolte des Cipayes, coup sur coup, tiraient l'Angleterre de sa léthargie pacifique; si la seconde fournissait un argument aux pessimistes, elle fouettait dans la masse les instincts dominateurs et l'orgueil national; si la première

révélait le désordre et l'insuffisance de l'organisation militaire anglaise, elle faisait passer sur le pays le vertige des batailles, et réveillait dans les veines de la jeunesse le vieil appétit d'héroïsme et de victoire. — De toutes parts, cependant, les apôtres de l'idéalisme proclamaient la chevalerie nouvelle, la croisade de la volonté bonne contre le mal; un élargissement naturel étendait leur dogmatisme autoritaire et intuitif aux luttes des nations et des races; et ce que Ruskin écrivait pour exalter dans les âmes le devoir social et l'orgueil d'être Anglais, se tournait aisément chez ses lecteurs en une foi étroite dans l'application de la discipline anglaise aux corruptions et aux scandales de l'univers. Lorsqu'un problème de justice politique (le jugement du gouverneur Eyre, en 1868), dresse les uns contre les autres les partisans de l'humanitarisme et ceux de l'action énergique en matière coloniale, nous voyons parmi les premiers les hommes de principes, les rationalistes, les intellectuels; et parmi les seconds, les plus illustres champions du mysticisme religieux et social.

Le théoricien ingénieux du Torysme démocratique, Disraeli, est peut-être l'inventeur le plus authentique de l'Impérialisme. Dès avant 1850, dans un de ses romans, il entoure d'un prestige oriental la mission Asiatique de l'Angleterre; il cherche à restaurer la monarchie et la cohésion nationale par l'efficacité de sentiments nouveaux, et voit dans la reconnaissance de l'Empire le meilleur aliment de l'enthou-

siasme et de la loyauté anglaise. Devenu premier ministre, il poursuit méthodiquement la réalisation de ses rêves, et imprime à la politique étrangère une direction fermement impériale. La proclamation de la reine Victoria comme impératrice des Indes à Delhi (1877) marque le triomphe de l'idée nouvelle.

VI

Ainsi la revanche des instincts aboutit, comme le libéralisme rationaliste, à la formation d'un optimisme politique et social. De 1860 à 1880 environ, tandis que la prospérité industrielle et commerciale de l'Angleterre se développe sans obstacle à travers le monde, son évolution pacifique vers des formes d'existence à la fois plus libres et tout aussi organiques semble assurée par le jeu alternatif ou simultané de l'adaptation réfléchie et de l'adaptation instinctive. Un équilibre provisoire, peut-être même définitif, paraît aux contemporains réalisé entre ces tendances, comme entre les exigences opposées de l'individualisme et de la solidarité nationale. Si la mise en harmonie de la constitution anglaise, des services publics, des idées, des lois et des mœurs, avec les conséquences économiques et morales de la grande industrie, a menacé, un moment, la stabilité et la continuité de l'ordre établi, les mouvements compensatoires déterminés par les activités intuitives et les besoins spirituels dans les âmes, les lois

et les mœurs suffisent, selon toute apparence, à écarter le péril, et à restaurer en Angleterre l'unité psychologique et la paix sociale nécessaires à la vie.

Sans doute les critiques idéalistes de la culture et de la civilisation anglaise n'apaisent point, dès lors, l'accent véhément de leurs condamnations; Carlyle dénonce toujours la corruption matérialiste de la société bourgeoise; Ruskin continue à déplorer la torpeur des âmes et la brutalité sordide du régime économique; Matthew Arnold, de son côté, réclame plus de liberté intellectuelle et d'affinement moral aux « Philistins » ou aux « Barbares » qui se partagent le pouvoir. Mais quel que soit le succès de leurs lamentations éloquentes, le profond et obscur génie qui veille aux destinées de l'Angleterre ne les écoute point; la volonté anonyme des foules sommeille sans inquiétude; elle sait les dangers évités et croit les problèmes résolus.

L'étaient-ils cependant? L'idéalisme des prophètes n'a mis au cœur des hommes et n'a inscrit dans la vie sociale qu'une dose médiocre d'enthousiasme spirituel et de solidarité active; l'effort des doctrinaires et des raisonneurs n'a enrichi le tempérament anglais moyen, ses opérations mentales et ses méthodes spontanées, que d'une médiocre et diffuse aspiration à l'intelligence. L'adaptation réfléchie, dans le drame qui vient de se jouer, a été vaincue par l'adaptation instinctive; non seulement elle n'a pas réussi à s'imposer, mais son action a été

dépassée par la réaction qu'elle a suscitée. C'est pourquoi, lorsque l'Angleterre s'éveille à de nouveaux problèmes, l'insuffisance de sa méthode et de sa lumière intérieure apparaît de nouveau comme la source principale de ses difficultés et de ses crises

LIVRE III

LES NOUVEAUX PROBLÈMES

(1884-1910)

L'évolution de l'Angleterre moderne a pris, depuis une trentaine d'années, un caractère nouveau. Après la rupture de l'équilibre provisoire où elle s'était un moment fixée, elle se poursuit plus rapide et plus large ; et au lieu qu'elle avait obéi jusqu'alors à des nécessités purement intérieures, elle est déterminée aujourd'hui surtout par la pression d'influences étrangères. Ce n'est plus seulement à elle-même, c'est encore au monde, que l'Angleterre cherche maintenant à se réadapter.

Et cette origine extérieure de l'adaptation est justement ce qui en rend la marche plus prompte et la portée plus vaste. Tant que la nation anglaise, en effet, trouvait en elle-même les raisons décisives de changement qui ont soulevé, entre 1832 et 1880, deux mouvements complémentaires et parallèles de réforme politique et sociale, elle était maîtresse de choisir non seulement les voies, mais l'allure de ses

démarches et de son progrès; et les réclamations qui l'y poussaient n'étant presque jamais celles de l'ensemble, mais d'ordinaire celles d'une classe de citoyens, l'hostilité ou l'indifférence des autres classes constituait pour cette impulsion novatrice un frein puissant. Aussi l'adaptation réfléchie non moins que l'adaptation instinctive ont-elles été l'une et l'autre, pendant cette longue période, dominées, contenues et ralenties par le sens supérieur et invincible de la prudence traditionnelle, qui inscrit jusqu'au cœur même des réformes anglaises un besoin immanent de modération conservatrice.

Mais du jour où le pays tout entier se sentit menacé dans sa vitalité par la concurrence étrangère, où même les rivalités sociales se fondirent dans l'inquiétude générale qui avait saisi toutes les classes, et où la paix intérieure devint un élément de succès dans la lutte internationale, l'unité des intérêts produisit plus largement celle des sentiments et des idées; et d'une volonté plus homogène et plus nette, sur un rythme accéléré par la menace d'un péril commun, l'Angleterre chercha les moyens de réagir contre les faiblesses de toutes sortes — vices d'organisation, insuffisances de science et de méthode, — qu'elle sentait en elle. Ainsi s'est ouverte cette transition active dans laquelle elle est engagée, et qui la conduit à des destinées imprévisibles; au cours de laquelle les grands partis historiques, modifiés et renouvelés, ont adopté l'un comme l'autre des programmes d'action positive; où le

libéralisme s'est imprégné de radicalisme, et où la prudence conservatrice, comme entraînée par l'esprit du temps, a pris à la hardiesse radicale quelque chose de sa méthode. Depuis dix ans, il n'y a plus, en Angleterre, un parti du progrès et un parti de la stagnation; il n'y a que des forces de mouvement en présence, diverses et de sens opposés; et la nation presque entière, plus ou moins clairement, plus ou moins franchement, accepte une transformation inévitable.

Conséquences immédiates ou indirectes de la résistance que rencontrait au dehors la prospérité anglaise, une série de problèmes se sont posés, auxquels il a fallu chercher des réponses. A cette recherche unanime, les uns ont apporté le goût et l'habitude de l'adaptation instinctive; les autres, une préférence pour l'adaptation réfléchie. Les deux grandes vagues qu'on a vues depuis 1832 se soulever et se poursuivre n'ont donc point disparu, mais leurs eaux se sont rejointes et mêlées, sinon confondues; et dans l'agitation d'une époque plus complexe que toutes celles qui l'ont précédée, les hommes et les esprits se sont groupés de leur mieux, selon leur nature propre. On peut dire pourtant que d'une façon générale l'antithèse psychologique et sociale posée par le premier âge de la démocratie anglaise se trouve conservée en ses deux termes; à chacun des problèmes nouveaux que rencontrait l'Angleterre, une solution plutôt rationnelle et une solution plutôt empirique ont été proposées; et la

première répond à la ligne de pensée et l'influence que trace encore, vers une organisation plus logique et meilleure, le libéralisme éclairé de science et de réflexion; l'autre continue, vers un rétablissement organique de l'équilibre et de la santé menacés, les gestes de défense esquissés par la revanche des instincts.

Dans l'ensemble donc, les deux attitudes n'ont pas changé. Mais à les regarder plus attentivement, il est impossible de ne pas conclure que l'écart entre elles a diminué. Les réactions conservatrices et empiriques ne sont pas seulement devenues plus hardies; elles sont devenues plus conscientes. C'est comme si la pression du réel, et l'effort des tendances rivales, avaient réussi à imprégner de l'esprit opposé les démarches jusque-là soumises à la préférence obstinée de l'Angleterre traditionnelle pour les solutions instinctives. Le désir de l'intelligence; le soupçon d'une faiblesse attachée au superbe mépris de la pensée lucide qui avait toujours caractérisé l'action anglaise; l'inquiétude d'une supériorité étrangère liée à des méthodes plus sûres, à une organisation plus moderne, ont pénétré aujourd'hui la forteresse même de l'orgueil britannique, l'assurance d'un accord providentiel entre des habitudes mentales avant tout respectueuses des faits, et une prospérité que les faits semblaient avoir pour jamais établie.

Ainsi le besoin d'intelligence tend à prévaloir dans l'Angleterre contemporaine; et il semble que

le rythme psychologique et social y fasse se lever et se gonfler, toute-puissante, une onde nouvelle de rationalisme et d'adaptation réfléchie. Mais ici encore, l'adhésion secrète des âmes moyennes à des nécessités extérieures n'est point spontanée ni gratuite; c'est encore aux faits qu'elles obéissent en apprenant à regarder en dehors et au-dessus d'eux. La limite de l'évolution intellectuelle qui accompagne les transformations récentes de l'Angleterre, est celle que trace un utilitarisme simplement élargi; elle est à la merci de conditions sans cesse variables. Ce degré plus grand de conscience ne naît point de lui-même; c'est le changement qui le produit; comme à son tour il produit des changements nouveaux; les réformes, et les dispositions morales qui leur répondent, sont effets et causes les unes des autres. Et à la source première, on trouve les influences venues du dehors : la volonté de garder sa place et sa force, la crainte de la décadence, facteurs principaux de cet équilibre toujours instable.

CHAPITRE I

LE PROBLÈME ÉCONOMIQUE

I. Le fléchissement de la prospérité anglaise; la concurrence etrangère; le malaise de l'opinion. — II. Les remèdes; la solution libre-échangiste et radicale; la solution protectionniste.

I

Le dernier quart du xixe siècle a vu graduellement disparaître les conditions accidentelles qui avaient longtemps favorisé l'Angleterre dans la lutte économique internationale. La décadence de son agriculture s'est accélérée; le progrès de son industrie et de son commerce a été ralenti; pour la première fois depuis plusieurs générations, sa supériorité dans ce domaine a pu sembler en péril. Réveillée de son orgueilleux optimisme, elle a cherché les causes du danger avec inquiétude; et elle a pris conscience des faiblesses de son organisation matérielle, des vices de sa technique. La question de la concurrence étrangère, les remèdes exigés pour la vaincre, ont de toutes parts préoccupé l'opinion; et des solutions diverses ont été proposées. Les uns ont voulu stimuler

la production anglaise, la mieux armer de science et de méthode, l'assouplir en ses procédés; modifier, au besoin, la structure sociale elle-même, et l'adapter aux exigences nouvelles d'un marché où triomphent les formes les plus modernes de la rivalité commerciale. Les autres, entraînés par la perception concrète des faits, et suivant plus directement les suggestions de l'instinct, ont désiré supprimer les chances de défaite en supprimant la lutte, et dresser autour du sol anglais, autour de l'Empire unifié, une barrière de tarifs protecteurs. La crise économique est le centre d'où rayonnent, en des plans divers, tous les problèmes nouveaux que l'Angleterre doit résoudre; et la querelle protectionniste est seulement la plus immédiate de ces conséquences.

On a vu que l'agriculture anglaise avait depuis longtemps cessé d'être prospère; au cours de la révolution industrielle, la vie s'était retirée des campagnes. Les droits sur les blés étrangers avaient d'abord assuré aux grands propriétaires des bénéfices artificiels; le triomphe du libre-échange en 1846 les leur avait fait perdre. Jusque vers 1875, les effets de cette défaite ne furent point trop cruellement sensibles aux fermiers anglais; ils restaient encore à peu près maîtres du marché national. Mais à mesure qu'avançait le siècle, les progrès des transports sur terre et sur mer réduisirent de plus en plus le coefficient de la distance dans la fixation des prix. Bientôt les blés d'Amérique luttèrent avec avantage, en Angleterre même, contre les céréales indigènes. L'application

intensive du capital et du machinisme à la production, un esprit d'entreprise plus jeune et plus hardi, les ressources infinies d'une terre vierge, donnaient à la culture américaine une supériorité croissante sur celle de la vieille Europe. Mais en Europe même, le paysan anglais trouvait chez ses voisins, plus industrieux ou plus favorisés des circonstances, des rivaux heureux. Les produits agricoles de la Normandie, de la Hollande, du Danemark; les fruits, les légumes, les œufs, le beurre, le lait du continent, entraient pour une part de plus en plus large dans l'alimentation anglaise. De 1875 à 1885, plusieurs mauvaises récoltes donnèrent à la crise une acuité soudaine; le problème agraire s'imposa brusquement à l'attention de tous. Le cycle économique de la Rome ancienne semblait avoir été parcouru par l'Angleterre moderne; sur ses vastes domaines, où s'étendait l'autorité oisive des grandes familles, l'homme ne savait plus tirer du sol la subsistance de la patrie; et déjà le moraliste et le sociologue inquiets croyaient voir dans les centres grouillants de l'activité industrielle se multiplier une plèbe parasite, nourrie par le blé de l'étranger.

Mais la dépression de l'agriculture était chose connue déjà, prévue par beaucoup, acceptée par certains d'un cœur léger. L'arrêt du développement prodigieux de l'industrie et du commerce où l'Angleterre avait puisé, un siècle durant, sa force, sa richesse et son orgueil, porta à la nation tout entière un coup plus sensible; les effets de cette surprise se

déroulent sous nos yeux. Ici encore, l'Amérique fut la première rivale dangereuse. Elle possédait d'incomparables avantages naturels — minerais en abondance, gisements houillers, voies navigables; l'avance qu'assuraient à l'industrie anglaise sa priorité dans l'application du machinisme, son expérience acquise, son génie pratique, sa mainmise sur les marchés du monde, les États-Unis la compensaient par leurs qualités assimilatrices, la nouveauté même de leurs entreprises, une énergie au moins égale dans la conquête de la matière, un empirisme plus méthodique, un sens des affaires plus souple et plus actif. Délivrés par la guerre civile du problème douloureux qui les paralysait, ils entraient vers 1870 dans cette phase d'expansion économique intense, continue, qui n'a cessé de les caractériser depuis. Leurs produits fermèrent bientôt au commerce anglais les débouchés du Nouveau Monde, puis le menacèrent dans les colonies britanniques, vinrent l'attaquer en Europe, et jusque sur son sol d'origine. Mais avant que ne se fût dessinée cette attaque, une autre rivale plus dangereuse avait paru.

L'Empire allemand sorti de la guerre apportait aux combats industriels sa volonté disciplinée, son intelligence scientifique, des ressources encore inexploitées. A partir de 1880, ses industries soutiennent contre celles de l'Angleterre une lutte inégale; à partir de 1890, elles remportent des victoires successives. La métallurgie était l'un des domaines principaux de la supériorité britannique : l'Alle-

magne y rejoint son aînée, et déjà triomphe d'elle. Ses produits chimiques ne craignent point la concurrence anglaise; ses tissus commencent à remplacer, sur les marchés lointains, les laines et les cotons du Yorkshire et du Lancashire. Les charbonnages allemands fournissent de combustible une partie de l'Europe. En même temps se développe, d'un élan systématique et réfléchi, l'ambition colonisatrice de l'Empire germanique; et sa flotte commerciale, à l'abri d'imposantes escadres, envahit les mers où le pavillon anglais ne promène plus son prestige incontesté. L'outillage plus moderne, les procédés plus scientifiques, l'ingéniosité plus patiente de la production allemande, ses habitudes d'économie et de bon marché, la qualité démocratique de ses marchandises, les méthodes avisées, l'énergie tenace et adroite de ses représentants à l'étranger, lui assurent des avantages dont le commerce anglais, depuis vingt ans, mesure amèrement l'importance. La littérature politique contemporaine témoigne abondamment de cette préoccupation obsédante.

De toutes ces causes est faite la crise économique dont les premiers symptômes apparaissent dès 1875, et qui domine l'évolution actuelle de l'Angleterre. Vers cette date, le régime de prospérité à peu près constante où avait si longtemps vécu l'industrie anglaise est brusquement interrompu; des crises atteignent telle de ses parties, et puis telle autre; une série de chômages douloureux, de grèves ruineuses, réveillent les patrons de leur optimisme et

les ouvriers de l'apaisement social où les maintenait le trade-unionisme assagi. Depuis, malgré de belles éclaircies, le même soleil n'a plus lui sur l'Angleterre. Des fluctuations fréquentes, des reprises brillantes, des moments d'activité fiévreuse, de longues dépressions, un progrès général, mais plus lent, du chiffre des affaires, tel est en résumé, pendant les années qui suivent, l'état de la production anglaise; il justifie, sinon le pessimisme, du moins la réflexion et la vigilance inquiète. Un fait surtout frappe aujourd'hui les esprits : le chiffre des importations, dans le commerce de l'Angleterre, dépasse de plus en plus celui des exportations. Elle vend moins qu'elle n'achète. Pays de richesse accumulée et ancienne, d'industrie prospère mais menacée, d'agriculture en léthargie, elle paraît s'orienter vers la destinée dangereuse d'un peuple aristocratique et vieilli, nourri par le monde, fort encore de ses trésors et du rempart de nations jeunes qu'il a élevé autour de lui, mais n'arrachant plus aux victoires économiques l'aliment d'une puissance matérielle et morale toujours renouvelée. Dans le jardin de ses vertes campagnes, où les usines éteintes ne mettront plus de flamme et de fumée, des prophètes résignés ou anxieux imaginent déjà la paix recueillie et douce de sa prochaine décadence.

Cependant, l'opinion interroge le secret de cette crise, cherche les causes du péril pour en découvrir les remèdes. Nulle influence n'a autant favorisé, depuis un quart de siècle, l'évolution psychologique

de l'Angleterre vers plus de réflexion et de conscience, que celle de ses inquiétudes économiques. Naturellement portée aux exagérations en pareille matière, toujours prête aux paniques, dont sa destinée politique et son tempérament expliquent chez elle la fréquence, elle dépasse même les données précises des faits, grossit les avantages obtenus par ses adversaires, accepte trop aisément et trop vite l'idée de sa défaite. C'est un des thèmes les plus souvent exploités par la littérature récente, que celui de l'invasion étrangère sur le marché anglais. Depuis que les produits à bas prix de l'industrie allemande y ont pénétré, des imaginations effrayées les ont dénoncés partout où ils se trouvent, et même ailleurs. Et de toutes parts, les récriminations, les critiques, ou les explications désolantes, se sont fait entendre. C'est ainsi que s'est inscrite dans le sentiment public la notion d'une infériorité naturelle dans les habitudes industrielles ou commerciales du producteur ou du marchand anglais. Les rapports des consuls britanniques ont fourni à cet état d'esprit des éléments particulièrement substantiels.

A la lumière de cette enquête anxieuse, l'empirisme par lequel avait si longtemps triomphé l'Angleterre est apparu comme singulièrement déprécié dans son pays d'origine, alors que d'autres nations subissaient plus que jamais, de loin, le rayonnement de son prestige séculaire. On a mis à son compte les infériorités techniques, les insuffisances de méthode qui s'accusaient au contact de la rivalité allemande. Si



la suprématie anglaise est menacée, a-t-on dit, c'est qu'elle ne satisfait plus aux exigences nouvelles de la production et de l'échange. Le manufacturier se contente d'un outillage vieilli, il ne s'adapte point assez vite aux goûts changeants de sa clientèle ; il n'applique point assez tôt aux processus industriels les dernières découvertes de la physique ou de la chimie. Le marchand, de son côté, se repose encore sur la situation acquise du commerce anglais ; son initiative n'est plus assez vivace, assez souple ; il ne lutte plus pour conquérir les débouchés nouveaux, ou pour se conserver les anciens marchés par un incessant effort. Au contraire, l'Amérique, l'Allemagne, mettent chaque jour dans l'industrie plus de science et d'intelligence, dans le commerce plus de méthode et d'énergie. En face du commis allemand, insinuant et tenace, observateur infatigable des besoins et des préférences, adaptant sans cesse l'offre à la demande, le commerçant anglais est désavantagé par sa lenteur, par sa conception traditionnelle et aristocratique des affaires, sa tendance à exiger que la demande s'accommode à l'offre. En face du technicien allemand, formé par une pédagogie moderne et réaliste, capable d'éclairer la pratique de théorie, l'industriel anglais, nourri de culture générale ou muni seulement d'une instruction utilitaire, est trop souvent réduit à suivre la routine de l'usine paternelle sans pouvoir la comprendre ou la modifier.

De cette épreuve, en un mot, ce qui semblait

résulter, c'était l'arrêt de croissance, peut-être la fatigue et le déclin de la vitalité anglaise; c'était aussi la faillite des principes ou de l'absence de principes qui lui avaient assuré longtemps la victoire. Capable d'une passive et féconde soumission au réel, capable aussi d'intuitions créatrices dans le domaine de l'expérience que la perception concrète enrichit sans cesse, le génie anglais se montrait incapable d'opérations systématiques et concertées, d'organisation synthétique, d'activités novatrices. Il n'arrachait plus aux choses de secrets et ne savait plus dompter la nature, depuis que les secrets mieux cachés et les forces naturelles moins dociles exigeaient d'autres vertus que la patience et le sens commun. Des savants, dans les laboratoires d'Angleterre, entretenaient toujours le feu de la découverte; mais leur originalité individuelle ne faisait pas équilibre, dans la lutte internationale, aux armées de professeurs, d'ingénieurs et de chefs d'atelier qui mettaient dans la vie économique allemande ou américaine un esprit diffus de discipline scientifique.

II

Sous l'action de cette inquiétude nationale, deux groupes de forces défensives se sont constitués spontanément. Ils répondent aux deux directions générales entre lesquelles hésite, à l'heure actuelle, l'évolution sociale et politique de l'Angleterre.

Dans le plan proprement économique, le conflit s'est engagé autour de la liberté des échanges. Mais le contre-coup de la crise industrielle et commerciale dépasse infiniment la question des tarifs; on le retrouve dans tous les problèmes du présent; et la solution libre-échangiste, comme la solution protectionniste, appartiennent à des systèmes plus larges d'intérêts et de doctrines, dans lesquels il faut les replacer pour les bien comprendre. L'ordre suivi par cette étude essaiera de satisfaire, dans la mesure du possible, à cette exigence des faits.

Exigence qui s'impose surtout, à vrai dire, pour l'intelligence de la solution libre-échangiste. Car celle-ci n'est point en elle-même un remède positif; elle implique ici moins que jamais une intervention active de la volonté politique; elle n'est que la persistance dans un état de choses réalisé déjà, et le maintien de dogmes précédemment établis. Après avoir représenté jadis une manifestation hardie de l'adaptation réfléchie et logique, elle ne répond aujourd'hui chez la plupart qu'à une routine intellectuelle; ses partisans ne sauraient être légitimement choisis pour illustrer l'esprit de réforme systématique qui s'oppose en ce moment, sous le nom de radicalisme, à l'esprit d'adaptation empirique et conservatrice. Pour mesurer la répercussion réelle du problème économique dans les idées et les sentiments, et embrasser dans sa réalité vigoureuse et agissante la tendance à l'adaptation réfléchie sous sa forme actuelle, il faut sortir du

domaine étroit des échanges commerciaux. La véritable réponse du libéralisme anglais au protectionnisme renaissant, on la trouvera dans l'accentuation énergique de ses doctrines et de ses méthodes vers le redressement des inégalités sociales, et la correction, selon un plan d'ensemble, de traditions politiques et administratives surannées.

Pour lutter par les armes les meilleures contre la concurrence étrangère, arrêter le fléchissement inquiétant de la prospérité anglaise, l'école libérale nouvelle, imprégnée d'un sentiment actif de l'intervention nécessaire, répète sans doute encore les vieux arguments de Cobden ; c'est par le libre-échange que les conditions les plus favorables seront malgré tout assurées à l'industrie britannique ; c'est par lui de toute façon que le coût de la vie sera maintenu le plus bas possible, et préservé des impôts injustes levés sur le consommateur. Et en effet, il est certain que depuis la suppression des tarifs, vers 1850, les objets de première nécessité sont devenus plus accessibles à tous, et que le niveau de l'existence (*standard of life*) s'est élevé pour le peuple ouvrier.

Mais cependant la misère subsiste, aussi cruelle ; le chômage est plus fréquent. Aussi une régénération de l'activité nationale, une réforme de l'organisation sociale, seront-elles nécessaires pour les guérir. Dans l'abaissement général du prix des choses, par exemple, seuls les loyers ont monté. C'est qu'une classe oisive, les propriétaires du sol,

récolte indûment le bénéfice de la concentration urbaine et de la population croissante; la loi, en les frappant de charges plus fortes, rétablira l'équilibre. Surtout, un effort de volonté et de science donnera à l'Angleterre le système d'éducation cohérent et moderne, la formation scientifique, l'apprentissage technique, indispensables pour lutter contre ses rivales. — Ainsi le programme radical, cette nouvelle et plus vigoureuse application de la logique utilitaire aux faits sociaux, se dessine comme le corollaire de la solution libre-échangiste dans le champ plus vaste de la politique générale; et c'est à la crise économique qu'il faudra revenir sans cesse pour comprendre la position actuelle, en Angleterre, des doctrines et des partis.

Le protectionnisme, au contraire, se suffit à lui-même; ou plutôt, il forme dans le domaine économique une solution directe et complète de la crise industrielle et commerciale; et si cette solution s'est agrégée tout de suite par des affinités naturelles avec le corps des intérêts conservateurs, cette fusion eût pu ne point se faire, sans que le protectionnisme en fût modifié dans son essence. Sorti des faits, il représente l'effort de réadaptation instinctive par lequel la suprématie anglaise cherche à se défendre; mais il marque, dans cet ordre de réactions spontanées, une initiative plus hardie et plus consciente que celles où s'était traduit jusqu'à nos jours l'empirisme anglais; et il témoigne clairement de cet esprit nouveau de système qui s'impose,

aujourd'hui, même aux démarches conservatrices de l'Angleterre. En face d'une logique libérale figée et devenue, sur ce point, presque automatique, c'est l'affirmation protectionniste qui constitue, pourrait-on dire, en un sens, l'adaptation réfléchie. Pour se produire, elle doit soulever le poids d'une tradition récente, mais solidement établie; elle doit vaincre une assurance de principe si profondément confirmée par l'expérience et enracinée en elle, qu'une expérience contraire est difficilement admise à la combattre. Les instincts conservateurs, jadis blessés par la réforme libre-échangiste, se sont remis à vivre autour du libre-échange, l'ont entouré de leur croissance, et s'identifient avec lui. Le retour au protectionnisme, doctrine ancienne et traditionnelle, se fait aujourd'hui par les mêmes armes de propagande et de discussion théorique auxquelles avaient eu recours ses adversaires.

Toutefois, si le néo-protectionnisme anglais se suffit logiquement à lui-même, il est inséparable en fait d'un autre grand mouvement contemporain, l'impérialisme. L'agitation pour la réforme du tarif a été, depuis ses débuts, intimement mêlée aux expressions publiques et aux réclamations politiques du sentiment impérialiste ; et c'est par là que l'idée de protection commerciale se rattache le plus étroitement à l'ensemble des forces imaginatives et sociales qui constituent le conservatisme instinctif. La réaction défensive de l'Angleterre économique, devant les menaces de l'industrie étrangère, est en harmonie naturelle

avec les mouvements de resserrement et d'unification matérielle et morale, par lesquels elle veut détruire le péril d'un démembrement colonial en face de l'univers hostile. C'est pourquoi le protectionnisme, si imprégné qu'il soit de l'esprit nouveau d'initiative réfléchie, appartient cependant sans nul doute, par ses caractères psychologiques et ses tendances, à l'adaptation instinctive; sa place est marquée parmi les doctrines et les groupements d'intérêts qui s'opposent, dans tous les domaines, aux tentatives de la logique radicale.

Écoutées avec indifférence pendant les années prospères, de 1850 à 1880, les critiques adressées au libre-échange par quelques adversaires irréductibles ont pris, depuis la crise économique, une vigueur, une ampleur et une autorité nouvelles. L'homme en qui s'incarnait l'impérialisme agissant, M. Chamberlain, les a portées au premier plan de l'attention publique; sous son impulsion, des efforts inlassables ont été faits pour conquérir l'opinion à la cause des tarifs; et poussé par une logique intérieure, le parti Unioniste, synthèse des intérêts conservateurs et des sentiments impérialistes, a fait du protectionnisme un élément essentiel de son programme. Depuis l'adhésion longuement retardée de son leader, M. Balfour, l'Angleterre est directement appelée à se prononcer, dans toute élection au Parlement, pour ou contre la réforme douanière. Si l'on néglige les adhérences nombreuses par lesquelles le protectionnisme fait corps avec les autres

points de l'Évangile Unioniste, il est possible de définir assez simplement les arguments qu'il fait valoir et les instincts auxquels il s'adresse. Il prend acte, au point de vue intellectuel, de la décadence qui a frappé l'orthodoxie économique; il montre dans la vie sociale les progrès incessants de l'interventionnisme, le développement des fonctions de l'État, et ne veut plus voir dans les dogmes libéraux aucune difficulté de principe à étendre aux relations commerciales les méthodes d'action positive et de correction légale que l'expérience a justifiées ailleurs. En outre, il fait valoir l'utilité, pour la création d'une solidarité sentimentale entre les diverses parties de l'Empire, de les unir fortement par une communauté d'intérêts; tout ce qui rapprochera les colonies de la métropole, facilitera les échanges du cœur aux extrémités de l'organisme impérial, et tendra davantage à l'isoler dans une indépendance matérielle vis-à-vis du monde extérieur, fortifiera d'autant son unité et sa puissance.

Dans l'ordre des réalités plus concrètes, le protectionnisme offre de rendre ou d'assurer à l'industrie anglaise la possession du marché national, et celle des marchés coloniaux — car l'Australie, le Canada, l'Afrique du Sud, abaissent ou abaisseront, il l'affirme, en faveur de la mère-patrie, les tarifs dont ils ont armé leur production naissante, comme l'Angleterre les favorisera chez elle aux dépens de l'étranger. A l'agriculture, il offre la possibilité de renaître derrière la muraille douanière. Aux finances

publiques, sur lesquelles pèsent de plus en plus les dépenses militaires, navales et sociales, il promet les revenus fournis par les droits protecteurs. Là est le centre, le point critique et vital du problème; plus vite encore que l'Allemagne, il faut construire des cuirassés monstres, ne point perdre l'avance nécessaire à la sécurité de l'Empire; et pour suffire à ces lourdes charges, quelle ressource plus tentante et plus naturelle que d'imposer les denrées étrangères? Déjà des taxes existent sur quelques produits exotiques : thé, café, tabac, sucre; étendus aux matières alimentaires, aux objets manufacturés, ces droits ne grèveront pas sensiblement les budgets ouvriers; et leur produit permettra de chercher des ressources nouvelles ailleurs que dans la richesse acquise, déjà frappée par l'impôt sur le revenu et les taxes successorales.

Ainsi la renaissance du protectionnisme dans l'Angleterre contemporaine s'explique par des influences extérieures d'abord — apparition d'une concurrence internationale plus âpre, développement de grands États industriels, fortement armés, pour la lutte politique, de leurs régiments et de leurs flottes; et pour la lutte commerciale, de leurs défenses douanières. Elle résulte d'une contagion économique imposée par la force de l'univers à l'orgueilleuse exception d'un libre-échange jusque-là triomphant. Mais d'autres causes, psychologiques et sociales, ont résulté du cours même de l'évolution anglaise; les instincts et les intérêts dont le faisceau

soutient, à l'heure actuelle, le conservatisme Unioniste en face du libéralisme radical, ont trouvé dans l'attrait séduisant du régime protecteur une force de même nature et de même sens. La réforme protectionniste servirait la fortune de l'Empire ; elle servirait aussi, dans leur résistance naturelle aux progrès de la démocratie niveleuse, les classes possé dantes alarmées par une législation chaque jour plus hardie. C'est dans la vision de ces avantages que les apôtres de cette croisade puisent l'énergie nécessaire pour arracher à des habitudes mentales et pratiques enracinées une opinion toujours lente à s'émouvoir; et c'est le sens aigu et vivant des réalités qui nourrit ici la hardiesse de leur entreprise. Mesure de logique consciente ardemment appelée par les instincts, cette réforme pourra se réaliser ou succomber, dans les années prochaines, sans que sa victoire ou sa défaite influent nécessairement sur le choix d'ensemble que l'Angleterre est appelée à faire entre deux esprits et deux politiques ; elle peut se réclamer, en effet, aussi bien de l'interventionnisme étatiste que du conservatisme, et de l'empirisme que de l'adaptation réfléchie.

CHAPITRE II

LE PROBLÈME SOCIAL

I. Réapparition et acuité nouvelle du problème. — II. Le socialisme anglais contemporain; les Marxistes; les Fabiens; le socialisme municipal. — III. La formation du parti ouvrier; le nouveau syndicalisme; le parti du travail aux Communes.

I

Le dix-neuvième siècle a vu se poser partout la question sociale. Mais en Angleterre, après la période agitée qui s'étend de 1830 à 1850, les réactions instinctives de la prudence conservatrice semblaient avoir, sinon résolu le problème, du moins amorti sa pressante et menaçante acuité. Le Chartisme avait été vaincu; les premiers théoriciens socialistes n'avaient pas fait école; les syndicats ouvriers, satisfaits de leur demi-victoire, s'étaient limités aux formes d'action purement professionnelles qu'ils avaient conquises; et un vaste effort de philanthropie ou d'intervention législative avait rétabli dans les lois, les mœurs et les conditions de vie, le niveau de décence et d'ordre indispensable à la conservation du corps social. De 1850 à 1880,

l'Angleterre dirigeante put croire qu'elle avait échappé, par des sacrifices opportuns, aux réclamations sociales qui l'avaient un moment effrayée; et qu'elle suivait assez avant les enseignements des idéalistes — de Carlyle et Ruskin — pour puiser dans la tranquillité de sa conscience le droit de ne point les suivre jusqu'au bout.

La rupture d'équilibre qui se produit vers 1880 marque la fin de ces espérances; et la réapparition du problème social est l'une des conséquences immédiates du malaise économique. La dépression industrielle et le chômage tombent de tout leur poids sur la masse flottante des ouvriers non qualifiés (unskilled labourers), parmi lesquels sévit un surmenage intense (sweating system); et même l'aristocratie du travail, l'élite syndicale, est cruellement frappée par cet affaiblissement soudain d'une prospérité qui avait formé autour d'elle une atmosphère favorable. Les crises de 1878-79, 1883-87 accumulent les ruines et les souffrances. A leur lumière, la façade de paix et de bien-être qu'avait élevée la bonne volonté sociale de deux générations apparaît comme fragile et mensongère; derrière elle, la misère s'étend en profondeur, toujours présente, bien que dissimulée; région obscure qui s'élargit ou se resserre, selon les influences extérieures, mais qui ne disparaît jamais tout à fait. L'enquête de Charles Booth, entreprise en 1886, découvre qu'à Londres 1.250.000 personnes vivent au-dessous des conditions minima de la santé et de la dignité humaines. Depuis, les statis-

tiques n'ont pas donné de chiffres plus optimistes; malgré les reprises successives des affaires, l'armée des sans-travail n'a jamais beaucoup diminué sur le sol anglais; l'assistance publique n'a pas entretenu, dans les tristes « maisons de travail », un peuple moins nombreux d'êtres sans courage et sans espoir; les grandes villes et les campagnes ont toujours offert, malgré le zèle de la charité publique ou privée, le contraste le plus violent que présente l'Europe moderne entre l'extrême richesse et l'extrême dénuement. La hausse des salaires, la baisse de certaines denrées, ont été compensées par l'accroissement général du prix de la vie, la cherté plus grande des loyers, et surtout les besoins nouveaux, nés du progrès même de l'aisance et de la culture. La condition moyenne de l'ouvrier des villes ou des champs est très supérieure, vers 1890 ou 1900, à ce qu'elle était vers 1840; et pourtant, le phénomène social de la misère se manifeste encore aujourd'hui en Angleterre sous la forme aiguë que lui avait donnée, dès l'origine, le régime de la grande industrie. Et des conditions nouvelles, l'arrêt de l'expansion commerciale, la stagnation chronique des affaires, les succès de la concurrence étrangère, retentissent douloureusement sur une classe à qui ses propres efforts, ou l'aide intéressée des autres classes, n'ont pas encore pu assurer, vis-à-vis des risques de chaque jour, l'indépendance et la sécurité.

Ainsi la souffrance économique ranime dans la société anglaise contemporaine cet obscur malaise

ou cette crise ouverte qui menacent au même moment la stabilité de l'organisation établie dans les nations avancées de l'Europe et du monde; et le problème social, à son tour, se répercute en ondes sans cesse élargies dans tous les domaines de la vie et de la pensée. L'Angleterre politique, depuis vingt ans, est puissamment modifiée par les influences profondes des luttes ou des réclamations de classes.

Tout s'enchaîne et se mêle dans la trame complexe de l'évolution nationale; et il est impossible d'en concevoir un élément détaché des autres. Mais sans détruire ces attaches intimes, il est permis de regarder la réalité totale successivement sous des angles divers. Les difficultés d'ordre purement social qui ont surgi plus pressantes dans l'Angleterre actuelle ont déterminé deux réactions principales dans les doctrines et les partis. D'un côté, les tendances conservatrices et les traditions empiriques ont cherché à les résoudre, comme dans le passé, par l'action modératrice et les compromis de l'interventionnisme féodal; de l'autre, les politiciens radicaux et les divers groupements socialistes ont poussé de la théorie dans la pratique la pointe d'une logique plus vigoureusement réformatrice. L'indifférence en matière sociale n'est donc plus représentée sur le sol anglais que par quelques partisans attardés du laisser-faire orthodoxe; les volontés et les idées directrices se partagent entre deux attitudes également agissantes, dont l'une obéit plutôt à la réadaptation instinctive, et l'autre à la réadaptation réfléchie.

Dans le parti conservateur ou Unioniste, et dans le parti libéral-radical, les plans et les initiatives de réforme sociale sont indissolublement liés aux systèmes politiques généraux d'intérêts et de tendances qui soutiennent ces deux partis l'un contre l'autre. Cet aspect de leur opposition fondamentale, qui domine aujourd'hui l'Angleterre et ses destinées, sera donc étudié plus loin. Moins largement mêlé à la lutte politique, et faisant sentir son action sur elle par des voies surtout indirectes, le socialisme anglais contemporain peut être examiné en lui-même.

II

L'originalité du socialisme anglais pouvait encore se définir, il y a une trentaine d'années, par son caractère non seulement réaliste, mais conservateur. Aucune excitation révolutionnaire n'avait pu triompher du robuste sens politique de la classe ouvrière, et le grand effort du Chartisme ne s'était inscrit en elle que par une volonté tenace d'organisation syndicale. La propagande Marxiste n'avait pas entamé l'Angleterre, malgré le long séjour de Marx sur le sol anglais. Le socialisme chrétien de 1850, diffus très largement dans les sentiments et les mœurs, ne se concentrait plus qu'en des groupes sans énergie active, et dans le mouvement coopératif, en progrès continu; il entrait plutôt comme élément dans l'atmosphère morale d'une

solidarité désormais acceptée, qu'il n'apportait une impulsion distincte à la politique de réforme. — La période récente nous fait assister, au contraire, à la croissance du socialisme anglais proprement dit, et à son orientation vers un esprit nouveau de fermeté systématique.

A cette évolution d'ensemble, divers groupements et diverses tendances ont contribué. Les souffrances du prolétariat agricole ont soulevé, de 1880 à 1900, parmi les travailleurs des champs, un mouvement de revendication agraire, dirigé par les disciples de Henry George. Reprenant après Marx la théorie de Ricardo sur l'origine de la valeur, le Georgisme accepte toute propriété fondée sur le travail, mais nie que la possession du sol puisse avoir cette origine. La société revendiquera donc la plus-value automatique des terres, due aux influences générales du milieu; et surtout, par le moyen d'une taxe unique, égale au revenu des propriétaires, les expropriera sans indemnité. Dans cette doctrine simpliste, et les arguments bibliques dont elle se fortifie, dans le ton religieux et mystique de la propagande organisée à travers les campagnes par la « Ligue pour la reprise du sol » et la « Société pour la nationalisation de la terre », on retrouve, avec l'énergie nouvelle de la réclamation sociale, le vieil esprit du communisme puritain. Aussi le Georgisme, mal adapté aux conditions plus scientifiques dans lesquelles évoluent désormais les problèmes, a-t-il cessé d'être une force de premier plan dans

les conflits politiques récents; son influence se retrouve cependant, éparse et flottante, dans les agitations du présent. Elle est un élément de cette hostilité démocratique contre la grande propriété oisive et ses détenteurs privilégiés, qui soutient le parti libéral dans sa lutte contre l'aristocratie foncière; elle contribue à entretenir, au cœur des masses déshéritées, l'espérance religieuse d'une justice meilleure et conforme aux volontés divines. grâce à laquelle chaque homme gagnera son pain sur le sol que travailleront ses bras.

Dans ces aspirations et ces rêves revit donc le mysticisme et le sentimentalisme instinctif qui avaient assuré le succès, pendant la période précédente, de l'interventionnisme conservateur, et sur lesquels s'appuie aujourd'hui la tentative du Torysme social pour rétablir la cohésion nationale par l'autorité bienfaisante. Mais d'autres mouvements, par ailleurs, accusent le progrès du socialisme intellectuel et scientifique. La « Fédération sociale démocratique » est la branche anglaise de l'internationale ouvrière; elle reste fidèle à la doctrine de Marx, dont elle continue, par ses chefs, l'effort de propagande. On a souvent signalé les raisons psychologiques pour lesquelles le collectivisme orthodoxe n'a pas eu en Angleterre la même fortune qu'en Allemagne ou en France; cette forme de pensée et cette discipline étrangères se heurtent dans le tempérament anglais à des obstacles déclarés insurmontables; la rigidité de ses formules et leur abstraction,

son organisation fortement centralisée, sa poursuite de fins générales et lointaines au mépris des réalisations partielles et immédiates, blessent dans les esprits britanniques le sens de l'action concrète, des compromis nécessaires, et de l'initiative individuelle.

Aussi le Marxisme anglais n'a-t-il réuni, depuis 1881, qu'un nombre restreint de disciples; insistant volontiers sur les différences qui le séparent des autres groupements socialistes, maintenant l'intransigeance de ses formules, faisant de la lutte de classes le pivot de l'action ouvrière, attendant d'une révolution finale « l'organisation communiste de la propriété, des moyens de production, de distribution et d'échange », il ne constitue point la ligne de force principale le long de laquelle se fait, par transitions successives, la socialisation croissante de la vie nationale anglaise. Son rôle est plutôt celui d'une minorité extérieure, rappelant sans cesse à la vision des fins dernières les partis ouvriers attachés à l'opportunisme. Ce rôle, pour être de second plan, n'en a pas moins son efficacité; les candidats collectivistes, s'ils n'ont pu forcer encore la porte du Parlement, obtiennent aux élections des résultats appréciables; et dans l'atmosphère troublée des années récentes, sous l'aiguillon des influences économiques et psychologiques qui poussent l'Angleterre vers les adaptations plus hardies et plus conscientes, le petit groupe Marxiste s'est accru en nombre, en même temps que s'accroissait

autour de lui, sur la masse ouvrière, son pouvoir de rayonnement.

Mais bien plus significative est une autre forme de socialisme intellectuel, en harmonie spontanée, celle-ci, avec le tempérament politique de l'Angleterre : le Fabianisme. Parfaitement lucide et objective d'esprit, largement tolérante d'ailleurs, acceptant de coopérer avec les idéalistes chrétiens ou les Marxistes, la Société Fabienne représente exactement l'union de l'opportunisme pratique qui a fait la force du vieil empirisme anglais, avec une vigoureuse exigence de raison cohérente et de logique, où percent les tendances nouvelles qui modifient ou corrigent cet empirisme. Elle groupe une élite peu nombreuse d'intelligences libres, venues au socialisme par la réflexion et l'étude des faits économiques, et qui n'acceptant aucun dogme, ne soumettent leur action et leur pensée qu'à une organisation et une discipline très souples. La doctrine Fabienne est ainsi chose variable et individuelle; dans l'ensemble, elle se rattache plutôt à John Stuart Mill qu'à Marx; elle repousse la lutte de classes; elle réclame des mesures précises et réalisables, et poursuit par étapes la suppression de la propriété privée du sol et du capital. La tactique est l'originalité propre des Fabiens; leur méthode consiste à imprégner l'opinion, par une propagande incessante, de façons de penser socialistes, à lui présenter dans le détail les solutions particulières des problèmes du jour, sans l'effrayer du programme des fins totales ; à intro-

duire dans les démarches du sens commun, en un mot, et dans les faits mêmes, une dose croissante de préférences morales et de déterminations matérielles qui préparent l'avènement graduel du collectivisme.

Cette pénétration des divers milieux, et surtout du parti libéral, par l'esprit du socialisme, est l'un des facteurs principaux de l'évolution qui a entraîné ce parti, dans sa masse, vers une politique plus nettement et plus hardiment démocratique. Mais malgré son influence à la fois large et profonde, la Société Fabienne porte en elle trop de germes de désunion pour être fortement armée dans la lutte politique; incapable de se prononcer en principe, par exemple, pour ou contre l'impérialisme militant, elle s'est divisée en deux fractions inégales au moment de la guerre sud-africaine. Son action propre n'est pas en progrès, et elle tend à se dissoudre dans l'impulsion diffuse de réforme et d'intelligence résolument moderne qu'elle a elle-même créée. Son esprit du moins, si elle disparaît, est assuré de lui survivre : il répond admirablement aux formes de pensée et d'action vers lesquelles convergent les jeunes générations éprises de progrès sans avoir perdu le souci des transitions nécessaires.

Le contact entre les idées Fabiennes et l'action pratique des radicaux s'est établi surtout dans les assemblées administratives des grandes villes, et leur influence s'est fait particulièrement sentir dans

le domaine du socialisme municipal. Depuis 1832, on l'a vu, l'organisation des services publics, nationaux ou locaux, avait été profondément modifiée par les Parlements successifs, où dominaient les idées libérales; des anciennes traditions empiriques, où les fonctions mal définies étaient concentrées aux mains de quelques autorités irresponsables, avait émergé par degrés un système mieux ordonné où des fonctionnaires, souvent recrutés au concours, remplissaient sous le contrôle de chefs compétents ou de corps élus des tâches soigneusement limitées. Cette mise en rapport de l'administration anglaise avec les besoins modernes avait donné naturellement des pouvoirs plus larges à l'État et aux assemblées communales, dont les plus importantes, les « conseils de comté », ont été organisées par la loi de 1888.

Le mouvement commencé se trouva en harmonie avec les tendances réformatrices et le socialisme à la fois logique et concret des Fabiens; leur effort s'est attaché à le favoriser et à le poursuivre. S'ils y ont en grande partie réussi, c'est que l'expérience a confirmé leur doctrine; c'est sous la leçon des faits que la régie municipale des services publics a pris, en Angleterre, une extension remarquable. A Londres, Manchester, Glasgow, dans presque tous les grands centres, l'eau, le gaz, les transports, les bains, les marchés, les hôpitaux, les docks, les cimetières ne sont plus distribués ou pris à ferme par des compagnies privées. Le succès ordinaire de ces

tentatives ne peut être nié; elles ont servi, le plus souvent, les intérêts des consommateurs et ceux des finances communales. Contre cette prise grandissante du socialisme sur la vie collective se dressent, avec les intérêts menacés, les préférences théoriques des individualistes et des conservateurs pour le laisser-faire. Récemment, une réaction du sentiment populaire a marqué, à Londres, un temps d'arrêt dans ce développement. Il n'en constitue pas moins une des voies principales par lesquelles se fait, sans secousses, la transition nécessaire vers une organisation plus scientifique et plus démocratique des services publics; et à l'école du socialisme municipal se forment, non des révolutionnaires, mais des partisans convaincus de ce radicalisme agissant où se fondent, aujourd'hui, les forces les plus vives du vieux libéralisme avec les tendances les plus pratiques des groupes de réforme sociale.

III

Mais si le problème social est passé au premier plan de l'Angleterre contemporaine, la cause en est surtout dans ce fait que la classe ouvrière, à une date récente, a su trouver une ligne d'action intermédiaire entre l'agitation violente du Chartisme, que l'expérience avait condamnée, et les préoccupations uniquement professionnelles où s'étaient ensuite enfermés les syndicats assagis. Sa force propre se

fait aujourd'hui sentir dans la lutte politique, et le « parti du travail » est entré à la Chambre des Communes. Cet événement a marqué la fin du système traditionnel où alternaient sans fin, dans une commune volonté de prudence, un conservatisme souple et un libéralisme modéré. Ainsi se complique et se modifie, en des temps nouveaux, l'équilibre simple où s'étaient inscrits, depuis des siècles, les instincts spontanés de l'empirisme anglais.

Le parti du travail n'est pas une réunion d'intellectuels, comme la Société Fabienne, ni une organisation calquée sur un modèle étranger, comme la Fédération sociale démocratique; mais un mouvement sorti de la classe ouvrière même, de son tempérament et de son sens de l'action possible. Une première ébauche de ce qu'il devait être parut d'abord, sous le nom de « parti indépendant du travail »; tentative vague, où s'essayait l'action politique des syndicats. Fondé en 1893, ce groupement unissait des opinions très diverses, mais également orientées vers la pratique; il présentait des réclamations sociales partielles, mais nettes et immédiatement réalisables. Son esprit large et affranchi de toute formule doctrinale répondait bien aux préférences moyennes de l'ouvrier anglais, conduit par le sentiment des réalités à une attitude plus agissante, sans abandonner ses goûts ni ses habitudes. Toutefois, la naissance d'une organisation plus vaste, mieux disciplinée, le parti ouvrier d'action parlementaire, n'a laissé au parti indépendant du travail

que la valeur d'un nom symbolique; il représente l'affirmation antidogmatique qui sépare encore du collectivisme orthodoxe le socialisme concret des « Trade Unions »; gardant à côté du nouveau « labour party » une existence officielle, il lui a fourni la plus grande partie de ses hommes, à défaut des principes définis qu'il n'avait pu réussir à constituer.

Cette transformation a été une crise de croissance. Autour de l'« Independent Labour Party », en effet, et lui infusant sa sève, s'était développé le mouvement syndical appelé « nouvel Unionisme ». Alors que les vieilles et puissantes Unions groupaient une aristocratie ouvrière, prospère et en majorité conservatrice, le malaise économique, les grèves violentes, suscitent, à partir de 1889, des syndicats nouveaux parmi les masses flottantes des travailleurs non qualifiés — portefaix, manœuvres, chauffeurs, etc. Organisées sur un modèle très différent, ces sociétés ne réclament à leurs membres que des cotisations minimes; elles ne se proposent point de parer aux imprévus économiques; ce sont des armes de combat, dirigées contre la souveraineté du capital. Animées du sentiment de la lutte de classes, les jeunes Unions se tournent vers le socialisme; elles acceptent en grande partie ou en totalité ses doctrines. Le rayonnement de cet esprit atteint bientôt leurs aînées; les congrès syndicaux adoptent des résolutions de plus en plus voisines des formules collectivistes.

A ce moment, les organisations patronales inquiètes, et le parti conservateur effrayé par les menaces de la

démocratie ouvrière, inaugurent contre l'action syndicale une guerre offensive. Une série d'arrêts rendus par les magistrats ou par la Chambre des Lords détruisent les privilèges conquis par les Unions, comme la surveillance des chantiers en temps de grève ; et autorisent les patrons victimes de l'action concertée des syndiqués à poursuivre en justice la personne financière du syndicat. C'est alors que conscientes du péril, les Unions s'organisent, et reconnaissant la nécessité de se défendre au grand jour de la politique, entreprennent de conquérir leur place au Parlement. Ainsi le néo-Unionisme est sorti des circonstances économiques et sociales, dont les effets convergeaient vers une position plus nette et plus accentuée de tous les conflits; du néo-Unionisme est sorti le parti du travail.

Ce groupement où se rencontrent les diverses fractions et les diverses nuances de la démocratie ouvrière appartient à la fois aux traditions empiriques anglaises, qu'il continue, et à l'esprit plus conscient d'action réfléchie, dont il est l'une des expressions principales. Ses commencements incertains et mal définis rappellent les croissances obscures de toutes les institutions britanniques. Au « Comité pour la représentation du travail » (1899) s'affilient, avec un nombre croissant de syndicats, des organisations socialistes comme la Société Fabienne; son objet est de préparer pour les élections parlementaires des candidatures syndicales, et d'assurer une indemnité annuelle aux candidats

élus — le paiement des députés n'ayant pas encore été accepté par les Chambres. Il n'a point de programme théorique; mais déjà la force des événements et sa logique intérieure l'entraînent vers l'adoption des formules socialistes. C'est seulement lorsque les élections de 1906 ont fait entrer au Parlement, avec une très forte majorité libérale, une trentaine de députés ouvriers et vingt « labour liberals », que le nom de Parti ouvrier, mis en avant par la conférence de Newcastle en 1903, est hardiment proclamé aux yeux de l'Angleterre.

De même, le nouveau parti n'apporte point à la lutte politique la stricte discipline ou l'unité doctrinale qui caractérisent par exemple la démocratie sociale allemande. Il reste, dans son ensemble, fermé à la notion de lutte de classes; ses membres harmonisent sans effort leurs revendications avec la fidélité au principe monarchique, aux Églises reconnues par la loi, à l'intérêt de la défense nationale; éloignés de l'intransigeance Marxiste, et dénoncés par les chefs de la « Social Democratic Federation », ils poursuivent en vue de résultats tangibles une politique opportuniste.

Toutefois, si l'on envisage d'un regard l'évolution du parti du travail, il est impossible de ne pas y discerner une orientation de plus en plus nette vers les formes continentales de la protestation ouvrière; la question sociale, depuis qu'il existe, a pris un caractère plus impérieux et plus aigu. Les adhésions aux principes socialistes sont chaque jour plus nom-

breuses dans ses rangs; au Congrès de Hull, en 1908, une résolution collectiviste est votée à la majorité des délégués. Indépendant de toute attache nécessaire avec les deux partis historiques, il réserve sa liberté d'action vis-à-vis des libéraux; et si son appui leur est largement accordé en mainte circonstance, il prend place, quel que soit le ministère, dans l'opposition. Ses succès ne peuvent que l'encourager dans cette voie; dès 1906, le Parlement reconnaît aux Unions l'irresponsabilité financière en cas de grève, et définit leur statut légal; en 1908, la plupart des « labour liberals », subissant une force d'attraction supérieure, rejoignent leurs collègues ouvriers. Malgré son échec relatif aux premières élections de 1910, le parti en sort plus homogène et plus uni; sa situation morale n'est point amoindrie, et son rôle dans la grande crise constitutionnelle qui agite l'Angleterre est celui d'une force de premier ordre.

Contre la Chambre héréditaire, centre de la résistance au progrès social, il n'a pas seulement l'hostilité naturelle de la démocratie ouvrière; il doit aussi défendre contre elle son existence encore menacée : un jugement des Lords, en déclarant illégales les contributions versées par les Unions à la caisse du Labour Party, l'oblige à poursuivre énergiquement la reconnaissance officielle de ce droit. Réclamant comme réformes immédiates le suffrage universel intégral, la nationalisation du sol et des voies ferrées, des cantines scolaires, une loi sur les accidents du travail; réunissant, en 1910, près de 1.500.000

membres affiliés; fidèle au libre-échange, et dénonçant dans le protectionnisme la doctrine du pain cher; bénéficiant en un mot des avantages d'un programme net et d'une action soutenue sans être révolutionnaire, le Parti ouvrier paraît destiné à exercer, sur la majorité au pouvoir, l'influence d'une minorité énergique et cohérente. En lui se concentre le mieux l'impulsion de progrès réfléchi à la fatalité de laquelle ne peut désormais échapper l'Angleterre moderne, arrachée par la force des choses aux lenteurs de l'adaptation spontanée.

CHAPITRE III

LE PROBLÈME POLITIQUE

I. L'évolution contemporaine des partis; le home rule et les libéraux dissidents; la formation du parti Unioniste; ses tendances. — II. La crise et le réveil du libéralisme; les éléments radicaux du parti; le caractère composite de ses tendances. — III. Le conflit politique récent; ses causes et sa portée.

La formation du parti ouvrier apportait dans la vie politique de l'Angleterre un profond changement. Mais avant même qu'il parût s'était ouverte, à l'intérieur des vieux partis historiques, et dans le champ de leur alternance régulière, une crise où se répercutaient largement les conflits économiques et les problèmes de l'âge nouveau. Déjà les Whigs et les Tories de 1830 s'étaient rajeunis, après le premier Reform Act, sous les noms de « Libéraux » et « Conservateurs »; à la fin du siècle, après l'achèvement de la démocratie, le Conservatisme et le Libéralisme à leur tour subissent des transformations nécessaires. Le premier se précise et s'organise autour de certains centres de résistance ou d'action politique, et devient l'*Unionisme*; le second, s'il garde son nom, s'enrichit de tendances empruntées à des

doctrines plus nettes; affaibli par une intime décadence, il se régénère par la vertu de principes d'action positive, et fait sien le programme social du radicalisme. Enfin, la lutte inévitable entre la tradition conservatrice de l'empirisme anglais, et les besoins de réforme plus hardie qu'éveille la démocratie consciente, oppose la Chambre héréditaire à la Chambre élue; la constitution même de l'Angleterre est remise en question. Dès lors le problème politique se developpe sur la scène anglaise; et quelle que doive en être la solution provisoire, une période d'évolution rapide et critique a certainement commencé.

I

La question d'Irlande a été l'occasion des premiers changements politiques où s'est révélé le travail intérieur qui transformait les vieux partis. En amenant la scission des « libéraux unionistes », elle a allégé le libéralisme de ses éléments les plus modérés, et a préparé son orientation radicale; elle a dégagé d'autre part d'une situation nouvelle un principe nouveau, autour duquel ont cristallisé les tendances conservatrices.

Le chapitre des misères irlandaises, de leurs causes, de leurs contre-coups en Angleterre, des efforts faits pour les guérir, avait été depuis trois siècles l'un des plus poignants de l'histoire; il doit être étudié pour lui-même. Il faudrait rechercher

aussi par quelles étapes, sous quelles influences s'est formé dans l'esprit de Gladstone le projet du « home rule ». Traditionnellement porté à concevoir de façon plus large et plus souple les rapports du pouvoir central et des autorités locales ou des colonies, le parti libéral s'était donné un chef en qui vivait une ardeur généreuse de justice. Le plan audacieux d'accorder à l'Irlande un parlement presque autonome allait de pair avec une réforme agraire aussi hardie, destinée à transférer la propriété des landlords aux fermiers, avec l'aide du gouvernement impérial. Ainsi le libéralisme, dont la doctrine propre s'était épuisée par son triomphe même, s'enrichissait par la volonté de Gladstone d'un programme d'activité positive; il étendait à l'Irlande le bénéfice de ses principes politiques, et prenait contact largement avec les nécessités économiques dont il avait toujours été porté à trop ignorer l'existence.

Mais du même coup, le conservatisme retrouvait lui aussi une doctrine, et, pour sa force agissante, un point d'application précis. Au cours du siècle, il ne s'était pas moins usé que son rival. Absorbé tout entier par la seule tâche de ralentir l'évolution démocratique, de ménager les transitions nécessaires, il restait sans raison d'être, cette évolution accomplie; et il n'avait pas la ressource d'en remettre en question l'issue, car il l'avait de bonne heure acceptée. Réduit à n'être qu'un vague instinct ou une tendance diffuse, à peine séparé du libéra-

lisme par des nuances sentimentales ou des traditions de famille, il a dû sa renaissance aux deux grands faits nouveaux qui dominent l'histoire contemporaine de l'Angleterre : au projet de home rule, qui précipita la fixation des formules impérialistes et fit de l'union entre les parties de l'Empire un article de foi national ; aux progrès de la démocratie ouvrière, qui ont transporté la résistance conservatrice du domaine politique dans le domaine social.

Le projet d'accorder à l'Irlande l'autonomie politique rencontra, on le sait, de vives résistances à l'intérieur même du parti libéral ; il semblait compromettre cette unité impériale dont le sentiment puissant achevait alors de se dégager. Rien n'est plus suggestif que de suivre la fortune du groupe dissident qui se sépare de Gladstone et détermine l'échec du home rule. Les « libéraux-unionistes » ne font point d'abord partie officiellement de la majorité conservatrice, bien qu'ils l'accroissent de leurs votes ; mais bientôt ils s'agrègent complètement à elle, et leurs chefs pénètrent, en 1895, dans le ministère de lord Salisbury. Dès lors, l'élément nouveau de vigoureuse résistance nationale qu'ils apportent s'impose rapidement aux incertitudes passives qui constituaient le programme conservateur ; peu d'années après, l'épithète « unioniste » devenait celle du parti tout entier.

C'est sous ce drapeau qu'il affronte désormais les luttes électorales. Nul symbole ne pouvait en effet mieux représenter la synthèse des tendances mul-

tiples dont la coalition s'oppose au libéralisme renouvelé; c'est du sang plus riche infusé par les libéraux-unionistes qu'est sortie la vitalité plus grande, la puissance de rayonnement et d'assimilation de cette doctrine composite. Affirmant à propos de l'Irlande l'intégrité du lien national, elle a naturellement revendiqué pour elle toute la force naissante de l'impérialisme; elle s'est fait un privilège et une spécialité de la défense militaire et commerciale contre les entreprises de l'étranger, et le protectionnisme est devenu lui aussi partie intégrante du système. Ainsi le Conservatisme rajeuni sous le nom d'Unionisme est un faisceau de sentiments politiques associés à l'intérêt de la résistance sociale; on peut dire qu'en lui se concentre, à l'heure actuelle, la préférence de l'Angleterre traditionnelle pour l'adaptation instinctive.

Du vieil esprit conservateur, le parti Unioniste a beaucoup gardé sans doute. En matière religieuse et ecclésiastique, il défend les positions de l'Église établie. Comme les Tories de jadis, il favorise les prétentions de la « High Church »; et dans les luttes confuses où se débat l'effort de l'Angleterre pour organiser un système d'éducation publique, il pèse de tout son poids afin d'assurer à l'Anglicanisme la mainmise sur les écoles subventionnées. Comme les Tories, il associe le trône à l'autel; l'autorité royale trouve en lui un soutien plus ferme encore que dans le parti libéral. S'il ne nie plus la démocratie devenue un fait, il combat les mesures

destinées à la rendre plus réelle et plus efficace; le paiement des députés a été repoussé longtemps par son opposition intransigeante; il maintient le vote plural, et les clauses d'exclusion qui empêchent encore le suffrage anglais d'être universel. Les intérêts des classes possédantes sont respectés par lui, dans la mesure même où les menace l'offensive du parti libéral. Si les tendances puritaines qui dominent souvent ses adversaires les amènent à poursuivre une guerre acharnée contre l'alcoolisme, il prend en mains la cause des débitants inquiétés; si la politique financière d'un ministre radical l'entraîne à déplacer en faveur du peuple l'équilibre des charges fiscales, il défend les immunités acquises du capital.

Le nouveau parti de la résistance sociale continue donc; vis-à-vis des termes historiques où s'attachait la fidélité aux institutions existantes — la monarchie, l'Église, la propriété — l'attitude que lui avait transmise le conservatisme. Mais sur des points essentiels, il sacrifie à l'esprit de réforme agissante et d'initiative que lui impose la complexité des circonstances et des problèmes modernes; réclamant une cohésion plus ferme de l'Empire, une meilleure adaptation de la force impériale à l'action diplomatique ou militaire, il imprègne les éléments instinctifs de l'impérialisme de volonté consciente et réfléchie; réagissant contre le prestige établi du libre-échange, et proclamant la nécessité d'un retour au protectionnisme, il se montre révolutionnaire à sa façon. La crise constitutionnelle où se trouve en

ce moment l'Angleterre a vu surgir, du même parti, des projets de réforme politique. L'Unionisme apparaît donc comme une combinaison plus active de l'empirisme conservateur avec des initiatives énergiques, dues à l'influence irrésistible des besoins nouveaux.

En matière sociale, enfin, il prolonge et développe la tradition interventionniste des Tories. Le socialisme féodal n'est pas mort en Angleterre; beaucoup y cherchent encore soit l'apaisement des scrupules religieux ou humains qu'éveille la misère, soit une arme contre les progrès du socialisme ouvrier. Enracinée, on l'a vu, dans les habitudes patriarcales des campagnes, dans l'autorité protectrice des grandes familles et de la gentry, acceptée par le peuple discipliné des paysans, cette notion providentielle du devoir des classes dirigeantes est étendue à toutes les provinces de la vie nationale. En Irlande, malgré son opposition au home rule, le parti conservateur a réalisé des réformes agraires, cherché à soulager les souffrances des tenanciers, et créé des institutions administratives favorisant l'autonomie locale. En Angleterre, il a décidé la gratuité de l'enseignement primaire, organisé les conseils de comté; il est animé d'un esprit favorable aux œuvres d'hygiène sociale et de relèvement moral, pourvu qu'elles restent dans le cadre de ses instincts et respectent ses modérations essentielles.

L'expropriation des grands domaines, moyennant indemnité, pour cause d'utilité publique, la recons-



titution de la petite culture paysanne, figurent parmi les opérations admises ou recommandées par le parti Unioniste, si ses attaches avec la classe des maîtres du sol ne lui permettent pas de les entreprendre systématiquement. En défendant la thèse protectionniste, il prétend lutter contre le chômage et la misère, dont le libre-échange serait la cause principale. On aperçoit facilement les limites de cette action sociale; mais il est essentiel de rappeler qu'elle existe, et représente l'effort d'un grand parti, toujours prêt aux adaptations souples, pour répondre aux exigences du présent à l'aide des formules du passé.

II

Vers la fin du XIXe siècle, le libéralisme anglais était en pleine crise. Il était parvenu à cette heure dangereuse pour tous les partis, où l'épuisement de leurs principes les condamne à se renouveler ou à périr. Sur les points essentiels de son programme, l'évolution démocratique de l'Angleterre, et la liberté des échanges, lui avaient apporté les réalisations souhaitées. Sur d'autres, l'expérience avait démenti sa doctrine, ou lui avait imposé la reconnaissance de faits contraires. L'Irlande ne jouissait pas de l'autonomie qu'il avait un moment, et sans y mettre toutes ses forces, voulue pour elle. L'Empire, dont il avait négligé la croissance chaque jour plus impérieuse, passait au

premier plan de la vie politique, et réclamait l'élaboration de formules nouvelles, qui répondissent aux nécessités de son organisation commençante. Dans le champ des problèmes sociaux, cependant, et les rapports des forces économiques ou des classes entre elles, une solidarité morale s'était affirmée, répondant à l'étroite dépendance des unités et des groupes dans l'existence nationale, et l'interventionnisme avait fait des progrès continuels en face de l'orthodoxie libérale frappée d'impuissance. De toutes parts, des besoins s'étaient fait jour auxquels il ne pouvait satisfaire, ou des solutions s'étaient fait accepter que ses principes ne pouvaient admettre.

C'est que ces principes étaient l'expression purement négative de la volonté obscure d'affranchissement qui avait aidé l'Angleterre moderne à se dégager de l'ancienne. La philosophie individualiste des utilitaires, et les énergies impatientes de la bourgeoisie, avaient successivement détruit les entraves que la vieille société opposait à la libre expansion de l'industrie et du commerce; le déplacement d'équilibre ainsi produit avait dépassé, par la logique des forces déchaînées, les désirs de la classe moyenne, et la démocratie avait largement répandu son niveau sur les restes encore visibles du régime oligarchique. Mais tout entier attaché à la négation du passé, le libéralisme se découvrait incapable de façonner l'avenir qu'il avait fait naître. Pour un âge de reconstruction, il manquait de for-

mules organiques. Déjà dans la démocratie politique se dessinaient les premières amorces de la démocratie sociale; et hostile à leur apparition, il manquait de l'autorité nécessaire pour les empêcher de paraître. Aussi semblait-il appelé à une prompte décadence; à côté de lui se maintenait le conservatisme toujours vivace, nourri d'instincts éternels, et dont c'est le privilège de se transformer toujours sans jamais changer; tandis que le socialisme grandissant menaçait de le supplanter bientôt lui-même.

Un ensemble de causes et d'influences ont rendu au libéralisme, depuis dix ans, beaucoup de la vigueur qu'il avait perdue. Comme parti du moins, il a su évoluer pour vivre; et dans l'heureuse indécision de formules qui a toujours caractérisé la politique anglaise, il a pu effectuer, lui aussi, une de ces synthèses provisoires dont le parti Unioniste lui donnait l'exemple. Il a profité, en premier lieu, des fautes de ses adversaires; les erreurs commises par eux pendant la guerre sud-africaine l'ont fait bénéficier de cette tendance à l'oscillation régulière qui, dans le jeu normal des choses, ramène à peu près fatalement l'opposition au pouvoir. D'autre part, la campagne protectionniste rendait une fécondité actuelle à ses principes économiques, dont la victoire trop ancienne avait émoussé la vigueur; s'identifiant avec la résistance de l'opinion contre l'initiative des partisans du tarif, il a entrepris la défense du libre-échange, au nom des intérêts populaires.

Mais surtout, le parti libéral a été soulevé par la

vague de progrès social et de réforme qui a surgi dans les profondeurs de la vie nationale. De la démocratie grandissante et qui prend mieux conscience d'elle-même, de la crise économique et de l'éveil du parti ouvrier, du rythme psychologique qui appelait en Angleterre une phase nouvelle de critique rationnelle, de toutes les causes en un mot qui posaient à la fois les nouveaux problèmes et en déterminaient par avance, dans une certaine mesure, les solutions, est née une impulsion irrésistible qui a ranimé le libéralisme défaillant. Ce que cette impulsion apportait avec elle, c'était des tendances assez différentes de celles qui avaient constitué au cours du siècle la doctrine libérale. Au lieu que celle-ci était restée individualiste, l'esprit qui soufflait de la démocratie ouvrière était un esprit d'organisation sociale plus étroite et plus solidaire; au lieu que l'ancien libéralisme était avant tout respectueux de l'ordre établi, et inscrivait son action politique dans les limites des précédents constitutionnels, le nouveau opposait hardiment à l'édifice féodal de la tradition anglaise un besoin de clarté, de méthode et d'efficacité supérieure.

Les voies par lesquelles cette sève étrangère a envahi le vieux parti libéral, c'est d'abord le groupe influent des radicaux d'extrême-gauche, minorité de démocrates énergiques et résolus, dont les élections, depuis dix ans, ont accru le nombre, et qui sont largement en contact avec les aspirations du travail; c'est la diffusion des idées Fabiennes, et la conversion

graduelle de l'opinion, dans les milieux avancés, à un socialisme opportuniste et pratique; c'est aussi l'influence exercée par les hommes de pensée, qui, de l'ensemble des circonstances où se trouve placée l'Angleterre, dégagent la nécessité d'une réadaptation systématique et réfléchie à la vie moderne. Il y aurait à mentionner, enfin, l'hostilité des dissidents religieux, par tradition partisans d'un libéralisme agissant, contre les entreprises de l'Église établie, et sa mainmise sur les écoles. De toutes ces causes a été fait le triomphe des libéraux aux élections de 1906; elles ont créé cette coalition puissante d'intérêts et de forces qui a pris, dans le domaine financier et politique, des initiatives si hardies, et que toutes les forces du conservatisme Unioniste n'ont pu encore réussir à vaincre.

Si le libéralisme anglais a regagné une vie nouvelle, c'est donc que des besoins profonds de changement et de progrès surgissaient des faits eux-mêmes, et que dans l'infériorité politique où est tenu encore le parti ouvrier, une habitude séculaire voulait que les descendants des Whigs fussent les interprètes et les champions de ces besoins. Leurs principes sans consistance ne se sont pas opposés à cet afflux de tendances nouvelles; et ainsi le libéralisme individualiste et modéré s'est trouvé imprégné d'un radicalisme interventionniste et réformateur.

Et la faiblesse intérieure du parti comme de la doctrine tient peut-être justement à ce caractère composite; à la conciliation imparfaite des anciens

et des nouveaux éléments. L'attitude du libéralisme contemporain n'est à peu près cohérente que dans les luttes politiques, sous l'empire de la discipline imposée par les chefs. Dans l'abstrait, rien n'est plus incertain que ses déterminations générales. Il s'est laissé pénétrer par l'esprit de solidarité sociale, mais il n'a pas renoncé en théorie à l'orthodoxie économique, et l'intervention de l'État est toujours combattue par beaucoup de ses représentants. Il s'est laissé conduire, sous l'aiguillon des circonstances, à une offensive décidée contre certains privilèges des classes possédantes, et en plusieurs cas, contre le principe même de l'ordre existant; mais la préférence traditionnelle du libéralisme pour les compromis et les solutions empiriques n'est désavouée nettement que par les seuls radicaux; en droit, il n'y a chez les libéraux, au Parlement ou dans le pays, aucune adhésion unanime à des idées, ni à des croyances, qui puissent les unir dans une hostilité nécessaire contre la solution conservatrice des difficultés soulevées. La force intransigeante de l'action libérale vient de conditions extérieures, de la poussée populaire, plutôt que des principes qui la guident; et il en sera ainsi jusqu'au jour, s'il doit venir, où le radicalisme intellectuel aura effectué l'unité morale du parti.

De même, en face des autres questions actuellement pendantes, le libéralisme hésite et prend des attitudes contradictoires. En matière éducative, il se partage entre l'idée de laïcité, que les radicaux vou-

draient voir dominer l'enseignement primaire, et l'égal traitement assuré à toutes les écoles confessionnelles, où beaucoup voient la seule forme de neutralité compatible avec l'état de l'opinion. L'Empire, et la défense nationale, ne le divisent pas moins. Dans ses rangs se recrutent les derniers partisans de la « petite Angleterre », les intellectuels opposés à l'expansion coloniale, les disciples de la tradition Manchestérienne, attachés à l'idée d'une concurrence pacifique entre les nations, et les théoriciens humanitaires, apôtres de la réduction des armements; mais d'autre part le parti libéral, dans son action officielle, a veillé jalousement à maintenir la suprématie britannique sur mer; il a pris sa part à la grande œuvre de la réforme militaire; et beaucoup parmi ses membres non seulement acceptent ces nécessités de la rivalité internationale, mais partagent les sentiments des impérialistes agissants.

Aussi l'impression d'ensemble que laisse le libéralisme actuel est-elle celle d'une synthèse imparfaite et confuse, dont l'unité est seulement maintenue par la vivacité de la lutte, et la pression de la synthèse contraire; d'un fond traditionnel, individualiste et modéré, vaguement favorable à la réalisation lente de la démocratie politique, mais profondément hostile à toute doctrine abstraite et à tout changement brusque, sur lequel se détache en vigueur un radicalisme à la française, accentué, socialiste et volontiers systématique. C'est le caractère propre de l'heure présente, que la force des choses ait donné

à cette dernière tendance un pouvoir de rayonnement supérieur, et jusqu'ici presque sans analogue dans l'histoire anglaise; et que dans sa masse amorphe le parti libéral ait été assez pénétré de cet esprit pour se laisser entraîner par lui.

III

La crise politique intense qui s'est ouverte en 1909 est le résultat de ces conditions générales. D'une part l'impulsion démocratique et réformatrice que le parti libéral avait apportée au pouvoir devait se traduire par des atteintes de plus en plus sensibles aux privilèges établis; d'autre part, le conservatisme rajeuni et fortifié sous le nom d'Unionisme devait inspirer aux institutions qui défendent ces privilèges une vigueur plus grande de résistance et même d'offensive. Le heurt des Communes et des Lords est l'effet et le symbole éclatant de cette opposition entre deux Angleterres.

Le choc s'annonçait depuis longtemps. En attachant l'équilibre politique à l'action concertée de la Chambre héréditaire et de la Chambre élue, la Constitution anglaise, produit organique de l'expérience séculaire, n'avait pu prévoir la croissance soudaine de la démocratie industrielle. Du jour où la volonté populaire librement exprimée se fit sentir directement aux Communes, un germe de conflit menaça le fonctionnement assoupli des vieux organes histo-

riques. Sans doute la puissance d'adaptation spontanée que contient l'empirisme anglais agit ici comme ailleurs en effectuant les compromis nécessaires; par degrés, au cours du siècle, se fit l'évolution démocratique, sans secousse grave; la Couronne, placée au-dessus des partis, et appelée à exercer l'initiative des conciliations suprêmes, intervint au moment le plus critique, en 1832, pour imposer aux Lords le premier Reform Bill. Pouvant créer à son gré de nouveaux pairs, et déplacer la majorité, elle était seule capable d'adoucir la discordance entre l'intérêt conservateur de l'oligarchie et les volontés impatientes du peuple; et vers la fin du siècle il semblait possible d'espérer que grâce à son action apaisante, la Chambre héréditaire résignée aux sacrifices inévitables avait traversé sans s'amoindrir une période dangereuse de transformation constitutionnelle.

Mais les exigences croissantes de l'esprit démocratique, et les audaces du nouveau libéralisme, devaient dissiper cette confiance optimiste en l'avenir. Déjà la querelle du « home rule » avait ranimé sous une forme aiguë le conflit des deux Chambres. Malgré les tendances patriarcales de la politique conservatrice, et le rôle souvent actif des Lords en matière de législation sociale, la force des choses les dressait de plus en plus dans une attitude d'hostilité irréductible contre les réformes voulues par la masse de la nation. Satisfaits d'enregistrer simplement les mesures décidées par un ministère conservateur, se

bornant volontiers, en pareil cas, à des fonctions tout honorifiques, ils reprenaient l'exercice positif de leurs droits dès que le parti ennemi revenait au pouvoir. Depuis les élections de 1906, en particulier, leur veto avait arrêté au passage presque toutes les réformes proposées par les Communes. Le malaise du Parlement, l'irritation des libéraux et des radicaux, pouvaient faire prévoir une crise; le budget présenté par le ministre Lloyd George fut l'occasion qui la précipita.

Le conflit sortait donc naturellement de toutes les causes intérieures qui ont réveillé dans l'Angleterre contemporaine les problèmes politiques comme tous les problèmes. Mais on l'a vu, le caractère particulier de l'évolution anglaise récente est d'être stimulée par l'action d'influences extérieures. Ici encore, le facteur étranger s'est fait sentir; la concurrence internationale, d'ordre économique et d'ordre militaire, est l'origine immédiate de la crise. Si le gouvernement libéral a demandé à la richesse acquise des ressources nouvelles, ce n'est pas seulement à cause des dépenses sociales qu'a entraînées l'application de la loi des retraites ouvrières (old age pensions) c'est surtout pour faire face aux charges très lourdes qu'imposent aux finances publiques les nécessités de la défense nationale. Aux constructions navales de l'Allemagne, l'Angleterre répond par des armements sans cesse plus actifs; sous la pression de l'opinion, qu'alarment les avertissements sensationnels de la presse, le parti libé-

ral doit renoncer à ses traditions d'économie, aux rêves pacifiques de certains de ses chefs; acharnée à maintenir, selon la formule célèbre, la supériorité de sa flotte sur les marines unies de deux pays quelconques, l'Amirauté britannique met en chantier cuirassés monstres et croiseurs.

Et d'autre part, la menace d'une invasion allemande, dont la littérature se plaît à faire l'effrayant tableau; les interventions possibles dans une guerre continentale; et tout le poids de dangers et de luttes dont l'impérialisme agressif a chargé le « splendide isolement » où se plaisait jadis l'Angleterre, l'obligent à se donner une armée permanente. L'idée de la conscription, hier encore repoussée avec horreur, gagne chaque jour du terrain; les troupes de première ligne sont soumises à un entraînement intense; les forces territoriales, complètement réorganisées, constituent un instrument défensif de sérieuse valeur. C'est pour suffire à ces lourds besoins que pour la première fois un ministre des finances anglais a mis largement en pratique les doctrines radicales, et demandé cinq cents millions d'impôts au capital et à la propriété foncière.

Ce n'est pas ici le lieu de résumer les événements qui ont suivi le dépôt du budget de 1909. On sait comment la résistance des Lords trancha en fait l'obscure question des droits de la Chambre haute en matière financière, et arracha aux Communes le privilège dont la possession, croyaient-elles, ne leur était plus disputée depuis quarante années. Cette

initiative des intérêts conservateurs, opposée à l'initiative des énergies réformatrices, répond bien au caractère accentué, violent de la crise actuelle; elle montre aussi à quel point les influences contemporaines ont stimulé chez les deux partis en présence l'esprit d'action. Si les Unionistes ont pu dénoncer dans le budget des clauses socialistes, les libéraux ont pu accuser les Lords d'un geste révolutionnaire.

Dès lors la lutte était engagée. Elle s'est poursuivie et se poursuit, sans qu'il soit possible à l'heure actuelle d'en prévoir avec certitude la solution finale. Les premières élections de 1910 ont marqué un temps d'arrêt dans les progrès du libéralisme, sans donner la victoire à ses adversaires; les deux systèmes de forces opposés se sont fait un moment équilibre, laissant le pouvoir au parti libéral. Un changement de règne est venu ralentir encore le déroulement logique des conséquences impliquées dans la situation initiale. La conférence constitutionnelle s'est réunie sans résultat; la dissolution du Parlement entraîne des élections nouvelles, dont il ne semble pas que le libéralisme doive sortir vaincu. Après ces deux consultations nationales, les années prochaines verront sans doute la victoire du principe démocratique en matière d'impôts. Malgré l'étendue et la profondeur des sentiments, des instincts, la vigueur des éléments sociaux de tout ordre qui défendent le régime existant; malgré le succès possible de l'idée protectionniste, dont le parti conservateur recueillerait sans doute le fruit, il paraît difficile de

supposer que le flot populaire ne renverse point la digue élevée par les Lords. Quel que soit le compromis adopté, et si large que doive rester l'indépendance assurée à la Chambre haute, il ne semble point qu'elle puisse conserver d'existence politique efficace, sans subir dans son recrutement ou son esprit de graves changements. Il est intéressant de noter, à ce propos, qu'en face des résolutions proposées par les libéraux — privilège financier des Communes, veto suspensif des Lords, réduction des législatures à cinq années — des projets de réforme intérieure, laissant une certaine place au principe électif, se sont fait jour au sein même de la Chambre héréditaire. L'instinct anglais des conciliations nécessaires s'oriente dans le sens d'une demi-victoire des Communes; mais après l'initiative redoutable par laquelle les Lords ont engagé la lutte, un demi-échec de fait sera pour eux une défaite de principe. La seule incertitude que contienne l'avenir est celle de la forme sous laquelle s'inscrira, dans la Constitution précisée et modernisée, le progrès démocratique et logique exigé par les conditions de la vie moderne.

Car c'est là, pour l'observateur impartial, la philosophie de la crise actuelle. Elle fait éclater au grand jour le secret désaccord entre l'Angleterre contemporaine et son empirisme traditionnel. Des paroles inouïes ont été prononcées de tous côtés; alors que c'était un lieu commun d'exalter l'heureuse souplesse que valait à la Constitution anglaise le

vague de ses lignes; alors que l'orgueil politique des Anglais aimait à opposer leur Constitution « non écrite » aux systèmes échafaudés par la chimérique raison continentale, on les a entendus regretter ce vague même et cette indécision, sources de conflits sans issue; un besoin général de netteté et d'efficacité scientifique, sorti des caractères de la civilisation industrielle, a triomphé du pieux respect qui protégeait l'édifice consacré par les âges. Le regardant à la lumière d'un conflit redoutable, on en a trouvé le plan chaotique, obscur et suranné. Si vivante que reste la religion de ce sanctuaire politique, le sens avisé du peuple anglais en a perçu la caducité au moins partielle; il en a décidé du même coup la partielle reconstruction. Car la loi de l'adaptation, condition même de la vie, est encore supérieure à celle de la conservation; si la vie exige que la réflexion consciente remplace de plus en plus dans l'adaptation la spontanéité instinctive, l'empirisme saura demeurer fidèle à lui-même, fût-ce en se reniant.

CHAPITRE IV

LE PROBLÈME IMPÉRIAL

I. Les éléments intellectuels et sentimentaux de la doctrine impérialiste. — II. Le programme d'action; les fins, les moyens, et les difficultés rencontrées.

On a vu sous quelles influences s'est éveillé, entre 1850 et 1880, le sentiment impérialiste. Formé depuis le XVI[e] siècle, sans intention claire et sans méthode préconçue, de la vigueur agressive et du génie commercial de la race, l'Empire est devenu un fait conscient au XIX[e] siècle. Son apparition à la lumière intérieure est un élément de la croissance psychologique générale qui caractérise l'Angleterre moderne; et l'impérialisme, doctrine et religion de l'Empire, est un aspect de la volonté passionnée d'efficacité qui est le trait saillant de la période contemporaine.

Mais à peine le sentiment impérialiste s'était-il inscrit dans la conscience générale, que sa réalisation se heurtait à des difficultés imprévues. Le problème de l'organisation impériale est lié en effet à d'autres problèmes, intérieurs ou exté-

rieurs; et l'intérêt de l'Angleterre doit ici s'assouplir, pour s'harmoniser avec les intérêts de colonies jeunes et vivaces, au robuste esprit réaliste. En se formulant, la tendance impérialiste est entrée dans la mêlée politique. Diffuse à travers toutes les doctrines et tous les partis, elle est cependant plus étroitement associée à l'Unionisme, dont on a vu le rapport d'origine avec elle. Elle appartient, par conséquent, à la synthèse de forces où se rencontrent, avec le conservatisme social et religieux, le militarisme agressif et le protectionnisme. Aussi sa victoire complète dépend-elle, dans une certaine mesure, du succès de la coalition Unioniste; et le parti libéral, malgré les gages qu'il a donnés à la défense nationale, et à l'unité de l'Empire, est-il soupçonné de ne point vouloir cette unité avec la même vigueur combative que le parti adverse. Accepté aujourd'hui par la majorité de la nation, l'impérialisme n'est point officiellement au pouvoir. Il n'en a pas moins dominé, depuis trente ans, la politique étrangère de l'Angleterre et ses rapports avec ses colonies.

Autour du sentiment qui est l'âme de l'impérialisme s'organise un corps d'idées et un programme d'action. Ces idées doivent beaucoup à l'évolutionnisme vague où tous les peuples forts, depuis Darwin, ont cherché la théorie de la survivance du plus apte. La notion de race, vulgarisée en Angleterre comme ailleurs, a fourni une base scientifique à la croyance instinctive en la supériorité

naturelle de l'Anglo-Saxon. Dès lors la doctrine est fondée; elle part du fait de l'Empire, créé au delà des mers par l'essaimage de la vitalité britannique; elle y trouve la preuve de la valeur expansive, assimilatrice et dominatrice de la race anglaise, et conclut à la nécessité de collaborer, par une politique consciente, au plein épanouissement de ce processus spontanément commencé. D'autres éléments interviennent : la croyance à un mouvement impérialiste de l'histoire; l'affirmation que notre époque doit pousser plus loin la centralisation politique qui a formé les nations modernes; une conception du monde où dans le déclin des peuples sans force rayonnante, quelques fédérations géantes — l'empire russe, l'empire américain, l'empire allemand, l'empire anglais — se disputent la suprématie terrestre.

Des notions prises à la biologie, à la sociologie, à l'histoire, en un mot, s'unissent selon la loi directrice d'un sentiment puissant qui les assemble; l'impérialisme participe à la fois de la science et de la religion. A la religion, il emprunte encore l'idée mystique d'une mission divinement assignée aux races élues — à la race anglaise, en particulier — et qui leur crée le devoir d'assurer aussi loin que possible un ordre chrétien et civilisateur. Enfin, avec ces éléments idéalistes voisinent des aspirations utilitaires; l'extension de l'Empire ouvre aux citoyens du peuple impérial un domaine plus grand à gouverner et à exploiter; et surtout, l'industrie espère trouver,

dans les terres soumises ou peuplées, de faciles débouchés que ne fermeront jamais complètement les barrières douanières. « Le commerce suit le drapeau « (*trade follows the flag*), est le mot d'ordre qui a enrôlé la majorité de la bourgeoisie britannique derrière les prophètes de l'impérialisme.

Ainsi la doctrine est très voisine de celles qu'un souffle d'ambition consciente et lucide, d'orgueil violent et mystique, a fait naître en même temps chez d'autres nations de l'Europe et du monde. On y trouve le même culte de la puissance, le même mépris de la sentimentalité humanitaire, le même effort pour rattacher au vœu de l'univers les victoires des races, qui ont nourri la réaction du siècle finissant contre le romantisme de ses débuts. On y démêle, outre la croissance naturelle des germes semés par le volontarisme de Carlyle, l'effet de la ruine intérieure qui a atteint le libéralisme traditionnel. Devant l'épuisement des formules négatives qui avaient soutenu l'entreprise individualiste du XIXe siècle, les esprits avides de concepts organiques se sont rejetés vers la doctrine de l'unité impériale et de la grandeur politique, comme vers les notions de solidarité sociale. Il est possible aussi de suivre chez les apôtres les plus subtils de l'impérialisme ce filon de pragmatisme qui court aujourd'hui à travers toute la pensée anglaise; cette fatigue des vaines recherches, ce détachement de toute foi scientifique, cette préférence pour un réalisme conservateur et nationaliste, qui unit dans le respect

du fait impérial, brutal et solide, le scepticisme d'un Balfour à celui d'un Bülow.

Ce qui est le caractère propre de l'impérialisme anglais, en revanche, c'est le programme d'action par lequel il cherche à se réaliser. Au contraire en effet de l'Allemagne, l'Angleterre doit surtout envisager le problème impérial comme celui d'une unité imparfaite qu'il s'agit encore de compléter, et comme l'établissement d'une communauté plus active d'intérêts et de sentiments entre les parties très éloignées, très diverses, d'un même tout. L'Empire anglais est essentiellement colonial.

II

Le premier et le principal effort de l'impérialisme consiste à réagir contre les risques de lutte intérieure et de séparation. Il veut avant tout organiser les colonies, entre elles et avec la métropole. Des fédérations ou des états homogènes, unis à la mère-patrie par un lien de plus en plus souple et fort, tel est l'idéal qu'il poursuit. Ce lien sera sentimental, parce que la reconnaissance instinctive de la communauté de sang est au fond même de la conscience impériale; il sera politique, parce que seule l'unité de volonté et de conduite peut assurer la cohésion de l'Empire en face de ses rivaux; politique, il sera commercial, car les intérêts communs doivent cimenter les alliances de cœur même les plus solides;

et il sera aussi militaire, car la solidarité de la défense nationale ne peut laisser indifférentes les possessions lointaines que les flottes anglaises peuvent être appelées à protéger.

Ce programme a été déjà en partie réalisé. Tout d'abord, le concept de l'Empire est associé officiellement à toutes les expressions publiques, à tous les actes solennels du gouvernement central. Discours du trône, déclarations ministérielles, affirment le caractère impérial de la monarchie britannique. C'est le Parlement impérial qui délibère à Westminster, et les principaux organes de l'administration générale sont aussi revêtus de ce titre. La presse, la littérature, s'attachent à raviver et entretenir le sentiment de l'Empire, héritage de la race, honneur et souci de chaque citoyen, grandiose fraternité étendue sur la surface du monde. Les communications plus rapides, les progrès des transports, les contre-coups immédiats des chocs moraux dans l'univers éveillé à une vie homogène, permettent aux diverses parties de l'Empire une sensibilité commune et constamment frémissante. En des occasions frappantes, l'image concrète de l'unité impériale s'est étalée à Londres, diverse et bigarrée; jubilés, couronnements, anniversaires ou cérémonies, joies et deuils des Anglais et de leurs peuples vassaux, ont illustré à tous les yeux le lien invisible qui rapproche tant de pays, tant de climats, de civilisations et de coutumes. L'Angleterre n'avait jamais cessé de tenir fixés sur elle les regards de ses enfants d'au

delà des mers; mais ses propres fils, jadis enfermés dans leur orgueil insulaire, ont maintenant élargi leur horizon et leur âme à la mesure de la destinée qu'ils n'ignorent plus.

Cependant se poursuit l'unification de l'Empire. Ses grandes provinces, faites d'éléments épars, croissances naturelles et spontanées de l'individualisme britannique, sont amenées, par leur volonté propre et la complicité discrète de la mère-patrie, à des formes plus centralisées. Sans rien renier du libéralisme qui a caractérisé sa doctrine coloniale au XIX[e] siècle, laissant à ses colonies de peuplement leur autonomie politique et leurs institutions représentatives, l'Angleterre veille à ce que cette liberté fortifie au lieu de le détruire le lien national ou fédératif. L'Australie, le Canada forment ainsi des groupements organiques de districts inégaux en population, en richesses, qui s'élèvent progressivement à une homogénéité plus parfaite. Fraîchement conquise sur une race rivale, l'Afrique du Sud est déjà unie en un seul État, où vont se fondre les querelles provinciales et s'apaiser les souvenirs de la guerre, sans que disparaisse le particularisme local auquel le sens civique des Anglais et des Boers est également attaché. — Et d'un effort tenace, le gouvernement anglais cherche à créer au centre même de l'Empire l'instrument et le symbole de la fédération suprême : les « conférences coloniales », réunies à Londres, sont de véritables assemblées impériales, où se discutent les moyens d'étendre la

communauté d'intérêts, de rendre plus effective la solidarité de nations sœurs, appelées à confirmer des affinités naturelles par leur volonté réfléchie.

Parmi les problèmes que les conférences coloniales sont appelées à résoudre, les plus importants concernent le régime douanier et l'organisation militaire de l'Empire. L'idée d'un Zollverein anglais est entrée dans le programme courant de l'impérialisme; la campagne protectionniste, en Angleterre, fait valoir la possibilité et l'avantage d'une fédération économique, se suffisant entièrement à elle-même, fermée au reste du monde, et où les intérêts divergents de la métropole et des colonies s'assoupliraient dans une série de compromis. Si les pays neufs que met en valeur l'énergie anglo-saxonne ont besoin, pour se développer, de tarifs protecteurs, du moins peuvent-ils accorder à la mère-patrie — et plusieurs le font déjà — des clauses préférentielles. De son côté, celle-ci leur offrirait, si elle renonçait au libre-échange, un marché ouvert ou des conditions privilégiées.

D'autre part, la collaboration des colonies à la défense de l'Empire est envisagée sous plusieurs formes possibles. En certains cas, des subsides votés par les parlements coloniaux vont grossir le budget militaire ou naval de l'Angleterre; tel pays offrira un cuirassé, tel autre un croiseur. Ou encore, des contingents coloniaux se joindraient, en des occasions prévues, aux armées anglaises. Pendant la guerre sud-africaine, cette solidarité mili-

taire de l'Empire a reçu un commencement de réalisation. Le plus souvent, les colonies se donneront à elles-mêmes une milice et une flotte, et entreprendront de se défendre, allégeant ainsi la tâche de la diplomatie et de la marine impériales. Cette dernière forme est celle qui paraît le mieux répondre à l'esprit particulariste et à l'indépendance volontiers jalouse des nations nouvelles créées par la colonisation britannique.

Car l'impérialisme intégral se heurte à bien des obstacles, dont on ne peut encore dire s'ils seront vaincus. Les grandes colonies de peuplement, le Canada, le groupe Australien, l'Afrique du Sud, sont unies à la vieille Angleterre par des sentiments respectés de piété filiale; quelle que soit la diversité des races qui s'y mêlent, elles reconnaissent leur dette envers le centre historique et le principal foyer d'origine de l'énergie qui les a créées; d'autant plus sincèrement que les institutions représentatives leur ont assuré une personnalité civique pleine et entière. Mais la vitalité même de ces peuples nouveaux tend à les soustraire au rayonnement de l'Angleterre; soit qu'ils s'impatientent de le subir, et prétendent émettre le leur propre, soit qu'ils s'orientent plutôt vers celui de groupes humains plus proches et réunis à eux par plus d'affinités physiques. L'Australie et la Nouvelle-Zélande sont appelées trop nécessairement à dominer l'Océanie civilisée pour que leurs rapports avec une île de la vieille Europe restent pour elles

essentiels ; les relations économiques, politiques, intellectuelles du Canada avec les États-Unis l'associent chaque jour plus étroitement aux destinées de l'Amérique.

Et conscientes de leur force, de leur avenir, ces nations jeunes apportent à la défense de leurs droits toute la vigueur d'individualisme et tout l'esprit utilitaire que leur ont enseignés leurs ancêtres anglo-saxons. Les conférences coloniales n'ont pas été jusqu'ici des tentatives bien heureuses. Les contributions à l'entretien de la flotte impériale ne sont point acceptées sans résistance; et le protectionnisme des colonies se montre difficile à réduire. L'Angleterre, de son côté, ne peut sacrifier certaines exigences de son industrie ou de son agriculture; il n'est point logique que les blés coloniaux échappent, sous le futur régime protecteur, aux droits que paieront les céréales étrangères. Et dans le conflit des intérêts, aggravé par l'extrême diversité des conditions locales, le principe supérieur de l'unité de l'Empire ne parvient pas aisément à s'imposer.

D'autre part, les colonies d'exploitation constituent, pour ce principe, de graves menaces. L'Inde et l'Égypte sont travaillées par le ferment de révolte et d'indépendance qu'ont ranimé depuis dix ans le réveil de l'Asie et la propagande néo-islamique. Le nationalisme égyptien ou hindou réclame sourdement ou au grand jour la fin de la domination anglaise.

En présence de ces difficultés, la doctrine impé-

rialiste qu'acceptent en fait tous les partis politiques anglais, sauf le parti ouvrier dans sa majorité, se différencie en deux attitudes principales, qui répondent dans l'ensemble à la tendance libérale et à la tendance Unioniste. Le gouvernement libéral propose un idéal plus large, où peut trouver place un jour l'autonomie des peuples soumis comme celle des terres colonisées; où la mission civilisatrice de l'Angleterre est mise au premier plan de sa destinée impériale. Dans l'Inde, les aspirations nationalistes sont contenues avec fermeté, mais le désir d'indépendance et d'initiative indigène reçoit un commencement de satisfaction. En Égypte, les mesures de répression sont encore adoucies par un certain sens de la liberté de l'opinion locale. L'arrivée au pouvoir des conservateurs marquerait sans doute une accentuation de la politique répressive. Car au parti Unioniste est attaché plus spécialement l'autre idéal de l'impérialisme — l'idéal défensif à la fois et agressif d'une organisation militaire de combat, assurant par la force la soumission de peuples conquis, et dressant autour du cœur de l'Empire une cuirasse de nations jeunes et guerrières. Complément naturel de cette ambition, le service obligatoire est réclamé en Angleterre, on le sait, par des voix de plus en plus nombreuses et autorisées.

Ainsi le problème impérial consiste d'abord à donner au fait incomplet de l'Empire une réalité plus parfaite et plus assurée; il consiste aussi à animer

ce corps une fois façonné d'une âme de liberté pacifique ou de fière et belliqueuse énergie. Celle-ci, faut-il le dire? est mieux faite que la première pour l'habiter; c'est elle sans doute qui prévaudra, s'il prend vie définitivement. La question impériale est une difficulté plus épineuse pour les intellectuels et les radicaux que pour les apôtres de l'instinct et de l'empirisme. Dans la mesure où l'Angleterre hésite encore à se donner tout entière à l'impérialisme, on peut dire que les forces de réflexion livrent ici contre les forces rivales le même combat qu'ailleurs, avec un succès plus médiocre.

CHAPITRE V

LE PROBLÈME INTELLECTUEL

Les idées directrices de l'Angleterre actuelle. — I. Le traditionalisme dans le mouvement religieux, l'éducation, la vie publique, les sentiments collectifs, les goûts artistiques. — II. Le pragmatisme : son rapport avec l'utilitarisme anglais. La théorie pragmatique du vrai. Tendances de même sens : l'hygiène morale, la recherche de l'énergie, le retour à la nature. — III. Le rationalisme et les conditions nouvelles du milieu. La critique religieuse; les formes de l'incroyance. La critique de l'ordre politique et social : les intellectuels et la culture anglaise; l'influence du rationalisme sur l'éducation, les mœurs, le tempérament psychologique, l'évolution artistique et littéraire.

Résumant et dominant tous les autres, se pose pour l'Angleterre contemporaine le problème des idées générales et des tendances intellectuelles. Si faible que soit resté, relativement, le rôle actif de la spéculation pure sur la terre anglaise, la vie moderne est partout, on le sait, mêlée de plus en plus étroitement aux principes de l'action et de la pensée — que ces principes se dégagent seulement des faits, ou que vraiment ils les dirigent. Toujours aussi peu philosophe en moyenne, mais cherchant davantage à le devenir, le peuple anglais connaît aujourd'hui plus que jadis les inquiétudes de l'intel-

ligence; et une portion croissante de lui-même demande à la réflexion d'expliquer la marche des choses, ou de la guider. Aussi le malaise qui caractérisait l'activité économique, sociale et politique de l'Angleterre, se retrouve-t-il dans ses activités littéraires, artistiques et philosophiques. Ici encore, on est en présence d'une transition, et d'une crise. A l'ordre ancien veulent se substituer des tendances nouvelles; et même les idées traditionnelles doivent, pour lutter, revêtir des formes hardies et imprévues. Le conflit est obscur et multiple; conservateurs et révolutionnaires s'opposent sans toujours se comprendre. Le sentiment vague d'une désunion morale se dégage de cette mêlée confuse d'opinions et de partis; et c'est dans une volonté commune d'énergie active, d'efficacité pratique, que tend à se faire le moins mal la conciliation des forces ennemies.

Plus largement que les systèmes des penseurs, la vie et les mœurs contiennent toujours une philosophie en puissance. Considérant celle-ci, on peut dire que les idées générales ou directrices de l'Angleterre actuelle se groupent sous trois tendances principales : elles sont ou traditionalistes, ou pragmatistes, ou rationalistes. Le second groupe se ramène aisément au premier; il en représente la forme modernisée, et comme adaptée aux exigences du moment. Il reste pourtant assez distinct pour mériter d'être examiné à part.

I

Le traditionalisme anglais est par essence empirique; il consiste surtout à suivre les décisions de l'instinct; c'est donc une pratique bien plutôt qu'une théorie. La vie publique et privée témoigne de la prise souveraine que garde sur les réalités présentes cet esprit hérité du passé. D'autre part, les activités diverses de l'Angleterre nous fournissent du même esprit des expressions plus nettes, plus conscientes, et qui s'élèvent progressivement jusqu'à prendre le caractère de véritables doctrines. La préférence arrêtée pour les démarches anciennes du sentiment et les résultats de l'expérience, va des mœurs héréditaires, conservées au fond des campagnes, jusqu'aux recherches subtiles des philosophes pragmatistes et « humanistes ».

Ce qui caractérise aujourd'hui cette préférence, c'est qu'elle se défend. L'offensive des mœurs et des idées nouvelles n'est pas moins sensible en Angleterre que dans les autres nations civilisées; une vague de critique rationnelle s'est encore une fois soulevée dans le pays qu'avait reconquis la revanche des instincts, tandis que la démocratie et l'industrie ébranlent de toutes parts l'équilibre auquel elles avaient paru accepter de collaborer. Aussi la défensive s'impose-t-elle pour les habitudes, les émotions, les croyances, les institutions et les doctrines qui s'appuient sur les assises anciennes de l'Angleterre —

l'ordre aristocratique et patriarcal, la foi religieuse et le culte, le respect de l'expérience et la fidélité à ce qui existe. Classes dirigeantes, Églises, traditions et routines se sentent également menacées; leur autorité est inquiète; elles combattent, ou se préparent à la lutte.

La lutte de la religion dogmatique contre les formes diverses de l'incroyance se poursuit sur la terre anglaise avec une vigueur accrue par le sentiment aujourd'hui vulgarisé de la valeur utilitaire de la foi, ressort des énergies individuelles ou des volontés collectives. Un moment découragée par les progrès destructeurs de la critique biblique, l'apologétique chrétienne s'est ressaisie depuis que souffle un vent de réaction contre les excès de l'exégèse rationaliste. L'autorité, l'origine surnaturelle des livres saints, la mission et l'inspiration divine du Christ, sont affirmées et démontrées tous les ans par une surabondante littérature sacrée; en apparence au moins, les positions théologiques de l'Église officielle ne sont pas ébranlées, tandis que les sectes dissidentes trouvent toujours sans peine, dans l'interprétation libre des textes, les éléments d'une orthodoxie flottante et subjective.

Mais si on néglige les congrès religieux, tels que la réunion générale et solennelle des représentants de l'anglicanisme; ou les « réveils », mouvements populaires d'enthousiasme mystique, flammes périodiques qui embrasent un coin de l'Angleterre, et s'éteignent en ne laissant que les cendres de l'indif

férence, le phénomène le plus frappant de l'heure actuelle est le sourd et secret acheminement de l'Église anglaise vers le principe d'autorité catholique. Le prestige de la confession romaine est certainement accru; la diffusion de la tolérance et de la culture désarme chaque jour davantage la vieille hostilité protestante, toujours vivace cependant et nourrie de profondes racines morales; et la suppression récente des formules traditionnelles par lesquelles le souverain condamnait, à son couronnement, l'erreur de Rome, est un témoignage de ce changement dans les sentiments publics. Les conversions au catholicisme sont assez nombreuses, sans annoncer pourtant le retour encore chimérique du peuple anglais à la foi de ses ancêtres.

Plus essentielles sont les transitions lentes par lesquelles l'Anglicanisme semble préparer un accord implicite ou déclaré avec l'Église qui représente le mieux, dans l'universelle désagrégation des croyances, les forces de cohésion et de conservation sociale et doctrinale — la hiérarchie, l'infaillibilité, le rite et le dogme. Le ritualisme a continué ses progrès au sein de la « High Church »; son influence s'est même étendue sur l'ensemble du clergé; les notions courantes, les pratiques admises aujourd'hui dans l'Église d'Angleterre, tendent à séparer le prêtre des fidèles par un caractère plus sacré, à rehausser le service divin par des gestes plus augustes et une sublimité plus extérieure, à renouer la chaîne historique par laquelle l'anglicanisme se rattache aux

origines chrétiennes, à retirer aux interprétations personnelles les vérités premières et mystérieuses de la révélation. Si les cierges, l'encens, le confessionnal même, admis en certains temples, sont objet de scandale et soulèvent d'ardentes polémiques, l'opinion moyenne paraît résignée à cette évolution nécessaire; les classes pour lesquelles la religion établie est un élément de l'ordre public et de la stabilité nationale sont averties en effet, par un obscur instinct, de la nécessité vitale qui entraîne une organisation ecclésiastique, en un âge de scepticisme, vers des bases plus fermes et plus durables que celles du libre examen.

L'esprit d'autorité politique, dont les assises puissantes sont le prestige des vieilles familles, les traditions aristocratiques des campagnes, les sentiments populaires — partout où ne s'est point fait sentir l'effort nouveau de la démocratie agressive, et le snobisme bourgeois, devenu l'un des piliers de la conservation morale et politique, s'affirme dans les luttes électorales, et la mêlée quotidienne des opinions, comme dans la silencieuse action des corps et des institutions qui imposent à la matière humaine le moule du passé. Les Universités et les « écoles publiques », les cadres de l'armée et de la marine, sont avec l'Église et les mœurs patriarcales des provinces les instruments les plus efficaces de cette transmission d'énergie inconsciente, par laquelle les générations disparues disciplinent encore celles qui les suivent. Dans les « écoles publiques », l'enseigne-

ment et l'éducation sont orientés vers la formation du caractère et du sentiment de classe; le souci de la dignité personnelle, le sens de la continuité historique et de l'héritage national, le respect de la hiérarchie sociale et l'ambition de la volonté, y sont édifiés sur la notion claire et constante d'une différence naturelle et infranchissable entre les hommes, au-dessus et au-dessous d'un certain niveau de naissance, de fortune et de manières. La vie de l'étudiant dans les anciennes Universités, orgueilleusement fermées à la démocratie, à l'application utilitaire des sciences, et presque à la culture moderne, tend tout entière à l'enrôler parmi les chefs et les soutiens d'un ordre traditionnel et indiscuté. Si ébranlé que soit par ailleurs le vieil idéal du « gentleman », champion religieux et correct de la chevalerie des classes moyennes, fils du baron féodal, du cavalier de la Renaissance et du bourgeois puritain, cet idéal règne encore dans les classes dirigeantes et les centres principaux de l'apprentissage civique, d'où rayonne sur les services de l'État, la magistrature, le Parlement, les affaires, et le ton même de l'esprit public, son influence largement et profondément conservatrice.

Les gestes officiels de l'Angleterre sont en effet tout remplis du passé. Rien de laïque, de moderne; tout est archaïque, historique, suranné dans les pompes de la cour, du Parlement, de la justice; tout parle aux yeux et à la pensée de grandeur ancienne et de fidélité aux formes consacrées par le temps.

Costumes, langage, habitudes, cérémonial, rites et fonctions; les décors qui entourent à Londres, dans les grandes villes, les magistratures impériales ou municipales; le Guildhall, les salles des Lords et des Communes; Windsor, et les grandes fêtes de joie ou de deuil qui en partent ou y reviennent; tout porte les marques profondes de la foi religieuse, du respect monarchique, du culte de la patrie. Les prières qui ouvrent et terminent les séances des Assemblées, le chant grave, presque pieux de l'hymne national, les litanies qui placent, au service divin, le pays, le roi et son peuple sous l'égide jalousement invoquée du Dieu anglais — tout imprime aux fastes et aux rythmes quotidiens de la vie anglaise un caractère traditionnel qui est voulu par la volonté anonyme des foules, et réagit à son tour sur la sensibilité de tous comme une influence conservatrice.

Mais la forme défensive la plus efficace peut-être que revête à l'heure actuelle le traditionalisme anglais, c'est l'impérialisme, qui répond par une offensive hardie à l'agression des adversaires du dehors et des ennemis du dedans. Adversaires étrangers, tous les peuples dont la concurrence ouverte ou la secrète jalousie menace la grandeur, l'hégémonie, l'expansion irrésistible de l'Empire : contre eux, contre le génie allemand de travail opiniâtre et de mesquine intelligence commerciale, contre la vantardise frivole et la subtilité corrompue des races latines, contre la perfidie russe, la barbarie des païens ou des jaunes, contre la

jactance américaine, si elle oublie les liens du sang, la religion impériale exalte la mission divine de l'Angleterre; et elle dresse autour de l'idée nationale et des institutions qui se sont confondues avec elle le bataillon sacré des volontés britanniques. Ennemis du dedans, les démocrates humanitaires, les bavards radicaux, les théoriciens pacifistes, les hommes de raison, d'analyse et de critique. Contre eux, le patriotisme de l'Empire fait un devoir à toute âme bien née de l'adhésion irréfléchie, immédiate, aux croyances, aux hiérarchies qui ont soutenu dans le passé la force anglaise, et dont la défaite serait la ruine de cette force.

La littérature impérialiste est la théorie de la discipline morale et intellectuelle, hors de laquelle il n'est point de vertu individuelle ni de santé collective. L'œuvre de Kipling est un appel éloquent et brutal aux sentiments, aux passions, aux instincts dont Carlyle avait déjà fortifié dans les cœurs anglais les fibres héréditaires; mais ici l'idéalisme a disparu, ou se réduit à la décence officielle d'un christianisme pharisaïque; la renaissance instinctive s'est dépouillée de l'auréole éclatante et généreuse qui avait illuminé sa jeunesse mystique : dans la nudité de son réalisme, elle n'est plus que le culte, émouvant encore et entraînant, de l'énergie combative, dure pour elle-même et contre l'univers, ne cherchant la beauté que dans le courage et la justice que dans la force.

Comme dans la religion, la politique, l'éducation,

les mœurs et la littérature, on trouverait facilement dans les arts l'expression du traditionalisme. Malgré l'effort esthétique de Ruskin et de Morris, malgré les recherches inquiètes et diverses de l'impressionnisme et du symbolisme, l'art simplement moralisant et sentimental reste le plus près de la sensibilité moyenne de la race; et les vieilles et chères habitudes, les goûts transmis par les générations anciennes, gouvernent encore les préférences du peuple anglais. Une puissante et multiple suggestion de conservatisme émane des cartes imagées, où s'étale, à la Noël, une naïve affection pour le rose des couleurs et des légendes; les grands succès, aux expositions annuelles, sont toujours pour l'anecdote attendrissante, le tableau de genre, le sujet religieux et la peinture académique; avec la musique sacrée, les oratorios de Hændel, c'est la romance qui touche le mieux les cœurs, et la musique indigène en Angleterre est toujours une plante sans sève, aux maigres fleurs sans parfum. L'architecture, la décoration du home, sont modifiées sans doute par les influences de l'art nouveau et de l'hygiène moderne; mais c'est toujours en moyenne, dans la demeure du riche ou le cottage, la même lourdeur où perce la médiocrité de l'instinct artistique, les mêmes besoins de satisfactions sans finesse et sans nuances, le même confort sans grâce, relevé par la fraîcheur et la propreté des fleurs, des vignes vierges et des plates-bandes. De toute la force de sa volonté de vivre, la

nation persiste malgré tout dans les formes essentielles de vie et de sensation que le passé lui a léguées ; et elle continue à trouver le beau, comme le vrai, dans les cadres tracés pour toujours par une sensibilité disciplinée.

II

La philosophie pragmatiste a une double origine ; d'une part, elle représente l'effort du traditionalisme instinctif pour s'exprimer et se justifier, non plus seulement dans le plan du sentiment, mais dans celui de la raison ; elle répond ainsi à la tendance générale que l'on a signalée dans l'Angleterre contemporaine, et qui incline les doctrines mêmes et les préférences conservatrices vers des formes plus conscientes et plus réfléchies. On peut dire que le pragmatisme est la théorie raffinée de l'empirisme. D'autre part, il se rattache à la réaction antirationnelle et mystique qui a traversé sans s'épuiser toute la seconde moitié du XIXe siècle, et à laquelle le XXe semble avoir rendu une vitalité nouvelle. Depuis une quinzaine d'années, on le sait, un mouvement plus accentué d'hostilité contre les exigences souveraines de la raison est né en même temps dans tous les pays de civilisation avancée ; âmes religieuses, cœurs tendres, imaginations poétiques, caractères avides de foi et jaloux de garder les illusions chères ou sacrées, intelligences fatiguées ou rebutées par l'austère discipline de l'esprit, on proclamé le men-

songe de la science, et répudié le culte décevant d'une vérité désolante, funeste ou inaccessible.

C'est à cette renaissance de l'intuition, qui éclate en tous pays par la floraison riche et trouble d'un mysticisme où domine l'obsession enivrée et angoissée de la vie, qu'appartient la philosophie proprement pragmatiste. Elle a paru d'abord en Amérique, avant de pénétrer en Angleterre, où elle s'cst formulée sous le nom d'humanisme; mais déjà sur la terre anglaise, entre l'évolutionnisme de Spencer et la réaction contemporaine, l'œuvre de Th. H. Green avait marqué une transition et une annonce ; le philosophe d'Oxford avait dirigé une vigoureuse attaque contre le rationalisme sceptique de Hume et de ses successeurs, et préparé les voies au retour de l'idéalisme. Son ardeur d'apôtre et son Christianisme intense et large se retrouvent dans le mouvement social qui a poussé vers les initiatives secourables et la culture morale du peuple une partie de la jeunesse universitaire, et cette direction pratique et agissante de la doctrine en montre bien la convergence avec les préoccupations essentielles du pragmatisme.

Et en effet, le pragmatisme est, à tout prendre, aussi vieux que la pensée anglaise; il en exprime les préférences les plus caractéristiques et les plus anciennes, et sort naturellement de sa croissance intérieure vers la lumière de la conscience. L'utilitarisme est peut-être la tendance principale de cette pensée; mais la philosophie dite utilitaire en appau-

vrissait et en faussait la complexité réelle, et contre cette philosophie se révoltaient les besoins non moins primitifs du sentiment, de l'imagination et de la foi. Le pragmatisme est une tentative pour associer étroitement, sinon pour concilier, l'utilitarisme et l'idéalisme entre lesquels oscillait l'âme anglaise depuis un siècle; sur une base utilitaire, il élève des conclusions idéalistes; ou plutôt, il fait d'observances idéalistes les moyens d'un utilitarisme supérieur.

La recherche obstinée d'on ne sait quelle vérité scientifique pour elle-même est absurde autant que vaine; car l'univers n'est point connaissable par la seule intelligence, il refuse de se plier aux cadres de notre logique, et ne se ramène jamais à des lois simples. Dans l'océan de l'à peu près, de l'incertain et du provisoire, seules les nécessités de l'action tracent des routes sûres et fermes; c'est le réseau de ces routes qui constitue la géographie intellectuelle du monde, et c'est à les reconnaître et à les suivre toutes que doit s'attacher la sagesse. La science est sans doute l'une de ces cartes grossières, dessinées par le besoin de prévoir les séquences naturelles; mais si son application chaque jour vérifiée fait sa valeur, elle ne saurait valoir en dehors de ces applications particulières; d'autres domaines ne lui sont pas soumis, sont en dehors d'elle. En face d'elle, en contradiction avec elle, les intuitions de l'âme conservent toute leur dignité, tout leur prix; des faits aussi, chaque jour, les véri-

fient; et contre cette vérification ne peut rien l'hostilité d'une logique mal qualifiée pour les combattre.

S'il fallait choisir, d'ailleurs, la méthode du cœur serait vraiment la plus philosophique. Plus féconde que la jouissance orgueilleuse d'un prétendu accord entre la pensée et les choses, est la substantielle satisfaction des croyances qui nous donnent sur les choses le plus de prise; et comme l'idée la plus conforme aux besoins de l'action est la plus féconde, elle est aussi la plus vraie : quelle autre mesure de la vérité est-il pour l'homme, que celle que nous apportent les confirmations de l'expérience? Avide désormais de réalités, et non plus d'illusions, la philosophie recherchera quels encouragements l'univers inconnaissable offre aux tâtonnements aveugles de notre volonté de vivre; et chacun trouvera le vrai dans les règles, les maximes, la foi qui soutiendront sa vie. Ainsi soustraites aux analyses desséchantes et destructives d'une raison tyrannique, les salutaires images du monde que nous donnent la tradition, l'expérience, les morales anciennes et les religions éprouvées, reprennent l'intégrité de leur valeur et de leur force; et le sage rejoint, dans ses instinctives préférences et ses robustes attachements, le naïf bon sens du conservatisme populaire.

Souci des seules vérités auxquelles les choses mêmes prêtent une réalité, tel est le pragmatisme; souci des seules vérités humaines, dont l'homme est

la mesure, tel est l'humanisme ; on saisit sans peine dans l'une et l'autre doctrine la même renonciation sceptique aux espoirs de la raison abstraite, la même affirmation utilitaire et réaliste des droits de l'expérience concrète. La signification de ces idées est plus large que leur fortune apparente auprès des philosophes ; elles sont en effet la cristallisation de tendances dont la diffusion n'est pas moins vaste en Angleterre qu'en Amérique. De tous les points de l'horizon se rassemblent les éléments d'une atmosphère morale en harmonie avec elles ; une synthèse se constitue autour d'elles, comme centre d'opposition au rationalisme toujours menaçant. Si des hommes politiques, tels que M. Balfour ou M. Haldane, se mêlent de philosopher, leur pensée offre de singulières convergences avec celle de James et Schiller. Si l'on ouvre un traité d'apologétique chrétienne, ou si l'on interroge sur ses croyances un homme sans culture spéciale, on découvre que les bases de la foi sont aujourd'hui presque toujours des raisonnements consciemment ou inconsciemment pragmatistes. L'échelle explicitement utilitaire des valeurs intellectuelles est désormais largement vulgarisée ; et plus profondément que les influences venues du dehors, elle sort de l'instinct spontané des tempéraments.

On peut dire que le moment présent voit se répandre sur les esprits anglo-saxons la préoccupation dominante de l'énergétique et de l'efficacité. Plus averti plus souple et plus subtil que l'ancien,

ce nouvel utilitarisme annexe aux provinces déjà soumises de l'industrie, du commerce, de la politique et du confort, le domaine intérieur des sentiments et des idées ; et aux règles intéressées de la conduite s'ajoute une hygiène morale, destinée à faire jaillir et à entretenir les sources d'énergie spirituelle. Comment diriger ses pensées pour se bien porter moralement; quelle allure imprimer à sa vie psychologique pour en accroître l'unité, la stabilité, la cohérence; par quels moyens ranimer en soi la joie saine du labeur quotidien et de la monotonie journalière, d'où sort naturellement l'optimisme et le succès, telle est la thérapeutique nouvelle dont médecins, pasteurs, moralistes, « guérisseurs d'âme » (mind-curists) et « savants chrétiens » (Christian scientists) ont enrichi la curiosité avisée de l'homme contemporain.

Au sens des actions sur soi-même s'ajoute facilement celui des influences sur autrui ; et la culture du magnétisme personnel, du caractère et de la volonté comme instruments de conquête, est désormais partie intégrante de l'éducation pratique. S'élargissant encore, l'hygiène morale, d'individuelle, devient sociale ; et le sociologue, le politicien, le théologien, le critique, subordonnent partout le souci de la vérité accessible à la recherche des mensonges utiles, des illusions collectives et des fictions salutaires. Le goût et la notion même de la sincérité intellectuelle vont ainsi s'émoussant dans beaucoup d'esprits, tandis que se généralise un obscur refus

de loyauté intérieure. On aperçoit facilement le lien entre cet appétit universel d'énergie efficace, et le mouvement déjà indiqué qui oriente actuellement beaucoup d'Anglais vers la poursuite de l'efficacité nationale. Et par là les tendances pragmatistes ou néo-utilitaires rejoignent les tendances rationalistes et réformatrices qui leur sont à tant d'égards opposées.

Mais à côté de cette hygiène morale, on peut placer les manifestations connexes du même effort de pensée et d'action en d'autres régions de la vie nationale. La recherche de la santé et de la joie, sous la direction dominante du sentiment et de l'instinct, tel est bien le sens des courants artistiques et sociaux où continue à s'épancher le mysticisme esthétique de Ruskin; la régénération de l'art anglais par un rafraîchissement de l'inspiration et un renouvellement des procédés, tel est le but de l' « Arts and Crafts Movement », où les disciples de Morris mettent un soin pieux à parer de beauté le décor quotidien de l'existence ; leur effort a déjà mis, dans bien des intérieurs anglais, une simplicité de bon goût, une adaptation ingénieuse et sobre de l'ornement à l'utilité. Le « modern style » est un produit composite et cosmopolite où se reconnait pourtant une origine anglaise. On peut y démêler, sous des formes parfois inattendues, un « retour à la nature »; et ce même retour est l'influence perceptible en maint autre phénomène de psychologie collective.

Le développement des sports en Angleterre a

précédé leur fortune sur le continent; mais, plus moderne qu'on ne le croit, il n'y a pris l'ampleur d'un fait social que dans la seconde moitié du dernier siècle; les années récentes l'y ont vu croître encore, avec les facilités infiniment accrues du tourisme. La recherche de l'énergie physique par l'exercice musculaire et le grand air, la culture consciente de la volonté par l'effort, sont aujourd'hui pratiquées par la jeunesse presque entière, dans presque toutes les classes de la société. Les sports ont intensifié le goût des voyages, déjà favorisé par tant de circonstances matérielles et d'influences morales; et les voyages et les sports ont élargi considérablement le contact de l'homme et de la libre nature.

Or, ce contact était depuis longtemps cherché par les uns, appelé et désiré par les autres, comme le moyen nécessaire d'une guérison sociale, l'instrument d'un équilibre que la civilisation industrielle avait détruit. Depuis un siècle, le sentiment du paysage avait repris dans la littérature et l'art anglais la place que lui avait un moment fait perdre le rationalisme de l'idéal classique; depuis un demi-siècle, la prédication de Ruskin avait exalté la nature, source de beauté, de santé et de bonheur. Plus tard, William Morris, esquissant la société fraternelle de l'avenir, la plaçait dans le décor adorable et pacifique de la verte campagne anglaise, rendue à sa fraîcheur et à sa virginité premières. D'autre part montait dans les âmes, sous l'influence du

monisme scientifique et du scepticisme religieux, le flot instinctif à la fois et réfléchi du panthéisme vague où convergent aujourd'hui l'intelligence et la sensibilité du Vieux Monde et celles du Nouveau. Enfin, l'accroissement démesuré des villes, la ruine de l'agriculture, la dégénérescence de la race dans l'habitat urbain, et l'acuité douloureuse des problèmes ouvriers dans les grands centres, remettaient au premier plan de l'attention publique la question agraire, et guidaient l'espoir des réformateurs vers les salutaires possibilités de la terre guérisseuse et maternelle.

De toutes ces causes est né en Angleterre, depuis une vingtaine d'années, un mouvement puissant et vaste de réaction contre le divorce sensitif que la civilisation, depuis le Moyen Age, avait aggravé sans cesse entre la nature et l'homme. Les formes de ce mouvement sont très diverses; c'est l'émigration des citadins vers les banlieues; l'abandon des quartiers centraux aux occupations journalières et aux affaires, alors que financiers, marchands, industriels, placent leur résidence hors des villes; c'est le « week-end », congé hebdomadaire ajouté au dimanche, et qui ouvre à la fin de chaque semaine une échappée sur la campagne, la mer, l'air pur; c'est la création des « cités-jardins », où s'élèvent, entre les bosquets et les pelouses, les villas fleuries d'où sont bannies la laideur, les souillures des industries, et qui semblent esquisser l'image des futurs groupements humains; ce sont toutes les œuvres

sociales qui arrachent l'enfant souffreteux aux villes, lui donnent pour un temps les champs ou la montagne; c'est l'ensemble de ce « back-to-the-land movement », dont s'inspirent aussi les législateurs nationaux ou municipaux.

Les vieux quartiers sont percés de vastes avenues, des parcs sont créés, une loi spéciale surveille le tracé des villes encore à naître; des efforts patients sont faits pour ranimer l'agriculture, reconstituer la petite propriété; en Angleterre, en Irlande, l'appui de l'État est largement accordé aux fermiers pour leur permettre d'acquérir leurs terres; des prêts à long terme leur sont consentis; la loi favorise en certains cas l'expropriation forcée des grands propriétaires absents ou oisifs; et toute une série de mesures, où se sont rencontrés les libéraux et les conservateurs, s'est attachée, avec un succès jusqu'ici assez médiocre, à faire revivre sur le sol anglais la race disparue des « yeomen ».

Le pragmatisme, utilitarisme élargi et assoupli, dessine avec une netteté supérieure la ligne de force et le caractère de toute une poussée psychologique et sociale, orientée vers l'accroissement de la vie par l'énergie. Comme cette énergie où l'instinct vital veut trouver la santé et la joie est celle du corps, de la sensibilité, de l'intuition, de la foi, on peut dire qu'à travers l'hygiène morale et le retour à la nature s'exprime encore le traditionalisme anglais, plus conscient et plus réfléchi. Au contraire, c'est surtout à l'intelligence que le rationalisme

demande la meilleure efficacité de l'individu et de la nation.

III

Mille transitions relient l'un à l'autre, comme toujours, les grands mouvements de la pensée anglaise contemporaine. Les doctrines, les idées et les tendances qui se réclament plus spécialement de la raison ne sont pas nécessairement hostiles à la tradition; surtout, elles ne sont pas nécessairement éloignées des fins pratiques. Il est facile de retrouver un élément conservateur et traditionnel chez presque tous les rationalistes anglais; et la tendance utilitaire, la recherche de l'efficacité, est essentielle chez presque tous. Ainsi se déterminent les variétés individuelles de ces types généraux et abstraits, dont l'état pur est rarement réalisé. En particulier, le pragmatisme, s'il s'insurge contre la science et la raison, est une raison, une justification de l'empirisme; il se concilie, cela va sans dire, chez beaucoup d'esprits, avec une vigoureuse logique et une entière sincérité de pensée; et dans la mesure où le traditionalisme anglais revêt cette forme nouvelle, il se rapproche des exigences intellectuelles de netteté et de cohérence auxquelles il avait toujours opposé une résistance passionnée.

La distinction n'en est pas moins nécessaire entre les formes diverses que peut prendre à l'heure actuelle l'esprit de tradition, et celles que prend

d'autre part la libre recherche de la vérité ou de l'efficacité par l'adaptation réfléchie de l'homme aux choses et des choses à l'homme. Un trait domine en effet cette recherche : c'est la critique des opinions, des croyances et des institutions existantes. Or l'effort critique répugne essentiellement au conservatisme anglais, si résigné qu'il se soit montré souvent à se corriger lui-même. Depuis Burke, c'est l'instrument de ruine, l'outil destructeur, que les théoriciens de la continuité historique ont dénoncé dans la raison pure à la française; et plus encore que l'attachement à ce qui est, la crainte de ce qui peut être, l'horreur du vide où la chute de l'ordre plongerait la société entière, les corps et les âmes, est le secret de la haine dont l'instinct britannique moyen poursuit encore l'idéologie politique, morale et sociale.

Aussi le rationalisme a-t-il eu en Angleterre, depuis trois siècles, une carrière mouvementée, traversée d'éclipses, menacée sans cesse par les retours offensifs du sentiment et de l'instinct. Pour vivre, il a dû s'adapter aux conditions imposées par le milieu; et c'est autour de fins pratiques, sur la base solidement anglaise de l'utilité, que s'est développé au XIX[e] siècle le mouvement le plus considérable de pensée rationnelle, la philosophie dite utilitaire. De même l'évolutionnisme n'est point une construction métaphysique, mais une hypothèse édifiée sur les données des sciences; le succès du positivisme en Angleterre a été facilité par ses

intentions pratiques et réalistes. En dehors de ces doctrines générales, et des influences étrangères — allemandes, françaises — qui se sont exercées, la croissance intérieure de beaucoup d'esprits, surtout dans l'élite intellectuelle, les a conduits à adopter plus ou moins systématiquement comme mesure de la vérité l'accord logique de la pensée avec les choses et avec elle-même; et cette effervescence singulière de l'esprit qui veut comprendre avant de vouloir vivre ou pour mieux vivre, et qui soumet les idées, les institutions et les hommes à une rigoureuse investigation scientifique, s'est éveillée en des cerveaux anglais. On peut dire même qu'elle s'éveille aujourd'hui ou tend à s'éveiller dans un nombre croissant de cerveaux, sans que le jour soit encore près de paraître où, selon le vœu de Meredith, chaque Anglais saura ruminer sa ration d'idées. Il faut accuser de cette différenciation de la race les habitudes de la nature, qui met partout la variété et détruit la règle par l'exception; il faut en accuser aussi, on l'a vu, les circonstances générales du présent, qui entraînent de plus en plus l'originalité anglaise vers le type commun de la civilisation industrielle et moderne.

La lutte de l'esprit critique contre le dogmatisme religieux se poursuit en Angleterre, comme sur le continent, sans qu'il soit possible d'en marquer nettement les phases; la réprobation dont l'opinion frappe encore l'aveu public de la libre pensée dissimule en effet le détachement intérieur qui semble

atteindre un grand nombre de consciences. Mais on peut observer, sous la fidélité officielle de l'État, de la vie et des livres à la religion chrétienne, un fléchissement des croyances entamées par la culture scientifique, l'indépendance nouvelle de la pensée, le besoin de sincérité morale, et aussi le sentiment exigeant de la justice sociale; l'alliance étroite des forces de conservation politique et de l'Église établie soulève contre celle-ci l'hostilité de la démocratie ouvrière, sans que le socialisme anglais dans son ensemble se sépare ouvertement du Christianisme; au contraire, on sait combien la tendance au socialisme chrétien reste fréquente.

Sous le nom de « sécularisme », la libre pensée fait des progrès dans toutes les classes; elle a ses groupements et ses modes d'expression réguliers. Sa force réelle, malgré tout, reste dans l'adhésion secrète des esprits, et dans les germes de tolérance, d'agnosticisme, que l'atmosphère même de la civilisation moderne sème au fond des intelligences les moins conscientes. Préparée par les mille degrés du protestantisme déjà imprégné de libre examen, ralentie et adoucie par les habitudes de la vie publique et le tempérament de la race, l'évolution de l'âme anglaise vers des croyances purement humaines paraît s'annoncer — si elle doit se faire — comme une transition insensible et de très longue durée.

D'autre part, les diverses attitudes mentales auxquelles peut conduire la critique rationnelle du

dogme sont représentées en Angleterre, quoique avec moins de richesse peut-être et de liberté qu'en Allemagne ou en France. Le protestantisme libéral y compte de nombreux adeptes, et ses nuances extrêmes y constituent comme ailleurs une variété religieuse difficile à distinguer de la simple morale. La foi en la vertu de l'exemple donné aux hommes par la personnalité remarquable du Christ forme l'élément le plus résistant et le plus général de ces croyances aujourd'hui très largement diffuses; elles se fondent sans peine avec les formes diverses de l'humanitarisme qui a remplacé chez beaucoup d'âmes toute religion mieux définie. Une des tentatives les plus marquantes pour épurer le Christianisme de son irrationnalité est celle de Matthew. Arnold; les formules auxquelles aboutit sa critique reconstruisent sur les ruines du dogme traditionnel une sorte de panthéisme moral, où l'effort de réalisation bonne que contient l'univers et le cœur de l'homme devient la substance même de la divinité. Plus original est le panthéisme naturaliste et idéaliste de George Meredith : des lois cosmiques embrassées par la pensée, du contact avec la terre maternelle, nourricière des saines énergies, et de la culture large de ce qui est le plus humain en nous, émane une influence ennoblissante où rayonne jusqu'à nous la volonté de l'univers. Le respect ému de l'humanité, celui de la nature, et celui du devoir, soit isolés, soit combinés entre eux, voilà donc les principales sources d'élévation spiri-

tuelle où le rationalisme anglais accepte de puiser.

Enfin, sous sa forme la plus intransigeante, il s'arrête à la pure négation de tout surnaturel, et ne cherche pas la consolation d'une demi-foi idéaliste. Le pessimisme moderne, auquel contribue si largement la vision froide d'un monde sans finalité et sans justice, a ses disciples sur la terre classique de l'optimisme agissant; James Thomson et Thomas Hardy, par exemple, ont mis dans leurs poèmes ou leurs romans le désespoir tragique ou calme d'une pensée détachée de toute consolante fiction. Cette attitude reste exceptionnelle; l'équilibre persistant de la pensée et de l'émotion, facilité par une adaptation instinctive à la vie quotidienne, par le robuste vouloir de la race, et le dévouement pratique à des fins scientifiques, humaines ou sociales, marque le plus souvent, en Angleterre, ces hommes pourtant assez différenciés d'un milieu homogène et très résistant pour pouvoir ressentir, avec une force spéciale, les inquiétudes du déracinement intellectuel.

La critique rationnelle de l'ordre politique et social est faite, on l'a vu, par les divers groupements socialistes et les radicaux; mais en dehors de la vie publique et parlementaire, les hommes de pensée sont assez nombreux qui n'acceptent point les assises anciennes de l'Angleterre moderne. Le divorce entre l'intelligence et la réalité existante est certainement de plus en plus profond sur la terre anglaise; et si nul symptôme ne peut faire prévoir qu'une révolution doive en sortir, cette séparation permet

du moins de comprendre l'état de transition rapide et de crise où le pays est désormais entré. Il va sans dire que les réformateurs ne s'accordent point dans leurs projets de reconstruction; mais il y a une convergence indéniable dans les lignes générales de leurs critiques. On peut ramener ces dernières à trois points principaux : elles dénoncent l'inégale distribution des richesses, et l'injuste organisation sociale; ou elles s'attaquent à cette même organisation au point de vue de son rendement, et de l'efficacité nationale; ou enfin, allant à la source même des institutions et des mœurs, elles montrent les insuffisances de l'esprit anglais traditionnel, et son adaptation imparfaite à la civilisation contemporaine. Ainsi la critique de la société s'achève et se couronne nécessairement par une critique de la pensée et de la culture.

Déjà chez W. Morris le socialisme mystique de Ruskin s'était fortifié d'un sentiment plus direct des réalités, d'une réflexion économique plus précise; son Utopie porte la marque de toute sa riche personnalité imaginative; son interprétation du présent est une étude relativement objective des conditions actuelles. Le système des classes, le jeu alternant des deux grands partis politiques, le prestige de l'aristocratie, le rôle de l'opinion et de la presse, les influences formatrices de l'opinion, et la constitution générale de la justice politique et sociale en Angleterre, ont trouvé en George Meredith un critique d'une pénétration aiguë et ironique, trop démo-

crate de tendances pour accepter l'ordre existant, trop préoccupé de l'éducation de la démocratie pour chercher un remède immédiat dans le bouleversement de cet ordre. Le socialisme intellectuel et Fabien de H. G. Wells analyse avec une lucidité cruelle le caractère irrémédiablement composite de la société anglaise; son évolution économique avancée, sa structure à demi féodale; la force dont dispose encore l'aristocratie foncière, la concentration du capital industriel et commercial entre les mains d'une ploutocratie, et le grouillement épars des multitudes sans dignité humaine, condamnées à une existence incomplète et précaire. En lui le réformateur s'attaque surtout à la routine conservatrice et empirique qui trouble le fonctionnement de presque tous les organes administratifs; son intelligence scientifique perçoit l'adaptation inachevée des institutions à leurs fins.

Le rationalisme agressif et intransigeant de Bernard Shaw ne dissout pas seulement les obscurités économiques ou les conventions à l'aide desquelles se justifie le capitalisme; il détruit les illusions ou les sophismes sur lesquels reposent les formes historiques de la vie collective et de la mentalité sociale — la propriété, la famille, le mariage, le patriotisme, la religion et la morale régnante. Jamais les droits exclusifs de l'instinct, de l'expérience et du sentiment, affirmés et illustrés par le développement séculaire du peuple anglais, n'ont été niés ni raillés avec une âpreté critique plus vigoureuse. Sans

conclusion précise, sans influence précise, car l'abîme est trop grand entre les exigences moyennes de la sentimentalité britannique et cette logique impitoyable et sèche, l'œuvre de Shaw ruine toutes les valeurs anciennes, si elle ne dresse point nettement une table des valeurs nouvelles. Son succès populaire est dû surtout aux mérites extérieurs de sa forme ; sa faveur auprès de l'élite tendrait à prouver que les inquiétudes philosophiques, sociales, morales, de la pensée contemporaine, ont largement pénétré dans le pays de la discipline intellectuelle et des croyances héréditaires.

Comme jadis Matthew Arnold offrait à l'Angleterre le choix entre « l'anarchie » et la « culture », et baptisant les aristocrates des Barbares, les bourgeois des Philistins, le peuple une Populace, ne voyait le salut spirituel que dans la recherche raisonnée de la douceur et de la lumière (sweetness and light), les critiques plus récents de l'irrationnalité anglaise veulent atteindre, par delà les institutions extérieures, le fond persistant des dispositions psychologiques communes. C'est bien le procès de la culture nationale que font Meredith, Wells et Shaw ; ils lui reprochent la part insuffisante qu'elle accorde à l'intelligence, sa préférence obstinée pour les solutions traditionnelles, son conservatisme routinier, son incapacité critique, sa docilité aux formules reçues et aux mensonges établis. Plus précisément, ils croient voir entre l'esprit anglais et les nécessités contemporaines de la sincérité morale, de l'effi-

cacité individuelle et collective, des incompatibilités alarmantes.

Meredith appelle de ses vœux le jour où une pensée souple et libre se jouera autour des piliers immuables et nus que sont les croyances, les sentiments et les préjugés de John Bull. Wells montre le caractère scientifique de la civilisation moderne ; il prévoit le danger d'une concurrence internationale où les facultés intellectuelles interviendront de plus en plus ; il esquisse le tableau de la société future, dirigée par l'ingénieur, l'électricien, le chimiste, et demande à l'empirisme anglais de s'adapter s'il ne veut point périr. Shaw ne se lasse pas de fustiger la ruminante satisfaction d'elle-même qu'oppose à tout progrès moral la « stupidité » britannique ; ses paradoxes cinglants harcèlent le robuste et lent animal, essayant d'éveiller en sa masse la conscience par la colère.

Quelle influence ont ces apôtres de l'intelligence? Leur action ne peut être évidemment que limitée. Mais elle répond trop bien aux conditions mêmes de la vie présente, et à l'évolution générale de l'Angleterre moderne, pour ne pas être accompagnée, sinon suivie, d'un assez ample et profond changement psychologique. Les disciples des intellectuels sont nombreux dans la jeune génération d'hommes politiques, d'administrateurs, d'écrivains, qui donne à l'Angleterre présente sa physionomie composite ; il semble que leur nombre soit encore destiné à croître. Car déjà l'enseignement et l'éducation ont

reçu en partie l'empreinte du nouvel esprit; ils la transmettent à leur tour. Les écoles primaires d'état (board schools) ont été créées sur un type presque laïque et résolument moderne; de tous côtés se poursuit la concentration des pouvoirs, l'unification des méthodes dans les écoles secondaires; une volonté claire et systématique préside à la réforme de l'empirisme inorganique qui caractérisait l'instruction publique anglaise. Les études techniques sont développées; les langues vivantes reçoivent une attention plus grande; l'humanisme formel et l'utilitarisme vulgaire qui se partageaient le domaine de l'enseignement se corrigent et se complètent l'un et l'autre et l'un par l'autre. Les vieilles Universités paraissent s'ouvrir plus librement au souffle de la vie scientifique, et les Universités récemment créées ne sont point chargées du poids écrasant d'une tradition glorieuse.

Surtout, le travail industriel, la concentration urbaine, l'intensité des sensations et l'âpreté de la lutte, la diffusion de la culture, affinent, énervent et transforment le tempérament même de la race. Le jeune Anglais des classes dirigeantes, si forte que reste sur lui la marque héréditaire, participe par bien des côtés à l'internationalisme croissant des goûts et des idées; le jeune ouvrier des métiers qualifiés, le mécanicien, le constructeur de cycles ou d'automobiles, le surveillant des machines qui filent, tissent, taillent ou façonnent les étoffes et les métaux, a naturellement des dispositions nerveuses, intellec-

tuelles, morales, autres que celles du fermier ou du paysan. Le « coming man » de Wells et des Fabiens, l'homme à qui l'avenir semble promis, sera moins anglais que ses pères; déjà son apparition éveille chez les masses instinctives et routinières un obscur sentiment de différence et de méfiance. Que le fond historique de la race résiste à cette évolution inévitable, ou se brise sans lui permettre de s'achever, la race anglaise est dans son fond même en voie de transformation.

Cependant les activités désintéressées de l'esprit témoignent aussi de cette modification intérieure. On peut rattacher à la tendance critique et rationaliste les tentatives artistiques et littéraires qui s'éloignent des préférences traditionnelles du goût anglais — le sentimentalisme, l'intention morale, la subordination de la forme au fond. D'une façon générale, on pourrait dire que l'influence française a toujours répondu en Angleterre à une oscillation du tempérament national vers le pôle intellectualiste; en particulier, l'influence de l'art français tend à incliner l'art anglais vers un idéal différent de celui qu'imposaient les facultés spontanées de la race. Or, la littérature anglaise, depuis une trentaine d'années, paraît suivre d'assez près les grands mouvements de la nôtre; l'école parnassienne de l'objectivité et de l'art pour l'art, le symbolisme, le décadentisme et le néo-romantisme, ont eu en Angleterre leur faveur et leurs représentants selon le même rythme qu'en France, et comme à la suite de la France. Expli-

cable aussi bien par le développement autonome du goût, et les mille actions européennes qui s'entrecroisent dans la vie artistique, que par l'influence d'un seul pays, cette coïncidence n'en précise pas moins l'évolution psychologique de la sensibilité anglaise vers des inquiétudes, des recherches, des curiosités et des besoins nouveaux.

La publication des premières poésies de Swinburne fut un scandale; la franche admission de l'amour sensuel parmi les thèmes et les objets d'analyse s'accompagnait chez l'auteur d'un fougueux rationalisme; malgré toutes les révoltes du goût public, il est permis d'affirmer que cette hardiesse naturaliste et ce mépris des conventions religieuses, morales, sociales, qui liaient l'art de tous côtés, n'a cessé de courir, comme une veine révolutionnaire, à travers la littérature britannique depuis trente ans. C'est comme un lent affranchissement de la pensée et des sens, en accord avec un éveil de l'esprit critique et des audaces modernes. Autour de Swinburne s'était formée « l'école de la chair », ainsi nommée par la réprobation de l'Angleterre traditionnelle. Les perversités innocentes d'un Dante Gabriel Rossetti ont été continuées et dépassées par la lignée des esthètes, en qui le culte pieux que Ruskin avait voué au beau se mêlait de raffinements, de subtilités et d'une morbidité décadente.

Pour qui suit depuis lors le développement de la littérature anglaise, il apparaît avec certitude qu'elle

est travaillée par les mêmes hésitations que la nôtre; et ses recherches diverses dans la direction du symbole et de l'inexprimable, de la nuance délicate ou de la sensation aiguë, expriment une évolution du goût analogue à celle qui domine en Allemagne et en France. De même, la peinture impressionniste témoigne outre-Manche d'une éducation visuelle, et d'un progrès de la complexité nerveuse, qui se concilient difficilement avec les traditions simples et saines des grands portraitistes et des paysagistes de l'école classique. Tout semble suggérer que la sensibilité artistique anglaise se complique, et aussi s'internationalise.

Elle participe donc au progrès général de la conscience, de l'analyse et de la réflexion critique. Car si l'on dépasse le détail de certaines curiosités ou certaines audaces, c'est la conception même du rôle de l'art et de ses rapports avec la vie qui est dans ces mouvements divers en voie d'élargissement. La tradition nationale faisait du beau un instrument d'émotion utile; la subordination de l'esthétique à l'éthique, la notion intéressée de l'art, caractérisaient la littérature et la peinture ou l'architecture anglaise depuis le Puritanisme. La doctrine de Ruskin, en ranimant le culte de la beauté, n'avait point essentiellement modifié ce rapport : les bases de son esthétisme sont étrangères à l'art lui-même.

Au contraire, l'idée moderne de la complète indépendance de l'artiste a fait récemment en Angleterre

des progrès considérables. L'œuvre littéraire d'un Meredith, si elle est toute pleine d'une forte et noble philosophie de la vie, s'adresse librement aux curiosités de la pensée, comme une ample et subtile recherche de la beauté par la sincérité. Celle de Hardy est une enquête artistique et morale sur les aspects pittoresques et les complexités psychologiques d'un âge de transition, qui ose ne se donner pour fin qu'elle-même. Plus significatif encore est l'admirable et souple effort de R. L. Stevenson, pur artiste, créateur d'émotions pour leur beauté intrinsèque, attaché au soin de la forme comme à l'instrument merveilleux d'une activité de l'esprit dont la vertu n'est inférieure à aucune autre. Dans la mesure où la génération présente suit l'exemple de ces aînés, on peut dire que l'Angleterre moderne naît à la conscience de sa liberté artistique, comme à une plus sûre et plus libre conscience d'elle-même.

IV

Ainsi le mouvement contemporain de la pensée anglaise se dessine en des directions opposées; d'un côté le conservatisme s'organise pour la résistance, et se fortifie d'un mépris raisonné de la raison; de l'autre le rationalisme critique, servi par les besoins du temps, se répand lentement dans les réalités et dans les âmes. Si l'un et l'autre sont en progrès, c'est que leurs conquêtes se font sur le parti du

grand nombre, et sur la simple passivité intellectuelle. Il est de moins en moins facile à un Anglais d'ignorer les motifs de l'hostilité ou de la faveur qu'il témoigne à l'esprit moderne de réforme démocratique et de liberté morale. Par là peut-être un trait général se dégage de cette situation complexe : la volonté commune d'énergie efficace réunit les deux grandes synthèses en présence dans un commun effort pour se mieux connaître elles-mêmes et se posséder. Et par là aussi l'évolution sociale favorise peut-être les doctrines de lucidité rationnelle plus que les autres; car ce que perd l'inconscient est perdu pour l'instinct, et ce que la conscience gagne est à demi gagné par la raison.

CONCLUSION

LE MOMENT PRÉSENT

Décadence ou évolution.

Une grandeur intacte peut-être, mais inquiète, et qui s'interroge; telle paraît donc être l'Angleterre contemporaine. Empire qui s'organise après s'être lentement constitué, elle passe de la réalité à la conscience, alors que l'Empire d'Allemagne a suivi la route inverse, de la conscience et du désir à la réalité.

Certes, le chemin que doit parcourir l'Angleterre est moins difficile; mais il a aussi ses dangers. Et d'abord, ce passage de l'instinct à l'intelligence pourra-t-il s'effectuer? La souplesse d'adaptation que la race a toujours montrée y suffira-t-elle, lorsque c'est le mode même de l'adaptation qui doit changer? Une constitution archaïque, des mœurs traditionnelles, un tempérament conservateur, devront-ils se moderniser complètement, et le pourront-ils? Et d'autre part, pendant cette transition forcée, cette longue crise où le pays semble désormais entré, résistera-t-il sans blessure grave

aux secousses intérieures, comme aux rivalités agissantes et aux inimitiés du dehors? Dix siècles d'histoire, et d'empirisme triomphant, ne ferment-ils point à l'espérance anglaise l'ère de civilisation intense et scientifique où s'élance l'humanité élargie à la mesure de la terre? Les réserves de vitalité, de force morale et d'énergie physique que porte en lui le peuple anglais, lui permettront-elles de soutenir la concurrence de peuples jeunes, mieux armés, sur le plan même d'activité industrielle et économique où triomphait son robuste génie?

Appartenant, comme la France, au type des nations anciennes qui veulent se maintenir, et non au type des nations nouvelles qui veulent conquérir leur place, l'Angleterre voit se poser pour elle la question de la décadence. Ses propres inquiétudes l'ont posée. Derrière la façade d'admirable prospérité, quelques lézardes se révèlent à la vigilance des patriotes anglais. L'arrêt de l'expansion commerciale, les chiffres comparés des importations et des exportations, quelques défaites dans la production ou dans l'échange, une lutte de plus en plus âpre pour le maintien des positions acquises; c'est là le détail; l'essentiel est la perte certaine de cette hégémonie industrielle à laquelle s'était accoutumé l'orgueil britannique; là aussi, comme en politique internationale, la conception de l'équilibre semble remplacer celle du pouvoir dominant. Dans la répartition des tâches qui tend à s'établir, les ateliers anglais ne paraissent devoir conserver, vis-à-vis du

marché mondial, que le bénéfice de leur situation géographique en Europe, et l'avantage d'un sous-sol minier jusqu'ici inépuisable. Mais nulle qualité unique chez ses enfants, nulle supériorité d'art ou d'ingéniosité inimitable, ne réserve à l'Angleterre, contre les lois brutales de la concurrence, une place privilégiée dans le développement économique de l'avenir. Et la naissance d'impérialismes rivaux du sien, le progrès de l'ambition allemande, la nécessité qui pousse le débordement de la force germanique, contenue en Europe, vers les mers et les colonies, le duel engagé à coups de millions entre les marines des deux pays, ont fait passer la suprématie navale du peuple anglais, du plan des certitudes souveraines, à celui des réalités disputées, qui doivent lutter pour se maintenir.

Unionistes ou Libéraux mettent en chantier les « Dreadnought » formidables, et la flotte anglaise gardera sans doute, quelques années encore, l'avance jugée nécessaire à la sécurité de l'Empire. Sans faiblesse, le poids du militarisme est accepté par une nation jadis rebelle; le service obligatoire est dans l'ordre des possibilités prochaines. L'armée territoriale est organisée, exercée; tout ce qui peut intéresser la défense nationale parmi les inventions récentes — sous-marins, dirigeables, aéroplanes — est ardemment étudié, expérimenté, utilisé; le vif et prompt souci de son intégrité dresse et dressera de plus en plus l'Angleterre dans une attitude d'offensive défensive contre des attaques possibles,

que beaucoup jugent probables, beaucoup certaines. Mais le rêve sanglant d'une guerre anglo-allemande, où se jouerait la suprématie maritime et le sort de l'Empire, plane seulement comme une ombre sur les confins de l'avenir; cette contingence incalculable ne saurait entrer en compte dans le bilan du présent.

Trop réelle cependant, une crise politique s'est ouverte, dont l'issue est difficile à prévoir. Après les élections nouvelles, et la demi-victoire libérale, un compromis interviendra sans doute; mais la question posée sera-t-elle par lui résolue ? Si la démocratie croissant en force et en exigences se heurte aux cadres mêmes de la constitution anglaise, si les formes du passé ne peuvent plus assez s'assouplir à son gré, c'est l'ère des refontes radicales peut-être qui commence, après celle des adaptations. Aux menaces des libéraux contre la Chambre des Lords, répondent les hardiesses de la tactique Unioniste; d'un côté la toute-puissance des Communes, de l'autre le referendum. Comme l'Irlande, voici que l'Écosse, le pays de Galles, réclament une autonomie relative; les tendances séparatistes sommeillent au fond de l'unité britannique; l'idéal fédératif qui rayonne du cœur aux extrémités de l'Empire, refluera-t-il sans danger des extrémités vers le cœur ? Dans le vieux « Royaume Uni de Grande-Bretagne », le « home rule » des parties, s'il se réalise, respectera-t-il l'harmonie du tout ? D'ailleurs, un état social où la propriété foncière est

concentrée en quelques milliers de mains, où partout s'affrontent l'extrême richesse et l'extrême misère, n'est-il pas moins stable, malgré les apparences, que celui d'un pays comme la France, où la fortune est mieux distribuée, où l'agriculture reste la première industrie ?

Et le regard du sociologue, du moraliste, parcourant la vie nationale, y aperçoit des symptômes d'usure ou de fatigue. C'est la natalité, jadis surabondante, qui lentement mais régulièrement décline ; l'arrêt de cette force qu'est le nombre, l'Angleterre doit s'y préparer, en face de la fécondité allemande, que les jouissances d'une richesse récente n'ont pu limiter encore. Ce sont les signes d'un affaiblissement partiel de la race, dans les centres urbains où tout dégénère ; la baisse de la taille chez les soldats recrutés à Londres, le type émacié, rabougri, des jeunes corps dans l'East End et mainte ville ouvrière ; c'est l'énervement de cette fameuse opiniâtreté lente à s'émouvoir, trait essentiel de la figure morale de John Bull ; passionnées, frémissantes, les foules anglaises des music-halls, les foules dont le délire, par les rues, a célébré la journée historique de Mafeking, n'ont-elles pas cessé d'être un peuple impérial en devenant un peuple impérialiste ? Alors que la leçon de la défaite, et la volonté d'énergie, ont mis le sang-froid et le calcul chez tant de Français, n'est-ce point l'excitabilité française qui a maintenant passé la Manche ? Et cette initiative inlassable, cette ardeur conquérante, cette ivresse de vie et

d'activité et d'orgueil qui a soumis aux flottes ou aux marchands anglais la moitié du monde, ne les voyons-nous pas faiblir, se laisser glisser au goût du succès facile, à la recherche du plaisir, à la routine de l'effort connu, aux lenteurs et aux inerties administratives? Comment se fait-il que le commerce anglais, vis-à-vis de la concurrence allemande, se trouve souffrir des défauts mêmes qui ont fait longtemps, devant lui, l'infériorité du commerce français?

Telles sont les questions cruelles que se pose naturellement la conscience, à l'heure pessimiste où elle prend la place de l'instinct. De tels symptômes ne sont certes point négligeables; mais quel peuple de civilisation ancienne n'en offre de pareils ou de pires? Et ne voit-on pas le surmenage croissant de la vie moderne répandre cette usure, comme un même niveau de fatigue, sur l'ensemble des nations, jeunes ou vieilles? En regard, comment ne point rappeler le multiple, l'universel effort de l'énergie anglaise pour s'affirmer encore, et ne point déchoir? A l'œuvre de la défense militaire, bien peu de volontés n'acceptent point de collaborer; vers l'œuvre de la défense économique, toutes les volontés se tendent unanimement. Par les instruments traditionnels, les instinctives disciplines, les hiérarchies du passé, les autorités historiques, ou par les moyens nouveaux, les ressources fraîches que peuvent donner l'intelligence et la science, conservateurs, pragmatistes et rationalistes travaillent

également à entretenir, à grossir, le faisceau de forces morales qui soutient la grandeur anglaise.

Dans tous les ordres d'activité collective, les fruits sociaux de cette solidarité, que ne suffit point à détruire la diversité des opinions et des croyances, sont encore parmi les plus beaux, les plus riches d'espoir que nous montre la terre. C'est une législation protectrice et philanthropique sans rivale, c'est l'institution récente des retraites ouvrières et paysannes, la lutte organisée contre le chômage, le code des lois agraires, les expériences du socialisme municipal, l'admission des femmes à certains droits politiques, peut-être bientôt leur complet affranchissement. C'est le sentiment du devoir, le courage quotidien, l'esprit public, le dévouement aux tâches glorieuses ou obscures, qui font encore, dans la mère-patrie ou sous les cieux lointains, la vertu stoïque et fière, la résistance physique et la trempe morale de tant de serviteurs de l'Empire. Si la volonté de vivre est la source la plus sûre de la vie, la vitalité anglaise ne paraît point sérieusement atteinte.

L'Angleterre se résignera-t-elle, réussira-t-elle à subir sans dommage les transformations sociales et psychologiques que semble réclamer la concurrence internationale? Son empirisme saura-t-il se dépasser lui-même, et s'engager résolument dans le domaine supérieur de l'adaptation réfléchie, sans perdre le bénéfice de sa tâtonnante et aveugle infaillibilité? Ou, s'obstinant dans le moule trop fort de sa physio-

nomie héréditaire, perpétuera-t-elle malgré tout dans la vieille Europe le type attardé, mais achevé, de la civilisation pré-scientifique? Entre ces deux solutions extrêmes, sans doute la sagesse anglaise trouvera un juste milieu. La nécessité de moderniser ses institutions et son esprit ne pèse point sur elle comme une force simple et immédiate; c'est une de ces pressions lentes, continues, vagues, éparses, que connaissent la vie et l'histoire, et dont les mille composantes se prêtent à mille réactions diverses. L'Angleterre saura sans doute y céder assez, sans y céder toujours, pour rester elle-même, et s'ouvrir de nouvelles destinées.

FIN

APPENDICE

On a pensé qu'il ne serait pas inutile de rappeler ici quelques chiffres : certaines données matérielles des problèmes qui s'imposent aujourd'hui à l'Angleterre, et certains résultats provisoires de l'effort qu'elle accomplit pour les résoudre. Les tableaux qui suivent ne présentent guère que des ensembles, des faits réduits à leur expression la plus simplifiée ; ils répondent ainsi à l'esprit de l'étude qui précède.

I. — LE PROBLÈME ÉCONOMIQUE

1. — Commerce général de la Grande-Bretagne de 1850 à 1910.

ANNÉES	IMPORTATIONS [1]	EXPORTATIONS	TOTAL	COMMERCE par tête [2]
1850	95.250.000	82.500.000	177.750.000	6. 10. 0
1860	210.530.873	164.521.351	375.052.224	13. 0. 7
1870	303.257.493	244.080 577	547.338.070	17. 10. 2
1880	411.229.565	286.414.466	697.644.031	20. 3. 10
1885	370.967.955	271.474.308	642.442.263	17. 16. 9
1890	420.691.997	328.252.118	748.944.115	19. 19. 7
1895	416.689.658	285.832.407	702.522.065	17. 18. 3
1900	523.075.163	354.373.754	877.448.917	21. 6. 5
1905	565.019.917	407.596.527	972.616.444	22. 10. 1
1906	607.888.500	460.677.818	1.068.566.318	24. 9. 6
1907	645.807.942	517.977.167	1.163.785.109	26. 7. 10
1908	592.953.487	456.727.521	1.049.681.008	23. 11. 3
1909	624.704.957	469.525.166	1.094.230.123	24. 1. 4
1910 [3]	487.311.888	397.018.332	884.330.220	

1. En livres sterling. — 2. En livres, shillings et pence. — 3. Les neuf premiers mois de l'année.

2. — Détail du commerce anglais de 1905 à 1909 (en livres sterling).

a) *Importations.*

ANNÉES	DENRÉES alimentaires	MATIÈRES premières	OBJETS manufacturés	DIVERS	TOTAL
1905.	231.299.575	188.106.559	143.396.907	2.216.876	565.019.917
1906.	238.158.156	211.478.327	155.809.391	2.442.626	607.888.500
1907.	247.290.596	241.594.172	154.558.991	2.364.183	645.807.942
1908.	244.134.089	203.455.017	143.085.597	2.278.784	592.953.487
1909.	254.319.383	220.145.496	147.671.094	2.568.984	624.704.957

b) *Exportations de produits anglais.*

ANNÉES	DENRÉES alimentaires	MATIÈRES premières	OBJETS manufacturés	DIVERS	TOTAL
1905.	19.399.633	36.311.961	269.073.214	5.031.806	329.816.614
1906.	21.115.570	43.267.380	305.528.196	5.664.192	375.575.338
1907.	22.729.648	55.003.081	342.025.273	6.277.081	426.035.083
1908.	21.937.651	52.382.499	296.955.416	5.828.258	377.103.824
1909.	23.609.035	50.768.111	297.146.364	6.656.837	378.180.347

c) *Réexportations d'origine étrangère.*

ANNÉES	DENRÉES alimentaires	MATIÈRES premières	OBJETS manufacturés	DIVERS	TOTAL
1905.	12.027.462	43.835.105	21.783.989	133.357	77.779.913
1906.	12.048.710	47.416.927	25.446.176	190.667	85.102.480
1907.	12.169.405	53.160.808	26.424.706	187.165	91.942.084
1908.	10.879.356	45.310.088	23.254.963	179.290	79.623.697
1909.	12.000.262	54.398.260	24.672.737	273.560	91.344.819

3. — Exportation des principaux produits manufacturés anglais, de 1882 à 1909.

	1882	1892	1904	1908	1909
Fils et tissus de coton[1]. . . .	62,9	56,2	74,9	95,0	93,4
Fers et aciers	31,5	21,7	28,5	37,4	38,1
Machines	11,8	13,8	18,7[2]	30,9	28,0
Fils et tissus de laine	22,0	21,9	22,1	28,3	30,9

1. En millions de livres sterling.

2. Moins divers articles tels que machines à coudre, etc., comptés à part jusqu'à cette date.

4. — Exportation des charbons anglais.

	1882	1892	1904	1908	1909
Charbons[1].	10,3	8,1	28,2	41,6	37,1

1. En millions de livres sterling.

5. — Comparaison du commerce de l'Angleterre avec celui de l'Allemagne, de la France et des États-Unis.

a) *Importations destinées à la consommation nationale.*

ANNÉES	DENRÉES ALIMENTAIRES [1]				MATIÈRES PREMIÈRES			
	ANGLETERRE	ALLEMAGNE	FRANCE	ÉTATS-UNIS	ANGLETERRE	ALLEMAGNE	FRANCE	ÉTATS-UNIS
1905..........	219,3	115,2	32,9	60,7	144,5	170,0	123,5	81,1
1906..........	226,1	113,8	37,6	57,2	164,2	198,3	147,5	86,4
1907..........	235,1	127,2	41,5	64,3	188,7	214,7	160,5	99,4
1908..........	233,3	118,2	37,4	61,0	158,1	183,0	143,6	75,7
Moyenne......	228,4	118,6	373	60,8	163,9	191,5	143,8	85,6

ANNÉES	PRODUITS MANUFACTURÉS				TOTAL DES IMPORTATIONS			
	ANGLETERRE	ALLEMAGNE	FRANCE	ÉTATS-UNIS	ANGLETERRE	ALLEMAGNE	FRANCE	ÉTATS-UNIS
1905..........	121,4	65,3	34,8	89,6	487,2	350,5	191,2	232,8
1906..........	130,2	82,3	40,0	110,0	522,8	394,4	225,1	255,5
1907..........	127,9	88,1	46,9	133,0	553,9	430,0	248,9	298,8
1908..........	119,8	75,6	44,6	110,0	513,9	376,8	225,6	248,8
Moyenne......	124,8	77,8	41,6	110,6	519,3	387,9	222,7	259,0

1. En millions de livres.

b) *Exportations de produits nationaux.*

ANNÉES	DENRÉES ALIMENTAIRES				MATIÈRES PREMIÈRES			
	ANGLETERRE	ALLEMAGNE	FRANCE	ÉTATS-UNIS	ANGLETERRE	ALLEMAGNE	FRANCE	ÉTATS-UNIS
1905..........	19,4	24,9	31,2	83,6	36,3	68,9	53,6	98,5
1906..........	21,1	28,0	28,4	109,3	43,3	68,3	59,0	104,3
1907..........	22,7	26,6	29,9	106,9	55,0	73,8	60,2	123,6
1908..........	21,9	31,0	29,9	108,5	52,4	70,5	53,6	116,0
Moyenne......	21,3	27,6	29,9	102,1	46,7	70,4	56,6	110,6

ANNÉES	PRODUITS MANUFACTURÉS				TOTAL DES EXPORTATIONS			
	ANGLETERRE	ALLEMAGNE	FRANCE	ÉTATS-UNIS	ANGLETERRE	ALLEMAGNE	FRANCE	ÉTATS-UNIS
1905..........	269,1	188,0	109,9	127,4	329,8	281,8	194,7	310,8
1906..........	305,5	216,4	123,2	142,9	375,6	312,7	210,6	357,9
1907..........	342,0	236,4	133,7	154,2	426,0	336,8	223,8	386,2
1908..........	297,0	213,1	118,5	156,4	377,1	314,6	202,0	382,2
Moyenne......	303,4	213,5	121,3	145,2	377,1	311,5	207,8	359,3

6. — Comparaison de l'activité économique de l'Angleterre avec celle de la France, de l'Allemagne et des États-Unis.

	MOYENNE DES ANNÉES 1905-1908			
	ANGLETERRE	FRANCE	ALLEMAGNE	ÉTATS-UNIS
Population (milliers d'habitants)	43.882	39.243	61.873	85.092
Taux des naissances (par mille habitants)	26,5	20,3	32,4	—
Exportation des principaux produits manufacturés :				
Fers et aciers (en millions de livres sterling)	45,1	5,3	27,3	15,6
Machines	28,2	3,4	18,7	21,7
Fils et tissus de coton . . .	99,2	12,6	20,8	7,5
Lainages	20,4	8,6	13,5	0,10
Exportations dans les principaux pays protégés (total en millions de livres sterling) .	133,6	105,8	175,4	121,7
Mouvement des ports (en milliers de tonnes)	124,387	48,915	41,209	55,643
Longueur des voies ferrées (en milles anglais)	23,056	24,704	34,443	230,969
Voyageurs transportés (par millions)	1,244	459	1,207	804
Marchandises transportées (millions de tonnes) . . .	489	144	472	1,145
Recettes brutes (en millions de livres)	118,0	35,7	128,2	485,9
Consommation de coton (en millions de quintaux)	16,7	4,3	8,2	20,4
Milliers de broches	52.140	6.590	9.599	25.862
Consommation de laine (en millions de livres)	485,0	537,3	383,4	491,8
Production de houille (en millions de tonnes)	254,1	34,8	135,3	380,2
Production de fer (en millions de tonnes)	9,8	3,3	11,8	22,5
Production d'acier (en millions de tonnes)	6,0	2,5	10,9	20,2
Consommation de houille (en millions de tonnes)	175,6	50,3	121,3	370,7

7. — Commerce de l'Angleterre avec la France, l'Allemagne et les États-Unis (en millions de livres sterling).

	1903	1904	1905	1906	1907	1908	1909
France :							
Imp. (de France) .	49,347	51,107	53,072	53,871	52,832	48,064	50,690
Exp. (en France) .	23,146	21,702	23,232	28,784	33,507	31,766	31,515
Allemagne :							
Importations . . .	34,533	33,944	35,799	38,021	38,782	38,030	40,115
Exportations . . .	34,516	36,427	42,742	48,312	56,729	46,381	47,168
États-Unis :							
Importations . . .	122,112	119,227	115,573	131,101	133,683	124,160	118,269
Exportations . . .	41,605	39,272	47,282	53,240	58,052	42,506	59,254

8. — Comparaison entre les exportations anglaises, allemandes et américaines de produits manufacturés dans les principaux pays protégés.

	1895	1905	1907	AUGMENTATION de 1895 à 1907
Angleterre	78	79	107	29
Allemagne	58	96	122	64
États-Unis	10	41	43	33

II. — LE PROBLÈME SOCIAL

1. — Population de l'Angleterre.

ANNÉES	ANGLETERRE, ÉCOSSE ET GALLES	IRLANDE	ROYAUME-UNI
1821	14.091.757	6.801.827	20.893.584
1831	16.361.183	7.767.401	24.128.584
1841	18.534.332	8.175.124	26.709.456
1851	20.816.351	6.574.278	27.390.629
1861	23.128.518	5.798.967	28.927.485
1871	26.072.284	5 412.377	31.484.661
1881	29.710.012	5.174.836	34.884.848
1891	33.028.172	4.704.750	37.732.922
1901[1].	37.103.328	4.443.370	41.546.698
1906	39.273.086	4.386.035	43.659.121
1907	39.721.663	4.378.568	44.100.231
1908	40.175.367	4.363.351	44.538.718
1909	40.634.263	4.374.158	45.008.421

1. Dernier recensement officiel.

2. — Rapport p. 100 de la population urbaine à la population totale.

ANGLETERRE		FRANCE		ALLEMAGNE		ÉTATS-UNIS	
1861	1901	1861	1906	1871	1905	1860	1900
47,3	71,3	28,9	42,1	36,1	57,4	16,1	33,1

3. — Mouvement de la population p. 1000.

ANNÉES	NAISSANCES	MARIAGES	DÉCÈS
1895	29,4	14,3	18,7
1900	28,2	15,1	18,4
1905	26,9	14,6	15,5
1906	26,8	14,9	15,6
1907	26,0	15,1	15,4
1908	26,3	14,3	15,2
1909	25,5	13,9	14,8

4. — Mouvement des salaires.

ANNÉES	EN PLUS (total, par livres sterling)	EN MOINS
1896.	26.519	»
1897.	31.507	»
1898.	80.713	»
1899.	90.314	»
1900.	208.590	»
1901.	»	76.587
1902.	»	72.595
1903.	»	38.327
1904.	»	39.230
1905.	»	2.169
1906.	57.897	»
1907.	200.912	»
1908.	»	59.171
1909.	»	68.922

5. — Statistique du chômage.

Proportion des chômeurs pour 416 Trade-Unions :

Hiver de 1900.	2 1/2 p. 100.	
Août 1908.	8,5	—
Août 1909.	7,7	—
Août 1910.	4	—
Septembre 1910	4,3	—

6. — Nombre des indigents assistés.

ANNÉES	GRANDE-BRETAGNE	SOMMES DÉPENSÉES (en livres)
1850.	1.307.544	7.803.787
1860.	1.010.158	6.648.867
1870.	1.279.499	9.363.798
1880.	1.037.404	10.087.985
1890.	990.359	10.338.442
1900.	1.000.644	13.802.378
1905.	1.127 635	16.507.690
1910.	1.065.645	»

7. — Nombre des illettrés,

sur 6.651.214 votants aux élections de Janvier 1910 : 41.710.

8. — Les Trade-Unions à la fin de 1908.

Nombre des syndicats : 1.165; nombre des syndiqués : 2.378.248
Comparaison avec 1907 : — 1,4 p. 100
— 1906 : + 12,3 —

9. — Les retraites ouvrières.

Pensions en cours le 31 Mars 1910 :

ANGLETERRE	GALLES	ÉCOSSE	IRLANDE	TOTAL
414.108	27.381	76.889	180.974	690.352

10. — Le mouvement coopératif en 1908.

NOMBRE des sociétés	NOMBRE des coopérateurs	CAPITAL (en livres sterling)	VENTES
2.243	2.535.615	33.914.059	110.619.570

III. — LE PROBLÈME POLITIQUE

1. — Les élections depuis 1880.

ANNÉES	PARTIS AU POUVOIR	OPPOSITION	MAJORITÉ
1880. .	357 Libéraux.	295 { 233 Conservateurs. 62 Irlandais.	62 Libéraux.
1885. .	413 { 331 Libéraux. 82 Irlandais.	247 Conservateurs.	166 Libéraux.
1886. .	395 { 314 Conservateurs. 81 Lib.-Unionistes.	272 { 188 Libéraux. 84 Irlandais.	123 Conservateurs
1892. .	394 { 273 Libéraux. 81 Irlandais.	315 { 268 Conservateurs. 47 Lib.-Unionistes.	79 Libéraux.
1895. .	411 { 340 Conservateurs. 71 Unionistes	259 { 177 Libéraux. 82 Irlandais.	152 Unionistes.
1900. .	402 { 334 Conservateurs. 68 Unionistes.	268 { 186 Libéraux. 82 Irlandais.	134 Unionistes.
1906. .	512 { 387 Libéraux. 84 Irlandais. 41 Travaillistes.	158 Unionistes.	354 Libéraux
1910. . (Janvier).	397 { 275 Libéraux. 82 Irlandais. 40 Travaillistes.	273 Unionistes.	124 Libéraux.
1910. . (Décemb.)	398 { 272 Libéraux. 42 Travaillistes. 84 Irlandais.	272 Unionistes.	126 Libéraux.

2. — Statistique des votants aux élections de Janvier 1910.

	ANGLETERRE et GALLES	ÉCOSSE	IRLANDE	GRANDE-BRETAGNE
Chiffre approximatif de la population adulte masculine . . .	9.440.000	1.261.572	1.210.046	11.911.618
Électeurs.	6.222.054	785.208	698.787	7.706.049
Électeurs dans les circonscriptions contestées.	6.153.666	785.208	273.463	7.212.337
Votes exprimés	5.770.661	676.621	220.528	6.667.810

3. — Comparaison des principales dépenses dans les budgets de 1909-1910 et 1910-1911

	1909-1910	1910-1911	DIFFÉRENCE en 1910-1911
Service de la dette (en livres sterling).	25.000.000	24.554.000	— 446.000
Armée.	27.435.000	27.760.000	+ 325.000
Marine	35.143.000	40.604.000	+5.461.000
Services civils (ensemble). . .	40.370.000	42.686.000	+2.316.000
Détail de quelques services. Instruction publique.	17.418.000	17.975.000	+ 557.000
Détail de quelques services. Retraites ouvrières. .	8.750.000	9.220.000	+ 470.000
Service des postes.	18.978.000	19.828.000	+ 850.000

4, — Progression de l'impôt sur le revenu (*income tax*)

ANNÉES	REVENU EXEMPTÉ (en livres sterling)	TAUX par livre de revenu	PRODUIT TOTAL (en livres)
1882-1883.	150	6 pence 1/2.	11.900.000
1892-1893.	»	6 pence.	13.470.000
1894-1895.	160	8 pence.	15.600.000
1902-1903.	»	1 shilling 3 pence.	38.660.000
1903-1904.	»	11 pence.	30.500.000
1909-1910.	»	1 shilling 2 pence.	37.400.000

5. — Progression des dépenses pour l'armée et la marine
(Chiffres prévus, en livres sterling).

	ARMÉE	MARINE
1890-1891	18.898.000	13.786.000
1895-1896	17.984.000	18.701.000
1900[1]-1901	89.000.000	28.791.000
1905-1906	29.813.000	33.389.000
1908-1909	27.459.000	32.319.000
1909-1910	27.435.000	35.143.000
1910-1911	27.760.000	40.604.000

1. Guerre Sud-Africaine.

6. — Comparaison des dépenses navales entre les grandes puissances maritimes (En millions de livres sterling).

	DÉPENSES TOTALES			POUR CONSTRUCTIONS NOUVELLES			TONNAGE des navires lancés en 1908
	1908	1909	1910	1908	1909	1910	Tonnes.
Royaume-Uni	32.181	35.832	40.604	8.660	11.227	14.957	77.202
Allemagne	16.490	19.703	21.236	7.795	10.177	11.393	104.971
France	12.797	13.354	15.023	4.194	4.518	4.978	21.205
Russie	10.223	9.650	9.724	2.704	1.758	1.424	1.834
Italie	6.266	6.537	7.350	1.866	2.191	2.181	21.021
Japon	8.096	7.203	7.590	2.968	2.346	2.692	1.620
États-Unis	26.438	28.991	27.474	6.228	7.977	6.889	69.341

7. — **Cuirassés de la catégorie « Dreadnought » dans la marine anglaise et dans les marines de la Triple alliance, à la fin de 1910.**

	ANGLETERRE	ALLEMAGNE	AUTRICHE	ITALIE	TRIPLE ALLIANCE
Achevés	12	5	0	0	5
Lancés	6	5	0	1	6
En construction	2	7	2	3	12
Projetés	5[1]	4[2]	2	0	6
TOTAL	25	21	4	4	29

1. Programme de 1910.
2. Programme de 1911.

8. — **Cadres et effectifs de l'armée anglaise.**

	CADRES		EFFECTIFS (1910)
	1909-1910	1910-1911	
Troupes de première ligne	168.391	170.083	165.686
Troupes anglaises détachées dans l'Inde	76.009	75.884	77.825
Réserve	137.000	138.000	133.000
Réserves spéciales	90.664	86.539	75.013
Territoriale	315.842	315.408	274.188

IV. — LE PROBLÈME IMPÉRIAL

1. — Commerce de l'Angleterre avec ses principales colonies en 1909 (par milliers de livres sterling).

	IMPORTATIONS COLONIALES en Angleterre	EXPORTATIONS ANGLAISES dans les colonies
Afrique du Sud	9.936,5	16.493,5
Ouest-Africain	3.159,6	4.611,0
Australie	32.646,4	27.207,4
Canada	25.222,9	18.074,7
Ceylan	5.546,8	1.910,6
Inde	35.430,7	44.695,6
Nouvelle-Zélande	17.730,8	8.081,4
Straits-Settlements	8.071,9	3.435,7
Indes Occidentales	2.135,1	2.694,6

2. — Proportion, dans l'Empire anglais, du commerce intérieur et du commerce avec les nations étrangères (en milliers de livres).

	1907	1908[1]
Commerce de l'Empire avec les nations étrangères :		
Importations	656.510	605.020
Exportations	578.811	515.795
TOTAL du commerce étranger	1.235.321	1.120.815
Commerce de l'Angleterre avec ses colonies :		
Importations	198.051	170.954
Exportations	168.005	149.467
Commerce des colonies entre elles :		
Importations	65.565	56.792
TOTAL du commerce inter-impérial	431.621	377.213
TOTAL GÉNÉRAL	1.668.942	1.498.028
Proportion :		
Du commerce étranger	74,1 p. °/o	74,8
— inter-impérial	25,9 —	25,2

1. L'année 1908 a marqué un recul général du commerce anglais. L'année 1909 a amené une reprise, et 1910 atteindra ou dépassera le chiffre de 1907.

3. — Statistique des importations anglaises au Canada, avant et après la « préférence » accordée à l'Angleterre par le tarif canadien (en milliers de livres).

AVANT LA « PRÉFÉRENCE »			APRÈS LA « PRÉFÉRENCE »		
ANNÉES	EN FRANCHISE	TAXÉS	ANNÉES	EN FRANCHISE	TAXÉS
1880 . . .	1.177	5.763	1898 . . .	1.950	4.637
1885 . . .	1.918	6.311	1900 . . .	2.614	6.488
1890 . . .	2.057	6.838	1903 . . .	3.409	8.677
1895 . . .	1.592	4.792	1905 . . .	3.133	9.271
1897 . . .	1.888	4.156	1908 . . .	4.065	15.343

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

LIVRE I

DÉMOCRATIE ET RATIONALISME (1832-1884).

LIVRE II

LA REVANCHE DES INSTINCTS (1832-1884).

LIVRE III

LES NOUVEAUX PROBLÈMES (1884-1910).

5980-6-14. — PARIS. — IMP. HEMMERLÉ ET Cie.

79